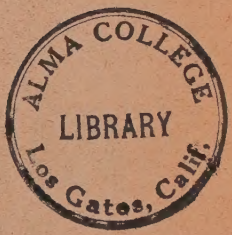
LA VIE SPIRITUELLE

CV

Juillet 1961
N° 474



56322

V.105
1961:2

Par la foi, Abraham obéit à l'appel de partir vers un pays qu'il devait recevoir en héritage, et il partit ne sachant où il allait.

Par la foi, il vint séjourner dans la Terre promise comme en un pays étranger, y vivant sous des tentes...

C'est qu'il attendait la ville pourvue de fondations dont Dieu est l'architecte et le constructeur.

(Ép. aux Hébreux 11, 8-10.)

★

Voir en page 3 de couverture la liste des articles que vous trouverez l'an prochain dans *La Vie Spirituelle* sur

LE MYSTÈRE DE DIEU

Le mois d'octobre sera consacré à un numéro spécial sur les problèmes de la vie spirituelle dans les mouvements de l'Action Catholique et du laïcat.

MMAIRE

LES INSTITUTEURS ET LA FOI

Les résultats d'une enquête serviront de conclusion aux lexions sur la vie de foi poursuivies tout au long de cette née dans La Vie Spirituelle. *Nous avons interrogé plus cinq mille instituteurs de l'enseignement public. Emma-el Mounier se trompait-il quand il écrivait dans* La Vie iirituelle *en 1931, parlant des instituteurs : « N'a-t-on pas comme en raccourci l'image rapide et prophétique, l'his-re future de notre monde moderne lui-même ?... De la cité sortira peut-être une élite de chrétiens plus éclairés, us conscients de la vérité. » Trente ans plus tard ces ponses témoignent.*

OURQUOI *avoir interrogé des instituteurs de l'enseigne-nt public ?*

Tout d'abord, parce que les instituteurs représentent sans ute dans notre pays le groupe d'hommes le plus explici-ment mis à la question sur la foi. D'autres milieux con-issent un affrontement plus grave en face des exigences travail, de la justice et de la charité. Mais aucun être est autant contesté, et du même coup obligé d'être attes-nt, que l'instituteur sur sa foi. Les privilèges de l'insti-uteur lui permettent de s'exprimer plus facilement qu'un nt pas d'abord cette confrontation et cette recherche de la i.

Ensuite, la culture et la formation intellectuelle de l'ins-uteur lui permettront de s'exprimer plus facilement qu'un tre sur une vertu qui concerne d'abord l'intelligence de homme et la recherche de la vérité.

Enfin, l'instituteur a suffisamment peur de tout men-nge, dont un certain cléricalisme lui paraît être une des

formes, pour ne pas avoir souci d'une extrême franchise dans ses réponses.

POURQUOI *ce plan ? Trois têtes de chapitres ont paru récapituler au mieux les principaux aspects de la foi chrétienne, et proposer la synthèse la plus simple de toute la recherche de cette année :*

1. Ce qu'est la foi *: une vertu de l'intelligence, appelée par Dieu à partager son regard ; un choix conscient de tout l'homme appelé à changer l'orientation de sa vie. Sur cet aspect « illuminateur » de la foi, renvoyons aux numéros d'octobre 1960 de « La Vie Spirituelle »*, Foi et intelligence ; *mars 1961,* Foi et mentalité moderne ; *mai 1961,* L'imagination et la foi.

2. L'économie de la foi *: elle fait place à des intermédiaires humains, voulus et choisis par Dieu, un corps ecclésial. La foi nous est transmise par une Église, communauté née d'une « convocation » venue de Dieu, où avec les sacrements et l'enseignement de la tradition vivante, la foi peut trouver sa nourriture. Rappelons janvier 1961,* L'Église, mystère de foi, *et février 1961,* Témoins de la foi.

3. Enfin l'engagement de sainteté et la conversion *: La foi inaugure une vie nouvelle et décide de toute notre vie pour le meilleur. Elle est vertu du changement, du passage de l'homme à sa vie divine. Renvoyons à novembre 1960,* La foi et l'attente humaine*; décembre 1960,* Le réalisme de la foi*; juin 1961,* Foi et conversion, *et aux différents articles sur foi et révision de vie.*

A *tous ceux que certaines réponses surprendraient nous conseillerions d'abord de répondre pour eux-mêmes, honnêtement, au questionnaire. Certes, plusieurs réponses témoignent peut-être de plus de bonne volonté et de sincérité que d'une adhésion à l'intégralité du mystère chrétien, où certaines formulations peuvent sembler imparfaites. Nous n'avons pas pensé devoir tricher avec les résultats de cette enquête. Sa valeur de document est inestimable, et nous ne saurions trop remercier ceux qui nous ont répondu avec une franchise qui permet de dire que nous avons ici une*

photographie privilégiée de ce que pensent des hommes d'aujourd'hui.

De plus, l'imperfection même des réponses témoignent pour ce que nous oublions vite quand nous parlons de la foi : son dynamisme, sa progressivité, la recherche qu'en structure elle inclut toujours. Nous retrouvons ici la même vérité si apparente, l'an dernier, dans les réponses des séminaristes-soldats à l'enquête sur la prière : les difficultés et purifications ne doivent pas être plus absentes de la réflexion sur la vraie vie spirituelle qu'elles ne le sont de la vie des saints. Afin de ne pas alourdir le texte, nous n'avons pas noté pour chaque réponse le signalement de son auteur. Chaque aliéna représente une réponse différente. Mais les indications (femme, homme, célibataire ou marié, etc.) suffisent pour montrer la grande variété des états de vie et des âges de ceux qui ont répondu : depuis le jeune normalien de seize ans à ceux qui ont plus de trente ans de métier. Qu'on n'isole pas une réponse, les nécessités de la publication obligeaient à fractionner chaque lettre selon les différentes rubriques du questionnaire, et à ne publier qu'une petite partie de la lettre. Les répétitions disent assez les dominantes. Nous espérons que les quelques mises au point que nous suggérons amèneront nos correspondants à un approfondissement de leur foi, en même temps que les responsables de la parole de Dieu à se sentir concernés par ces questions. Pour ceux qui trouveraient des difficultés dans ces textes, nous pensons que, situées en fin d'année, les réponses de cette enquête ont déjà trouvé leurs coordonnées précises dans tous les numéros de La Vie Spirituelle *depuis octobre (et les bibliographies qu'ils incluent).*

Il *est assez reconnu par les responsables de l'apostolat français d'aujourd'hui que les Équipes Enseignantes forment un des groupes les plus vivants. Aucun de ceux qui les ont aidés ou ont lu leurs publications ne le contestera, et le témoignage de ce numéro confirme assez la qualité exceptionnelle de leur travail au service des deux causes qui leur tiennent à cœur : l'Église et l'enseignement.*

TEXTE DU QUESTIONNAIRE DE L'ENQUÊTE

I. LA FOI, PARTAGE DU REGARD DE DIEU

1° La foi est une nouvelle accommodation de notre regard, Dieu nous communique dans son Esprit sa Révélation, est-ce que la foi entraîne vraiment pour vous une nouvelle façon de regarder Dieu et les choses? (par exemple : priez-vous Dieu, le « Bon Dieu » ou le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ? Espérez-vous « aller au Ciel » ou ressusciter par le Christ? etc.) 18

2° Quels points de cette révélation (quels aspects du dogme) vous posent, à vous et à votre milieu, le plus de difficultés ? Quels sont au contraire les aspects du mystère chrétien avec lesquels vous vous sentez le plus facilement accordés ? 42

3° De quelles « nourritures » (prière, lectures, études, rencontres, etc.) éprouvez-vous le besoin (ou le manque) pour votre foi? Quelles sont ces nourritures dont vous avez le plus expérimenté le bienfait?

Le développement de la mentalité scientifique et technique actuelle vous pose-t-il de nouvelles questions au sujet de la foi? Quelles idées ou courants de la pensée chrétienne vous aident à y répondre? 60

II. LA FOI ET L'ÉGLISE

1° Les relations humaines (amitiés, réunions, contacts avec votre milieu) ont-elles joué un rôle dans votre venue à la foi et dans le développement de votre foi? (en négatif ou en positif) 82

2° De quelle façon l'Église pose-t-elle difficulté à votre foi ? En quoi cette difficulté vous paraît-elle normale ou non ?

Une foi simplement intériorisée vous semble-t-elle suffire ? Est-ce que l'Église se réduit pour vous à l'inévitable nécessité, pour toute pédagogie, d'intermédiaires humains ? 94

3° Avez-vous dialogué entre chrétiens sur votre foi et votre relation à Dieu (et non seulement sur vos engagements et problèmes humains) ? et avec les non-chrétiens ?

Est-ce que l'ambiance, les aspirations, les valeurs de votre milieu vous paraissent volontiers reconnues ou suspectes dans le monde catholique autour de vous ? (idées de liberté, progrès, tolérance, respect, etc.). Quelles difficultés cela entraîne-t-il pour vous et votre foi ? 118

III. LA FOI ET VOTRE VIE DE TOUS LES JOURS

1° Est-ce qu'à cause de la foi vous faites ou ne faites pas certaines choses que sans elle vous feriez ou non ? 143

2° Vos engagements (famille, profession, activités sociales et politiques) entrent-ils dans le souci de votre foi, ou lui restent-ils habituellement extérieurs ? Pensez-vous normal de limiter la foi à un rapport « spirituel » avec Dieu ? Les problèmes posés par les conditions de vie des enfants (milieu ouvrier, etc.) et l'enseignement de la morale entrent-ils dans les préoccupations de votre foi ? 157

3° Les conditions dans lesquelles vous vivez sont-elles plutôt cause d'usure ou de nouvelle vigueur pour votre foi ? Quels motifs de perte de la foi ou de conversion vous semblent-ils plus marquants dans le monde enseignant autour de vous ? 170

LES ÉQUIPES ENSEIGNANTES

Communautés de foi des instituteurs publics

Un certain nombre de catholiques connaissent l'existence de la « Paroisse Universitaire », c'est-à-dire de l'Union des groupes de catholiques maîtres de l'enseignement public. Peut-être savent-ils moins que, dès les origines de la Paroisse Universitaire (qui vient de fêter son cinquantenaire), les membres catholiques de l'enseignement primaire ont manifesté le souci de se grouper pour soutenir et animer leur foi chrétienne ; au moment où Joseph Lotte lançait son *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université* déjà Mlle Dufour, institutrice de l'Aisne, avait commencé à regrouper quelques catholiques du premier degré qui allaient s'entraider grâce au *Bulletin Vert* ; un autre groupement, celui des Davidées, devait se constituer en 1915. Les nouvelles générations de maîtres catholiques du premier degré, celles d'après 1940, se sont données à leur tour, au sein de la Paroisse Universitaire, l'expression et le soutien de groupes accordés à leurs aspirations et à leurs besoins spécifiques de membres du milieu primaire. C'est ainsi que les Équipes Enseignantes, nées en 1942, constituent à côté d'autres groupes et notamment des Équipes techniques (maîtres catholiques de l'enseignement technique) et des groupes secondaires, l'une des composantes, la plus nombreuse, et c'est normal étant donné le développement du 1er degré (240.000 instituteurs) et non la moins vivante, de la Paroisse Universitaire d'après-guerre.

La plupart des instituteurs et institutrices publics qui ont répondu à l'enquête dont *La Vie Spirituelle* a eu l'heureuse initiative appartient assurément à ces Équipes Enseignantes ; mais ils n'en constituent qu'une faible fraction. C'est pourquoi, si expressives que soient de la foi vécue par les équipiers et animée par les Équipes les réponses provenant de personnes d'âges différents et de maturités religieuses très diverses, il ne sera pas inutile de présenter ici l'expérience et la recherche, pour une part originale, que représentent les Équipes Enseignantes, celles-ci n'ont d'autre ambition que de constituer, pour et par des instituteurs laïques pleinement donnés à leur métier et profondément unis à leur milieu, des communautés de foi chrétienne intense, c'est-à-dire de foi éclairée, de foi vivante, de foi rayonnante.

1. DES COMMUNAUTÉS DE FOI ÉCLAIRÉE

L'une des choses qui frappe le plus, au premier contact avec les Équipes Enseignantes, c'est le souci qu'on y trouve, chez un bon nombre et chez les meilleurs équipiers, d'acquérir une intelligence forte et cohérente des richesses de leur foi chrétienne. Ce souci, très marqué et non exclusif nous le verrons, de ce que l'on peut appeler une catéchèse d'adultes en style communautaire vaut d'être souligné. Pour quelles raisons les instituteurs laïques ainsi fraternellement unis en équipe aspirent-ils à une élaboration suivie et approfondie des données bibliques, liturgiques et ecclésiales de leur foi ? Cela tient d'abord à ce que les instituteurs, issus le plus souvent d'un milieu familial et social riche de qualités humaines mais culturellement déshérité, ont connu ensuite une évolution intellectuelle et une promotion culturelle importantes qui appellent et requièrent, pour qui veut maintenir sa foi, un développement proportionné de ses connaissances religieuses. Le fait est déjà frappant pour les élèves maîtres qui font, en quatre années d'École normale, une promotion culturelle et sociale telle que, s'il n'y a pas une évolution et un développement de la foi aussi accélérés, le décalage sera facilement fatal. Certes l'instituteur n'est pas un intellectuel pur, mais il

a intellectuellement un besoin et une capacité propres de penser sa foi qui le différencient singulièrement d'autres milieux sociaux dont il peut rester proche par ailleurs. Ces requêtes doivent être prises en considération dans nos Équipes. Mais il faut aussi se rappeler que devenir instituteur c'est s'intégrer dans un milieu humain qui, sociologiquement et idéologiquement, a sa consistance propre et sa densité spécifique ; certes ce milieu évolue présentement mais il demeure situé, par rapport aux réalités de la foi et au fait de l'Église, dans une position qui fait que le maître catholique s'y trouve interpellé, contesté peut-être, mais aussi attentivement observé, et souvent tacitement interrogé. Dans la mesure où une indifférence mortelle n'y a pas remplacé un anticléricalisme traditionnel (qui dans une large mesure exprime ou masque une inquiétude religieuse, voire une foi contrariée et refoulée) le monde des instituteurs pose des questions à ses membres catholiques les plus vivants et attend des réponses. A la longue le maître catholique entre en communion avec son milieu, le comprend mieux et y découvre bien des valeurs et des aspirations, il sent alors la nécessité d'une foi assez élaborée et assez vigoureuse pour faire face à ces refus comme à ces appels. Ainsi par les oppositions ou les attentes de son milieu, comme par ses propres aspirations et dispositions, le catholique instituteur laïque est amené à une foi surnaturelle qui met pleinement en œuvre ses ressources naturelles, et surtout sa raison et sa liberté, à une foi qui soit une recherche et non une passivité, qui constitue une exigence et non une démission.

Aux sources de la foi.

Cette foi chrétienne, dans les Équipes Enseignantes, s'alimente aux sources mêmes, sources bibliques, liturgiques et ecclésiales. Il s'agit, d'année en année, de mieux saisir dans sa cohérence et son dynamisme le dessein de salut que révèle la Parole divine, de le rejoindre dans le déroulement de son Mystère liturgique et de le vivre dans la communauté de l'Église en développement. C'est sous la forme active de plans de travail annuels (publiés

d'abord dans la revue trimestrielle *Équipes Enseignantes* puis édités en volume) que les équipiers ont pu découvrir successivement, grâce à un travail individuel mis ensuite en commun dans les rencontres mensuelles, les grandes lignes de l'Ancien Testament, les Prophètes, les Psaumes, les Synoptiques, l'Évangile de Jean, les Épîtres de saint Paul, les Actes des Apôtres ou encore les Étapes de l'année liturgique, les ressources de la vie sacramentelle, le Mystère de l'Église, le Mystère de l'Apostolat. Le P. George, dont les qualités pédagogiques sont au service d'une profonde connaissance de l'Écriture, nous a été ici un guide de première qualité, et avec lui son Exc. Mgr Jenny, l'abbé Henri Denis et d'autres. Cet effort catéchétique des Équipes Enseignantes rejoint, croyons-nous, la préoccupation qu'exprimait tout récemment S. S. Jean XXIII de voir « mettre en œuvre la méditation de l'Écriture sainte, et en particulier des Évangiles et des Épîtres. Plus cette divine doctrine pénétrera vos âmes, y nourrissant une vie intérieure solide et intense, plus efficace aussi sera, par le fait même, votre action sur votre milieu ».

Ni intellectualisme, ni dédain de l'étude.

Cela requiert assurément le souci et la volonté pour les équipiers, souvent d'ailleurs surchargés de travail et de famille, de prendre le temps de cet effort, mais aussi de bien assurer à la catéchèse en équipe et la place voulue et les interférences nécessaires avec les efforts de conversion et d'action qu'exige tout autant la vie authentique et équilibrée de leur équipe. Si certains peuvent être tentés de se polariser sur un intellectualisme religieux, d'autres peuvent l'être de se refuser à une intellection sérieuse de leur foi. Le rôle de l'aumônier n'est pas ici sans importance et les équipes cherchent et s'efforcent de susciter des prêtres qui soient aussi convaincus de l'importance de la catéchèse que de la nécessité d'une révision de vie et de l'urgence de l'activité temporelle et apostolique du chrétien. Il faut parfois ramener au souci des problèmes de vie et aux exigences de

l'apostolat des laïques, des aumôniers trop intellectuels et doctoraux; mais il faut parfois inversement demander un plus grand souci de l'intelligence de la foi à des prêtres que leur expérience d'autres milieux ou mouvements ou leurs tendances personnelles inclinent vers un certain dédain de l'intellectualité et vers un certain pragmatisme de la vie. Or il y va ici pour les Équipes de leur mission propre qui veut qu'elles soient un mouvement de pensée chrétienne en même temps que de vie et d'action chrétiennes. L'instituteur est un universitaire; pour ne l'être pas à la façon d'un secondaire ou d'un supérieur, il ne doit pas moins l'être à sa manière et d'une façon originale, comme un facteur irremplaçable de la culture dans le monde, mais aussi comme un facteur de foi fortement pensée dans l'Église. Les équipes sont une composante de la Paroisse Universitaire qui se veut génératrice de pensée chrétienne dans la communauté de l'Église en même temps que source de rayonnement chrétien dans le monde.

Les sessions de vacances (8 jours d'études et 3 jours de retraite) favorisent particulièrement cette élaboration d'une foi vigoureuse et éclairée. L'an dernier 1 600 normaliens ou normaliennes et instituteurs ou institutrices ont profité des 40 sessions où biblistes et théologiens se sont plu à apporter leur précieuse collaboration.

2. DES COMMUNAUTÉS DE FOI CONVERTISSANTE

L'Équipe n'a cependant rien d'un groupe biblique ou liturgique, et la catéchèse, profondément biblique et liturgique certes, est fonction de la conversion et de l'apostolat des équipiers. N'étant pas de purs intellectuels, demeurant particulièrement soucieux d'adéquation entre leur pensée et leur vie, gardant de leurs origines et tenant de leur milieu un souci de réalisme, de sérieux, d'exigence vécue, les équipiers conçoivent leur équipe comme un appel et un soutien pour la découverte et la réalisation d'une vie toujours plus fidèle à l'Évangile. Cet affrontement chrétien aux réalités de l'existence et du milieu de l'enseignant primaire ne se présente pas exactement dans les Équipes sous

la forme de la « révision de vie » que, de façons d'ailleurs différentes, s'efforcent de pratiquer d'autres groupements. Certes la « révision de vie » peut être un moment ou un élément d'un plus vaste effort de réflexion de foi mené à partir et au cœur des réalités de vie, mais cet effort donne une place importante à une enquête et à une analyse de départ portant sur les données ou les situations mises en cause, il suscite en outre une réflexion plus poussée sur les valeurs humaines qui sont en question et cherche à élaborer une ferme vision de foi des réalités ou situations envisagées. Quoi qu'il en soit, cet effort (comme la révision de vie d'ailleurs) est difficile et exigeant puisqu'il s'agit, personnellement et communautairement, de vivre en réalité concrète sa foi chrétienne. Successivement les Équipes ont ainsi abordé les « problèmes de vie » suivants : La solitude de l'instituteur, l'attitude envers les élèves, culture de l'instituteur, l'argent, la mission de l'instituteur aujourd'hui, l'instituteur et le monde du travail, itinéraires vers la vie adulte, conscience chrétienne et problèmes de la patrie; décadence ou rénovation du corps enseignant primaire, défense et promition de la personne, des maîtres pour une école préparant à la vie de travail.

C'est dans la méditation personnelle et dans l'échange fraternel au jour de la rencontre d'équipe que mûrit ainsi un sens chrétien des réalités de la vie enseignante. Exister dans la foi, grâce à la conversion continue à une nouveauté de vie, constitue une des coordonnées majeures de l'équipe.

Plus de six cents équipes.

Il faut noter aussi que les Équipes tiennent compte — elles sont différenciées pour cela en équipes de foyers, équipes d'aînées, équipes de débutants — des problèmes propres aux foyers, aux femmes célibataires et aux jeunes débutants. Dans un diocèse où les équipes ont pu se développer normalement (et il en en est où 5 à 6 % des instituteurs du département appartiennent aux équipes), dix, quinze, ou vingt équipes réparties territorialement et correspondant aux divers états de vie et niveaux d'âge

assurent le soutien spirituel de cent ou deux cents chrétiens. Plus de six cents équipes sont actuellement constituées en France. Grâce au départ de plusieurs responsables elles sont aussi en développement en Afrique Noire.

3. DES COMMUNAUTÉS DE FOI RAYONNANTE

Les Équipes ont le souci de susciter, à la fois et tout en les distinguant, une présence et un engagement dans les organismes temporels propres au monde des instituteurs ou plus larges que celui-ci et un effort proprement apostolique de rayonnement spirituel. Les difficultés ici ne manquent pas ; nous ne pouvons que les présenter rapidement.

Ni propagande, ni démission.

En ce qui concerne l'apostolat proprement dit, c'est-à-dire la proposition à d'autres collègues, chrétiens ou non, de la Bonne Nouvelle de l'Amour et du Dessein de Dieu envers les hommes, l'instituteur croyant répugne — et c'est très noble et très heureux — à tout ce qui ressemblerait à une propagande facile, à une pression indiscrète ou à un prosélytisme de partisans ; cette répugnance peut l'amener indûment à ne considérer ses responsabilités apostoliques que sous la forme, indispensable certes mais insuffisante, d'un témoignage vital et du rayonnement de l'exemple ; mais il apprendra, dans la communauté de l'équipe, qu'il y a aussi un témoignage de la parole à porter dans le contact vrai et le dialogue profond avec les collègues, et qui doit être porté comme un appel à la liberté et une présence à la conscience d'autrui. De son côté le milieu enseignant primaire oppose une méfiance spontanée et une défensive sourcilleuse à tout ce qu'il conçoit comme une pression cléricale et un embrigadement dominateur de l'Église ; mais, par-delà ces réflexes de défense ou ces réactions combatives, les équipiers, à mesure qu'ils com-

munient mieux aux aspirations profondes de leur milieu et de leurs collègues, apprennent à reconnaître des inquiétudes spirituelles et des attentes profondes. Bien des anticléricaux inapaisés demeurent des croyants refoulés et contrariés souvent jusqu'à l'amertume, mais disponibles aux échanges religieux les plus profonds. Cet apostolat profondément spirituel et pleinement respectueux de la conscience ne peut être le fruit que d'une foi lucidement éclairée et généreusement vécue.

L'engagement temporel.

Quant à l'engagement temporel que l'équipe suscite et soutient sans en décider le choix ni intervenir dans ses réalisations, il correspond au souci des instituteurs chrétiens de participer loyalement et effectivement aux activités et au destin des organismes laïques (syndicaux, culturels, pédagogiques, etc...) de leur milieu. Mais les difficultés ici aussi ne manquent pas tant du côté des chrétiens qui hésitent parfois à apporter leurs concours à des groupements ou à des œuvres dont les objectifs laïques les plus valables ne sont pas toujours indemnes de déviations laïcistes, que du côté de ces organismes eux-mêmes et de leurs responsables qui hésitent à faire confiance à des catholiques affirmés, soupçonnés d'arrière-pensée de noyautage ou de cléricalisme plus ou moins conscient. Ici aussi seule une foi éclairée et vivante permet en même temps les discernements spirituels nécessaires et l'indispensable respect de l'autonomie du temporel. Les engagements les plus délicats ne sont plus d'ailleurs aujourd'hui ceux qui placent les catholiques au sein du milieu laïque et au contact de collègues encore laïcistes, mais ceux qui, dans une commune communiste ou dans une section syndicale dominée ou travaillée par les « minoritaires », mettent les instituteurs catholiques au contact du monde marxiste, de ses activités et de ses entraînements. Une grande lucidité de la conscience chrétienne et une grande vigueur de la pensée chrétienne s'imposent alors, que chaque équipier et les Équipes dans leur ensemble se doivent et s'efforcent de développer. Pour d'autres équipiers les engage-

ments soit politiques soit sociaux établissent de nécessaires contacts avec d'autres milieux sociaux que le milieu enseignant ; mais l'instituteur demeure même alors un homme « qui a le cœur à gauche » et qui participe à des courants de pensée qui n'ont guère de familiarité traditionnelle avec l'Église. C'est ainsi que dans les attachements et les dévouements aux traditions de son milieu dans ce qu'elles ont de plus valable et de plus noble, l'instituteur catholique ne se sent pas souvent vraiment compris du monde catholique ; la communauté de ses frères dans la foi lui paraît souvent hostile ou du moins étrangère aux aspirations qui l'unissent à ses frères dans la vocation enseignante. Bien des témoignages de la présente enquête soulignent cette souffrance qui est d'autant plus aiguë que le maître catholique a mieux réussi à assumer les valeurs de son milieu et mieux réussi à comprendre les richesses de sa foi.

Ainsi le catholique instituteur laïque se trouve toujours situé là où se prend le contact et doit s'établir le dialogue entre un monde ayant sa consistance propre et l'Église qui a sa mission imprescriptible ; ce dialogue est à peine commencé, mais il requiert, en même temps qu'il favorise d'ailleurs, la qualité d'une foi ecclésiale profonde, vécue au cœur des réalités et des problèmes du monde. Vingt ans d'expérience dans les Équipes Enseignantes permettent de dire que cette foi rayonnante s'y est souvent généreusement formée et loyalement manifestée pour le bien de l'Église du Christ et pour la grandeur du monde enseignant[1].

Michel Duclercq,
Aumônier national
des Équipes enseignantes.

1. Pour tous renseignements, s'adresser à Équipes Enseignantes, 18, rue Ernest-Lacoste, Paris-XII[e].

BIBLIOGRAPHIE

***Documents pontificaux et épiscopaux** concernant les Universitaires catholiques :*

Allocution de Pie XII à un groupe de professeurs, 12 avril 1950 (*Documentation Catholique,* 1067). — *Allocution de Pie XII aux pèlerins de la Paroisse Universitaire,* 20 mars 1951 (*D. C.,* 1092). — *Déclaration de l'épiscopat français,* 4 avril 1951. — *Lettre de S. Exc. Mgr Dubourg aux instituteurs catholiques de l'enseignement public de son diocèse,* 17 mars 1946 (*D. C.,* 1946, col. 379). — *Allocution de S. Em. le cardinal Feltin aux Journées de la Paroisse Universitaire,* Coutances, 28 mars 1961 (*D. C.,* 1351).

Sur les Instituteurs :

G. Duveau, *Les Instituteurs* (Seuil). — A. Glossinde, *Je suis instituteur* (Éditions du Conquistador). — Chatreix, *Au-delà du Laïcisme* (Seuil). — Michel Duclercq, *Connaissance du monde des instituteurs :* I. Le monde des instituteurs, milieu sociologique; II. Le monde des instituteurs, milieu idéologique (Feuilles ronéotées; prix : 0,50 NF; aux Équipes Enseignantes).

Sur une pastorale du monde des instituteurs :

Michel Duclercq, série d'articles parus dans *Prêtres diocésains,* de mai 1958 à octobre 1960 (à paraître en volume).

Sur les Équipes Enseignantes :

Les Équipes Enseignantes (Éd. Équipes Enseignantes, 12 pp., 1 NF). — *Réunis en Son Nom. Initiation à la vie d'équipe* (Éd. Équipes Enseignantes, 2,30 NF).

Publications des Équipes Enseignantes :

Équipes Enseignantes, trimestriel (abonnement annuel : 10 NF; 5 NF pour le clergé, C.C.P. 8863-49 Paris, 18, rue E.-Lacoste, Paris-12e). Bulletin des équipes d'adultes. Plans d'études bibliques, recherches sur les problèmes de l'instituteurs, vie des équipes, articles de formation...

Vie Enseignante, mensuel (abonnement annuel : 10 NF). Journal publié par les Équipes sur des questions intéressant l'instituteur : sa classe, sa vie, sa formation sociale, sa culture. Supplément Vie Enseignante et Foi Chrétienne : formation et information religieuses.

Éditions des Équipes :

Pour une catéchèse biblique, liturgique et ecclésiale : Augustin George, *A l'écoute de la Parole de Dieu* (5 NF). Les lignes de force de la Révélation Biblique. — Augustin George, *Prier les Psaumes* (6 NF). — Augustin George, *Connaître Jésus-Christ* (5 NF). Étude des Synoptiques. — Augustin George, *Jésus Notre Vie* (5,50 NF). Étude de l'Évangile de Jean. — Augustin George, *L'Evangile de Paul* (5 NF). Les Épîtres de saint Paul. — S. Exc. Mgr Jenny, *Le Mystère pascal dans l'année chrétienne* (5,50 NF). Initiation à l'année liturgique. — Rme Dom Gaillard, *Les Solennités pascales* (6,50 NF.). Commentaire de la Semaine Sainte et de la Semaine Pascale. — P. Bernard Bro, *Apprendre à prier* (3 NF).

QU'EST-CE QUE LA FOI?

1. *Un nouveau regard sur Dieu, sur soi, sur les autres*

La foi est une nouvelle accommodation de notre regard, Dieu nous communique dans son Esprit sa Révélation : est-ce que la foi entraîne vraiment pour vous une nouvelle façon de regarder Dieu et les choses ? (Par exemple : prions-nous Dieu, le « Bon Dieu » ou le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? espérons-nous « aller au Ciel » ou ressusciter par le Christ ?)

Nous avons la mauvaise habitude de penser que la foi se réduit à croire que Dieu existe. Mais une telle foi ne distingue en rien le païen du chrétien. Combien d'hommes admettent parfaitement une force qui les dépasse sans du tout être chrétiens. La foi n'est pas la simple assurance intellectuelle de l'existence de Dieu, ni même l'assurance de l'existence du Christ.

« Je mettrai mon œil dans ton cœur », dit Dieu à Ézéchiel. La foi est cette vertu, cette force venue d'en haut, dans une Pentecôte toujours actuelle, qui ouvre notre esprit au

regard de Dieu. Tel est le fondement de notre foi. Et nous savons désormais ce qu'est ce regard de Dieu : l'Incarnation, la Passion et la Résurrection du Christ nous l'ont appris. « J'essaie de voir les choses et les êtres avec les yeux du Christ. » On ne pouvait donner meilleure définition de la foi. Il suffit d'ajouter « de voir Dieu avec les yeux du Christ ». Ces témoignages le redisent, et aussi tout ce que cela change dans une vie d'homme : de quel désencombrement, de quelle désappropriation de soi s'achète ce nouveau regard. Mais aussi de quelle source de renouvellement n'est-il pas occasion : pouvoir enfin reconnaître le vrai sens de notre vie, y inclus son péché, pouvoir découvrir la vérité des choses et le meilleur des êtres, leur part divine.

N'en veuillons pas à ces réponses si la conversion du regard par la foi apparaît encore très centrée sur des soucis humains. Le Christ semble être attendu parfois plus comme une aide pour comprendre sa propre vie que comme le guide et le prophète de Dieu. C'est normal pour des hommes encore jeunes de se demander quel sera le sens de leur vie, et d'être sensibles plutôt à la réponse qu'apporte la foi, qu'à l'appel au dépassement qui seul la justifie finalement. Les réponses montrent qu'on a bien vu qu'il y allait d'une conversion de l'esprit. Mais on reste souvent attaché à tout ce que la foi comporte d'utile, à tout ce par quoi elle comble. Redisons-le : la foi n'est la foi que si elle est beaucoup plus que la simple réponse à un besoin, même religieux. Et donc si elle ne se limite pas à ces seules certitudes : l'existence de Dieu, et même l'existence historique du Christ homme.

UN REGARD NEUF SUR DIEU

J'ai longtemps pensé que si j'avais vécu sous l'Ancien Testament, j'aurais été athée. C'est la vie du Christ qui m'a permis de croire à un Dieu bon. Je ne pense pas que j'aurais été capable de m'adresser à Yahvé avec un véritable amour filial n'ayant pas appris par Jésus à dire *Notre Père*. Devant le problème du mal, on serait tenté de ne pas croire dans la Bonté. Mais *parce qu'il y a eu le calvaire*, on peut conclure que

ce problème de la souffrance de l'innocent nous dépasse (quand il ne révolte pas). (F., célibataire, 51 ans.)

Mais notre façon de concevoir Dieu change. Nous dépassons le stade du Dieu tout-puissant, justicier implacable, pour nous arrêter au stade du Dieu-Amour. Notre foi, qui était uniquement un billet de voyage pour le Ciel, n'est plus uniquement cela, mais une adhésion de plus en plus consciente et volontaire au Christ. (H., marié, 47 ans.)

Il me semble que nous prions plus facilement le Christ plus près de nous par sa mort et sa résurrection, mais à travers lui nous savons que « nul ne connaît le Père, sinon le Fils, et celui à qui le Fils veut bien le révéler ».

Si je n'arrive pas toujours à le réaliser pleinement (et c'est très souvent le cas), du moins j'ai le souci d'essayer *de voir les choses et les êtres avec les yeux du Christ.* J'arrive assez facilement à juger mes actes (du moins, lorsque le problème n'est pas trop complexe) en me disant : Jésus a agi comme ceci, et moi, qu'ai-je fait en comparaison ? J'avoue que ceci m'éclaire sur la notion de péché. Je sais que c'est par Jésus-Christ que j'atteins le Père. Jésus-Christ a été la grande découverte de ma vie. C'est lui la clé de tout. (F., célibataire, 27 ans.)

Nous avons pris conscience que la foi était une nouvelle accommodation de notre regard, mais nous ne faisons que commencer à le vivre concrètement (davantage de temps donné à la prière à la suite de la prise de conscience que Dieu est notre « Père »; faire le point par écrit de *nos attitudes mises en face de celle du Christ* trouvée dans l'Évangile). (Équipes débutantes, environ 20 ans.)

Quand je prie, je prie Dieu. Je ne pense pas qu'il est le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pourtant si Jésus-Christ n'avait pas existé, sans doute me paraîtrait-il moins accessible. (F., célibataire, 17 ans 1/2.)

La découverte a été d'abord de comprendre combien le Christ avait été inséré (incarné) dans le monde, de voir combien il était homme de son temps avant d'être le Christ ressuscité. Découverte que Dieu s'est fait homme, et aussi qu'il est présent parmi ses frères humains. Découverte que Dieu a voulu se susciter une famille de saints. Découverte que notre Dieu est un Dieu vivant — que l'histoire de Dieu n'est pas dans le passé (aux temps palestiniens) mais qu'elle se confond avec l'histoire du monde. Je suis arrivée à y reconnaître l'œuvre

de l'Esprit-Saint, si tortueuses que puissent paraître ses voies, et si obscur que puisse paraître le présent. Au fond, découverte de l'Espérance. (F., célibataire, 30 ans.)

Je ne comprends pas bien le sens d'une définition aussi anthropomorphique. Dire que la foi est un « partage du regard de Dieu », que la foi est une « nouvelle accommodation de notre regard », et que « la foi entraîne une nouvelle façon de regarder les choses et Dieu » me paraît trois assertions sensiblement différentes. La foi est pour moi, tant bien que mal, un « oui » à l'amour de Dieu et une recherche perpétuelle d'un rapport avec ce Dieu que j'appréhende grâce aux traces de son passage sur terre, c'est-à-dire surtout par le Christ. Ma foi n'en est encore qu'à ce stade modeste d'un effort d'approche et je ne sais pas mieux la cerner sans la payer de mots. Bien sûr cette adhésion ne peut pas aller sans une nouvelle manière de voir le monde et en particulier les hommes qui m'entourent et qui sont tous l'objet de l'amour de Dieu et tous plus ou moins handicapés pour y répondre. (H., marié, 2 enfants, 31 ans.)

Notre foi a pris naissance lors de nos fiançailles. Par l'amour humain grandissant entre nous, Dieu nous a fait comprendre qu'il était, lui, la source de tout amour et pour nous, Dieu est avant tout le Dieu-Amour, le Dieu des pauvres, des humbles, des méprisés, qui appelle le monde entier à lui. (Foyer, 5 enfants, 42 et 39 ans.)

La foi a d'abord été pour moi une adhésion de l'esprit à un système d'idées, le seul qui donnait un sens à une vie dont je ne voyais pas l'utilité. La pratique religieuse, le respect des commandements en ce qu'ils m'apportaient une règle morale étant des corollaires de cette foi intellectuelle. La foi ne m'a apporté pendant toute cette période qu'un désir de perfection morale, Dieu étant seulement un créateur tout-puissant. *Il a fallu que le « Christ, Personne vivante et agissante » cesse d'être une idée,* pour devenir le centre de ma vie la plus profonde, pour que je m'aperçoive que l'adhésion intellectuelle des dix années précédentes n'était pas la foi mais seulement une longue préparation à cette rencontre. A partir de ce moment seulement ma vie s'est transformée en se centrant sur Dieu, qui cessait d'être un juge tout-puissant et lointain pour devenir une « Personne » qui m'aime, réellement présente à chaque instant, à qui je faisais de plus en plus confiance en comptant de moins en moins sur moi.

Nous prions Dieu en tant que Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ : c'est par ce titre d'ailleurs qu'il se révèle pleinement « Bon Dieu ».

En effet, Dieu a prouvé sa bonté en nous envoyant son Fils qui a noué dans nos cœurs la plus grande des espérances. La résurrection est liée à l'incarnation et à la résurrection du Christ. La résurrection de Jésus est la répétition (combien de millénaires à l'avance ?) de la résurrection des élus. C'est lui qui porte le mieux notre espérance. (H., marié, 3 enfants, 26 ans.)

Depuis les premiers contacts à dix-huit ans avec l'Action catholique (J.E.C.) et l'entrée aux Équipes Enseignantes, la foi entraîne vraiment pour moi une nouvelle façon de regarder le monde, par exemple : sens de l'histoire, consistance propre mais relative du profane, valeur de l'engagement temporel, mise en place de valeurs comme la patrie, la liberté, la vérité, essai de compréhension de problèmes tels que la souffrance, la mort. Et de regarder Dieu. Par exemple : Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu commencement et fin; Dieu de la Révélation. Dieu est davantage le Dieu vivant, le Dieu Amour et non plus un créateur lointain, un être tout-puissant, anonyme, une conception de l'esprit. (H., célibataire, 26 ans.)

Dans la prière je m'adresse à Dieu. J'ai abandonné le terme « Bon Dieu » que je trouvais enfantin. Mais j'avoue que j'ai une assez grande difficulté à ne prier que Dieu en tant que Dieu, je m'adresse plus facilement à Notre-Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu et Dieu lui-même. Ceci parce que je me rattache aux faits, gestes et paroles du Christ durant sa vie terrestre. (H., célibataire, fait son service.)

C'est « le Christ qui s'est fait homme »... c'est l'Enfant-Jésus... c'est « l'Esprit-Saint » que je prie tour à tour, selon la période de l'année liturgique, selon aussi les circonstances... c'est aussi Dieu — le Père, miséricordieux, si j'ai commis quelque faute dont j'ai des remords.

Oui la foi fait prier Dieu d'une façon en quelque sorte plus large : Père du Christ, sans que *l'aspect* « *Bon Dieu* » soit effacé.

Quand je dis « Mon Dieu » je ne pense pas précisément à Dieu en tant que Père du Christ et notre Père. C'est plutôt à Jésus-Dieu que je pense, peut-être parce qu'il est vivant par l'Évangile, parce qu'il a été homme, qu'on le sent plus accessible à notre faiblesse, à nos souffrances. Quand je sens Dieu en moi, son action, ses exigences, c'est une présence qui aime et qui écoute. Je vis sans beaucoup penser à la félicité éternelle, ni à la résurrection. Je ne parviens pas à regarder les choses relativement à notre courte vie et à l'éternité.

Si je souffre, je ne me console nullement par cette perspective. (F., célibataire, 26 ans.)

Dieu, Père. Il nous aime. On peut « tout » lui demander. Il choisit pour nous et nous accorde ce qu'il nous faut, même si aveuglément, nous voulons autre chose.

Le Christ est le centre de ma religion. A tort, peut-être, je n'ai aucune dévotion pour les saints et je n'arrive pas à prier la Sainte Vierge, même si intellectuellement je reconnais sa place privilégiée.

DÉCROCHER LE STRAPONTIN CÉLESTE

J'ai récemment compris profondément qu'un seul Être importait : Dieu; qu'une seule chose importait : son dessein sur toute chose, sur toute vie. Avant, je ne l'avais pas si bien compris, ni intellectuellement, ni dans ma vie de foi : je regardais plutôt Dieu dans ce qu'Il avait *d'intéressant* pour les hommes, pour moi. (F., célibataire, 29 ans 1/2.)

J'ai redécouvert la foi en entrant à l'École Normale[1]. Cela m'a conduit à regarder autrement le monde. En particulier, les autres (difficultés, ne pas les juger), la vie quotidienne, l'Église (chargée par le Christ de porter son témoignage). De Dieu : j'essaie de le voir moins comme un « distributeur de consolations » ou un maître qui dit : tu feras ceci et pas cela, que comme notre Père qui a pris notre chair et nous a sauvés, et qui offre à chacun de nous sa miséricorde et sa grâce; qui nous laisse libres, qui nous aime. (H., 19 ans.)

La foi est marquée par la découverte du sens de Dieu, découverte réalisée à partir de la Bible; découverte de sa grandeur, de sa transcendance, entraînant la louange (Psaumes), découverte de l'espérance du Royaume. Découverte de la vie chrétienne comme de quelqu'un de grand. Le christianisme qui auparavant était pour moi un ensemble de règles morales, d'interdits et de commandements destinés à nous perfectionner pour décrocher le strapontin céleste, devient la connais-

1. Les normaliens chrétiens, qui se rencontrent pour des réunions en dehors de l'École et ont le souci de se stimuler dans leur fidélité chrétienne et leur attachement à l'École normale, aiment se dire une « communauté chrétienne ». Rien d'un groupe de séparés ou d'une caste fermée, mais une fraternité entre chrétiens, source de fraternité humaine dans l'École.

sance d'une personne et la participation à la vie divine et à la vie d'un peuple. (Mariée, 1 enfant, 35 ans, mari mécanicien.)

Une nouvelle façon de regarder Dieu, qui n'est plus là pour nous servir, *nous être utile*, mais au service duquel nous devons être.

« Dieu » évoque une sorte de vague idée, idéal forgé selon nos besoins, plus ou moins à notre image. Ce mot suggère l'acte de vouloir « tourner Dieu à nous », au lieu de « lever les yeux vers lui », de le contempler, de chercher sa volonté, de vouloir l'exécuter.

Dieu est de moins en moins le « Bon Dieu » impersonnel. Je prie souvent le Fils, rarement le Saint-Esprit. Je reste trop facilement dans cette optique : aller au Ciel et non pas ressusciter par le Christ.

En réponse à la première question, je pense sincèrement que la foi nous donne un tout autre regard : celui de l'amour. C'est aussi grâce à la foi que l'on découvre Dieu à travers toutes choses. Au cours de la session, j'ai pu tout remettre à zéro. Depuis ce temps-là je crois sentir de plus en plus l'identité de Dieu et de l'Amour. C'est le Bon Dieu que je prie, quoique l'adjectif paraisse ridicule vis-à-vis de la réalité. J'ajouterai toutefois qu'il m'arrive de penser à Dieu d'une façon peut-être trop intellectuelle, avec le tic du mathématicien qui cherche à tout démontrer. Mon espérance réside dans la résurrection par le Christ mais j'avoue que *j'ai eu beaucoup de mal à voir le salut comme une conséquence et non un but.* (H., normalien, 16 ans 1/2.)

UN REGARD NEUF SUR SOI

Au fur et à mesure que nous poursuivons les recherches religieuses avec les équipes, il est certain que nous découvrons que la foi entraîne pour tous une nouvelle façon de regarder les choses et les êtres qui nous entourent. Ces êtres et ces choses participent d'un tout qui est l'œuvre de Dieu. (H., marié, 30 ans.)

Je pense aussi que Dieu m'a créée libre et que je peux faire quelque chose de très grand de ma vie en acceptant de collaborer au plan de Dieu, ou au contraire, vivre médiocrement. Dieu pour moi est un Dieu d'Amour et c'est lui qui m'a aimée le premier.

Dans la conduite même de la vie, cela suppose des orientations souvent différentes. Il y a une manière de guider sa vie et de la conduire

savamment, de manière à atteindre l'objectif désiré, en la protégeant soigneusement et de façon avisée de tout ce qui pourrait être facteur d'imprévu ou de changement. Je pense, dans notre métier, à la sollicitation et à l'attente, par exemple, d'un poste déterminé — ce qui se conçoit fort bien humainement et peut justifier, pour certains collègues, l'épuisement et la mise en œuvre de tous les facteurs de succès qu'offrent le droit et la justice. Mais, à la veille de telles décisions, je n'ai pu consentir à échafauder ce déterminisme et me résoudre à écouter d'autres appels ou d'autres possibilités qui, pour moins attrayantes qu'elles apparaissent, faisaient une plus large place à la volonté de Dieu.

L'entrée dans l'enseignement primaire public a été l'occasion de l'épanouissement de ma vie de foi; notre mariage aussi. Je ne saurais trop dire à quel point c'est le milieu primaire, ma profession qui, étant vraiment grâces de Dieu, m'ont entraînée vers une vie plus adulte. C'est-à-dire à travers des difficultés temporelles vers l'essentiel. (Mariée à un instituteur, 2 enfants, 40 ans.)

Dans le domaine quotidien et sur le plan pratique c'est toute une disposition vis-à-vis des choses et des êtres *qui se substitue à la tendance naturelle d'appropriation.* L'homme se sait pleinement propriétaire de ses gains, de ses réussites, de ses diplômes, de ses enfants même. Ils justifient la peine qu'ils lui ont coûté. Et longtemps ce fut ma réaction ordinaire et évidente. Mais l'attention à l'action de Dieu que procure la foi, la remise de soi qu'elle suppose, ne peuvent pas ne pas nous convaincre que rien ne nous appartient totalement et que tout nous est donné; il y a certes encore (hélas!) ces comportements et *ces réflexes de propriétaire* dans l'action vécue, mais, revenu sous le regard de Dieu, le chrétien « reçoit » au lieu de « s'attribuer » et reste gérant plus que possesseur. (H., marié, 2 enfants, 40 ans.)

Je me suis regardée moi-même d'une façon très différente. J'ai cessé d'être aussi dure. Chaque confession cessait d'être une crise de dégoût devant les mêmes péchés qui revenaient malgré mes efforts.

Ma vie a pris un autre sens : le péché a pris une autre valeur. Je ne le considère plus comme atteinte à mon amour-propre, à mes décisions mais comme atteinte à Dieu lui-même, comme augmentation des souffrances du Calvaire.

La foi, grâce de Dieu au baptême, n'entraînait pour moi aucun changement dans ma vie, aucun regard nouveau. Je priais Dieu et ma

prière était jugée d'après ma sensibilité et non d'après ma foi et mon amour pour Dieu. Fort de mes prières, je croyais triompher aisément d'une faute qui me poursuit depuis longtemps. C'est là que la grâce de Dieu m'attendait. Inutile de vous dire que je suis « tombé » mais *la grâce du pardon m'a bouleversé. C'est alors que j'ai réfléchi sur ma foi.*

Ma foi consistait à prier le Père Créateur. Je le regardais comme un être lointain, abstrait qu'il fallait prier parce qu'on me disait de le prier. Ce Dieu n'influençait nullement ma vie, à tel point que le carnet sur lequel je m'étais promis de marquer mes reculs et mes progressions spirituelles était devenu, pour moi, un carnet de compte. Il était rare que je pense à la mort et j'espérais aller au ciel mais non ressusciter par le Christ et avec le Christ.

Depuis ce jour où j'ai reçu le pardon, ma vie de foi a changé. Chose curieuse, une des premières méditations sur ma faute m'a amené à lire le texte de saint Paul où il parle de « ressusciter avec et par le Christ ». Mon optique a changé. (H., célibataire, 20 ans.)

Effectivement la foi entraîne une nouvelle façon de regarder les choses et Dieu; ceci est sensible particulièrement lors du « passage » d'une conscience vive de notre péché (en général, ou sur un fait précis) à notre réconciliation, un départ nouveau dans la vie du Christ. (H., célibataire, 20 ans.)

La foi entraîne vraiment pour moi une nouvelle façon de regarder les choses : acceptation de certaines peines, rupture de fiançailles (moi), difficultés avec les inspecteurs, le tout réfléchi, est vu sous un aspect positif, celui de l'amour du Père. (F., célibataire, 20 ans.)

Je crois qu'il y a aussi parmi les chrétiens un faux sens du péché. Être chrétien, c'est ne pas faire de péché d'où on en conclut facilement « nous gagnons notre ciel par nous-même ». Il me semble que dans certains milieux on met trop l'accent sur une ascèse mal comprise. Et les incroyants sont écœurés par ces attitudes mesquines. C'est un faux sens de la Rédemption que nous leur présentons parfois car le vrai nous fait accepter la souffrance quelle qu'elle soit et celle qui découle de *notre impuissance à nous convertir seul n'en est pas une moindre!*

C'est lorsque nous avons ce regard neuf, renouvelé, que commence la perception de notre misère, de notre insuffisance. C'est un nouveau départ, et nous cheminons avec notre fardeau qui pèse d'une façon extraordinaire, mais avec l'espérance qui luit aussi d'une façon extra-

ordinaire. C'est un chemin surnaturel. (25 ans, marié à une institutrice, même âge.)

UN REGARD NEUF SUR LES AUTRES

Dire que la foi nous permet de voir les choses d'une nouvelle façon n'est pas à vrai dire exact; *la foi nous permet tout simplement de voir les choses telles qu'elles sont,* telles que nous devons les voir, ceci par réaction contre certaines de nos tendances. La foi nous guide, nous oriente vers la seule vision du monde qui soit bonne.

Oui, je crois que la foi nous aide à regarder les choses sous un nouvel angle; par exemple, *s'attacher à ne voir dans les gens que le meilleur,* en essayant d'oublier ce qui nous déplaît. Quant aux choses elles nous paraissent la manifestation de Dieu, « sa chose ». Je crois qu'étant ancienne philosophe, j'ai tendance à prier davantage Dieu que le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, c'est-à-dire à voir en Dieu le principe du monde, principe vivant mais dont j'ai du mal à réaliser la présence partout.

Oui, la foi entraîne une nouvelle façon de voir Dieu (beaucoup plus comme une personne qui est Amour, et ceci pour chacun de nous), et une nouvelle façon de voir les autres surtout, en essayant de voir le bien en eux, le Christ en eux. (F., célibataire, 25 ans.)

Je le sens particulièrement dans ma classe par exemple : chaque effort réalisé par une petite, chaque appel que je leur adresse pour plus de générosité dans leur travail ou leurs premières relations sociales me fait penser à la façon dont Dieu se réjouit en les voyant... Sans que je veuille me prendre pour le « Bon Dieu » j'essaie de leur témoigner la même patience et la même miséricorde que Dieu a, à notre égard. Être bon comme le Père, ne jamais douter de la bonne volonté future de l'enfant, c'est une manière autre de les voir. Je précise que tout ceci se passe dans un climat de laïcité totalement respectueuse de la personnalité des enfants. (F., célibataire, 32 ans.)

Un fait particulier : l'un de mes collègues me disait récemment : « Vous êtes catholiques. Donc vous devriez être pauvres. Or vous avez une 2 CV. Alors que pas mal de gens dans le monde n'ont pas d'auto, et même crèvent de faim. Bien sûr ce n'est pas une Cadillac... mais le fait est là. » Je lui ai répondu (et nous arrivons ici à la nouvelle

façon de regarder les choses qu'entraîne la foi) que le fait d'avoir une voiture exigeait que je la mette au service des autres, plus pauvres que moi, au lieu de la garder pour moi et que dès lors, le reproche n'était plus aussi valable.

Nouvelle façon de regarder les choses (cf. le petit caillou dans la Strada). Fidélité dans tous les détails « quoi que vous fassiez... », saint Paul. Nouvelle façon d'être avec les personnes. « Tout ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi-même que vous l'avez fait. » Quand on prend conscience que l'autre c'est le Christ pour nous, on ne peut plus le regarder de la même façon, il n'est plus un étranger que l'on juge. Dieu devient une personne, une amitié, et non plus un juge extérieur à nous.

J'ai découvert que mes refus d'aimer là où je me trouve empêchaient l'œuvre rédemptrice du Christ. Ma foi m'aide à regarder les autres avec amour, comme des fils de Dieu. Ma foi me donne la joie et l'espérance, malgré le mal et la souffrance. J'ai découvert et je découvre chaque jour l'amour exigeant mais infini de Dieu, notre Père. Parfois, j'ai peur de cette liberté que Dieu respecte infiniment et je prie pour que Dieu me donne plus de foi et de confiance.

La foi entraîne un regard tout à fait nouveau sur toute chose. Elle m'amène à considérer chaque être humain comme une créature de Dieu, un enfant du Père. J'essaie peu à peu de voir ce qu'il y a de positif en chacune de mes élèves, j'apprends à les aimer d'une façon plus désintéressée, pour elle-même. Dieu : c'est essentiellement Dieu-Amour, Dieu-Père, demandant beaucoup peut-être, mais rendant au centuple, sans cesse vigilant. (F., célibataire, 29 ans.)

La foi change ma façon de regarder les autres, de les juger. Elle m'indique par exemple, le devoir d'aimer plus particulièrement les élèves qui sont plus pénibles : les caractériels, les contrefaits, les imbéciles. La foi permet d'établir une certaine hiérarchie des valeurs qui n'est pas celle du « monde »; par exemple, faire passer les convictions profondes de sa conscience avant les chances d'avancement ou la considération des autres. (F., célibataire, 27 ans.)

La foi entraîne effectivement pour moi une nouvelle façon de regarder les gens autour de moi : ma femme de ménage, les ouvriers de mon mari; à l'école : les élèves, les collègues, les femmes de service; à la maison, mon mari, mes enfants; les gens pour lesquels je n'ai aucune sympathie. A noter cependant que je suis plus sévère avec ceux

que j'aime beaucoup et plus indulgente avec ceux qui me touchent de plus loin.

Devant la parole de saint Paul : « Il faudrait que les hommes nous jugent comme de vrais ouvriers du Christ », je me demande également comment les autres accueillent un comportement dont je désirerais faire un témoignage de vie (exemple : ne jugent-ils pas ma conscience professionnelle exagérée ? comment accueillent-ils les efforts que je fais, les services que je rends, les prises de position que je prends au nom de ma foi alors qu'eux-mêmes ne le font pas par négligence, paresse ? etc.). *Difficulté de passer de la vertu à une attitude de vraie charité.* (Mariée, 2 enfants, 38 ans.)

Il n'était plus question vis-à-vis des autres de sympathie ou d'antipathie mais de ne refuser aucun de ceux que le Seigneur m'envoyait et je me suis aperçue que cette connaissance désintéressée mène à l'amour, que cet amour aidait les autres à s'épanouir mais en même temps me dilatait. Moins je refusais à Dieu, plus j'étais humaine.

Par exemple devant telle collègue peu sympathique ou telle élève rebutante ou difficile, je pense que Dieu les a créées et que je dois faire autant pour elles que pour les autres. Devant une difficulté, ou une épreuve ou une souffrance à accepter je pense que le Christ a été souffrant lui aussi et a accepté la volonté de son Père. (F., célibataire, 25 ans.)

Oui la foi entraîne pour moi une façon nouvelle de voir les choses, les événements, les gens. Ainsi, je regarde le plus possible mes élèves comme des fils de Dieu, et non comme des cerveaux à garnir de certaines connaissances. (H., célibataire, 27 ans.)

Cette « vue de Dieu » s'impose, parfois, spontanément à notre esprit et nous dicte notre comportement. Nous ne laisserons « pas tomber » par exemple tel enfant peu doué car nous savons que Dieu, malgré les apparences, l'a créé à son image. Dans d'autres circonstances, la « vue de Dieu » nous apparaît d'une manière beaucoup plus imprécise et nous sommes tentés d'agir sans chercher les conséquences de nos actes, au point de vue religieux. Lors d'un vote, du choix d'un syndicat, avons-nous analysé les conséquences que pouvait avoir notre prise de position vis-à-vis des intérêts religieux mis en cause ? (H., marié, 27 ans.)

Nous disons avoir la foi, mais attention de ne pas confondre la foi de l'Évangile et un comportement religieux qui n'a pas forcément de

liens avec celle-ci. La foi représente pour nous autre chose qu'aller à la messe chaque dimanche, elle comporte des exigences beaucoup plus grandes. La plus grande est à notre sens « la pauvreté » : ne pas devenir esclave de ce que nous possédons mais que ces dons servent à nous rapprocher des autres. L'ouverture aux autres en est une deuxième. (Mariés, 1 enfant, 22 et 24 ans.)

J'ai du mal à regarder les autres du regard même de Dieu. Je les apprécie, les aime suivant l'intérêt qu'ils suscitent, leurs qualités, leurs dons, ou l'attirance qu'ils exercent sur moi. Devant les choses, les événements, les courants sociologiques ou politiques, je me demande ce que Dieu en pense. (F., célibataire, 21 ans.)

La foi nous oblige à voir dans tout homme une personne créée par Dieu à son image, par conséquent ayant une valeur illimitée dont nous n'avons pas le droit de douter, puisque Dieu ne doute pas de nous et veut lui-même avoir besoin de notre collaboration. La foi nous interdit de dire de quelqu'un qu'il n'y a rien à faire avec lui.

Oui, la foi entraîne pour moi une nouvelle façon de regarder les choses (je souhaiterais quelquefois ne pas avoir découvert de nouvelles exigences qui entraînent de nouvelles responsabilités).

Aussi à cause de ma foi je pense avoir une vision plus globale et établir une unité entre le domaine profane et le domaine religieux, par exemple aider à rechercher les conditions de vie des hommes et des femmes de mon village, de mon canton, pour qu'ils soient dans de meilleures conditions d'ouverture à la Parole de Dieu. (F., célibataire, 40 ans.)

Un regard neuf sur le plan de Dieu

Si la foi est d'abord vertu de l'intelligence, elle n'est pas pour cela « abstraite ». Le Credo *se termine par ces mots : « J'attends la vie éternelle. » Comme si le mot croire n'était pas assez concret, on lui ajoute le mot attendre.*

Le chrétien n'adhère pas à une idée, même bien ordonnée d'un Dieu idéal. Il a l'assurance que ce Dieu lui fait place chaque jour dans un plan, dans un projet. Dieu nous invente

avec nous. Et cette certitude transforme tout : le hasard, l'histoire, le progrès, l'apparence d'absurdité, tout est changé, à commencer par notre attitude en face du péché. Notre Dieu est une Personne, une Providence.

Si les réflexions sur le Ciel paraissent fades, à travers leur modestie elles nous rappellent une double vérité : le Ciel et les fins dernières sont le secret de Dieu, et l'important est de vivre maintenant ce secret, dans la foi. L'eschatologie n'est pas pour un chrétien la seule science du « plus tard », elle est la certitude que la fin est agissante dès aujourd'hui dans notre vie. Il reste qu'on est surpris du peu de réponses parlant du désir de voir Dieu, et du peu de véhémence avec laquelle sont attendus la résurrection, la vie éternelle, le salut, le face à face avec Dieu. Il s'agit quand même bien là du but de tout le plan de Dieu! « Nous tous qui, le visage découvert, contemplons comme dans un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en cette même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur, qui est l'Esprit » (2 Co 3, 18).

IL N'Y A PLUS DE HASARD

La foi m'a appris à ne plus croire au hasard, mais à tout voir comme providentiel, même les plus petits détails. Première conséquence : rien n'est négligeable, rien n'est à rejeter, rien n'est sans valeur. Tout est voulu, du moins permis par Dieu. Tout a une signification. Deuxième conséquence : à propos de chaque événement si minime soit-il, ne faut-il pas essayer de retrouver la volonté du Seigneur, notamment en ce qui nous concerne, nous, par rapport à ces événements. Donc une grande disponibilité pour entendre l'appel du Seigneur à travers tout cela. Troisième conséquence : si vraiment quelque chose paraît incompréhensible, même choquant, injuste, cruel, etc., si dur que cela soit, faire confiance au Seigneur. Il domine la situation et pas nous. Ne pas juger, attendre et espérer, mais ce n'est pas facile. (F., célibataire, 40 ans.)

Je crois — parce que j'ai la foi — qu'il y a un sens chrétien de l'histoire : à travers le temps, les événements, Dieu construit son Royaume, l'Esprit-Saint est en travail dans le monde et je dois par

une foi en l'Église et la prière saisir ces événements comme des signes de l'Esprit de Dieu. (F., célibataire, 34 ans.)

La foi doit entraîner une nouvelle façon de regarder les choses : car lorsqu'on conçoit qu'un brin d'herbe est une création de Dieu, il prend une autre importance. Rien n'est superflu, tout est utile à quelque chose, a une raison d'être. L'optique est différente. *On est amené à s'intéresser à tout,* à essayer de comprendre pourquoi cela existe, et à l'aimer. Lorsque nous jugeons un criminel, en pensant que Dieu l'aime tout autant qu'un autre, nous ne pouvons pas le condamner impitoyablement, le rejeter de notre société, alors que nous sommes unis par l'amour de Dieu qui, lui, comprend, alors que nous ne pouvons généralement qu'effleurer le problème. Et puis, nous ne pouvons pas nous montrer impitoyables, face à celui auquel nous demandons la clémence.

Il me semble que la foi modifie surtout ma façon de voir l'histoire non seulement passée, mais les événements présents de ma vie personnelle et de la vie du monde. (H., marié, 4 enfants, 38 ans.)

Depuis le moment où j'ai commencé à comprendre ce qu'est la foi, ce qu'est le christianisme vrai et authentique, une nouvelle vie a commencé pour moi. J'ai commencé à vivre pour de bon. Quant à la prière, c'est à Dieu que je m'adresse. Pour moi « espérer » aller au ciel est une espérance qui n'a de sens que lorsqu'on travaille réellement à la réalisation du plan de Dieu ici-bas. Le ciel commence déjà ici-bas. La messe nous donne le goût du ciel. Espérer « aller au ciel » sonne toujours un peu faux. (F., célibataire, 21 ans.)

La foi donne un but à notre vie terrestre, à savoir, réaliser déjà une partie de notre vie éternelle. (H., protestant, 26 ans.)

Ce que j'espère ? « Aller au ciel » ou ressusciter par le Christ ? Ressusciter par le Christ et surtout « Le voir ». Mais cette conversion — si lente soit-elle — nous amène à une vue très différente du monde. Nous sommes les fils du Père, et nous participons à sa vie créationnelle comme à sa vie rédemptrice. Nous nous réjouissons donc des découvertes faites par l'homme moderne, nous nous réjouissons de cette prise de possession de l'univers par l'homme, mais nous craignons l'orgueil et la dépersonnalisation du monde technique.

Une chose pourtant est certaine, c'est que je regarde la vie avec bien plus de confiance parce que je sais qu'il y a Dieu dans chaque événement, chaque chose et chaque personne.

La foi nous empêche de considérer le monde comme absurde et la e humaine comme une erreur dont le suicide serait la conclusion gique. Il nous est impossible de désespérer devant les événements ctuels et devant certaines situations car nous croyons en certaines aleurs, en certaines permanences, en un retentissement éternel de ce ui passe. La foi nous oblige à nous sentir responsables et solidaire- ient responsables : pour nous l'individu ne peut s'envisager seul et étaché de toutes les communautés dont il fait partie et qu'il « fait » n même temps qu'elles le « font ». La foi nous oblige à réviser otre notion de progrès et à garder un but qui soit au-delà et au- essus de tout le progrès scientifique et le confort. Elle nous fait entir que nous n'avons jamais à être des satisfaits, des gens « bien- ensants », honnêtes au milieu des « méchants ». Elle nous oblige à onsidérer la valeur de notre corps qui doit ressusciter et la valeur onc de l'Incarnation, des sacrements et de l'Église. Nous voilà loin à a fois du matérialisme et de l'idéalisme.

Ma foi est une adhésion au Dieu-Amour. Amour qui nous a créés, achetés, qui nous demande une réponse d'amour et une communion 'amour avec les autres. Amour exigeant, certes (et il n'est pas oujours facile d'être ouvert et généreux partout et tout le temps), mais Amour tout de même. C'est pour cela que je n'aime pas le « Bon Dieu » qui me paraît manquer de transcendance, et le Dieu défenseur le l'ordre établi, gérant des bonnes institutions et du pouvoir cons- itué. (H., marié, 3 enfants, 42 ans.)

La foi donne *une autre dimension aux choses, au monde, par 'Espérance qu'elle y apporte,* la certitude d'appartenir (en qualité de oute petite unité certes) au courant de continuation et de parachève- ment de la Création; à la Résurrection du monde et donc aussi de ious par le Christ.

La foi permet en donnant un sens à la vie de ne pas adhérer aux courants d'idées sur l'absurdité de l'existence qui serait pour moi a seule conclusion d'une petite réflexion sur notre condition. (H., céli- bataire, 24 ans.)

La foi m'aide peu à peu à quitter un point de vue pessimiste, et une attitude révoltée qui me paraîtrait de plus en plus dans la logique de l'homme. Dieu est pour moi un Père universel, surtout pour les plus petits. Je pense assez peu à la résurrection, au ciel. Il me paraît de plus en plus impossible que nous ne soyons pas un jour, comblés de

tout ce dont nous avons soif maintenant, la justice, l'Amour, et surtout, que les plus pauvres ne soient pas transfigurés.

Tout en respectant profondément les incroyants, plus j'avance dans la foi (ou vieillis) plus j'ai de mal à croire qu'on puisse vivre sans la foi, car enfin, *si Jésus n'est pas mort et ressuscité pour nous, la vie est d'une absurdité intolérable.* La foi donne à notre vie une dimension absolument nouvelle : l'espérance de ressusciter avec le Christ, alors tout est changé, la vie a un sens, la souffrance, le désordre eux-mêmes sont orientés. (F., célibataire, 25 ans.)

Je remarque dans ma vie deux stades : un stade où il m'était facile de prier, de penser à Dieu. Je pourrais presque dire de cette époque : Dieu existait parce que je croyais en lui. Puis brusquement, avec mon entrée dans l'enseignement avec les nouvelles conditions de vie qui en découlaient, l'expérience de ma pauvreté et de ma lâcheté m'ont fait comprendre les obstacles qui me séparaient de Dieu, *combien j'avais besoin d'être sauvée.* Dieu devenait infiniment au-dessus de moi, de ma foi, et en même temps tellement proche et personnel par sa miséricorde et la grâce de cette nouvelle révélation.

Sans les assurances de bases données par la foi, comment atteindre à la sérénité — à la bienveillance amicale et déférente pour tous les hommes ? Comment sauvegarder le goût de vivre ? « Comment peut-il supporter la vie quotidienne celui qui ne croit pas à la vie éternelle ? » Ce que j'appelle assurances de base, ce sont : Dieu est le Père de tous, donc chacun est réellement frère de tous. Cette vie est « un voyage vers la Patrie ». Tout est, mystérieusement, bien, par un secret de sagesse et d'amour (foi qui est d'une difficulté inouïe). C'est devant Dieu que chacun est responsable de sa vie. (F., mariée, 2 enfants, 51 ans.)

Pour pouvoir me faire une représentation du monde sans Dieu, il me faudrait une sorte de retournement, *une espèce de conversion à l'envers,* une démarche à peu près analogue sans doute à celle de l'incroyant de tradition qui se convertit à la foi. Pour moi, je vois le Monde sortant des mains de Dieu à la Genèse, je vois l'Humanité errante jusqu'aux Patriarches, la reprise en main par Dieu à partir d'Abraham et l'Histoire Sainte jusqu'à Jésus-Christ. Puis la Cité de Dieu en formation avec l'Église, jusqu'à la Parousie et la fin du Monde. Je prie Dieu, le « Bon Dieu », le Père Tout-Puissant, Créateur du Ciel et de la terre, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui m'attend au ciel après sa mort. Bref, le *Credo,* le Symbole des Apôtres,

c'est tout à la fois une Cosmogonie et une Weltanschung. Depuis que j'ai lu Teilhard de Chardin, tout cela s'harmonise en une vision historique, évolutrice, mystérieuse certes, mais qui systématise tout, me situe et éclaire tout.

ALLER AU CIEL

Je ne pense pas ou pour ainsi dire pas à mon sort une fois mort, j'essaie de vivre en enfant de Dieu, disciple du Christ, je dis bien : j'essaie. Il me semble qu'en essayant de vivre au jour le jour ainsi, Dieu s'occupera de moi une fois mort. (Marié, 26 ans.)

J'espère ressusciter par le Christ dans l'intégrité de ma personne parvenue à la perfection et dans l'Unité du Cosmos et non « aller au ciel » sous la forme d'une âme sans consistance évoluant dans le vide absolu.

Il ne me semble pas que le mobile de mon action soit d' « aller au ciel »; ce n'est pas une personne à sauver, mais la communauté. Je crois en la communion des saints.

Je ne pense pas souvent au ciel à vrai dire. J'essaie de vivre chrétiennement en attendant le retour du Christ et en le préparant. (H., célibataire, 22 ans.)

L'espérance du ciel n'est pas une chose à laquelle je pense souvent. Je m'attache à faire ici-bas ce que le Christ nous a demandé sans avoir le souci que c'est pour mon salut.

« Aller au ciel », idée vague d'un lieu exempt de toute souffrance. « Ciel » idée d'immobilité, de passivité. « Ressusciter par le Christ » au contraire signifie notre contribution active à la construction du Royaume de Dieu par laquelle nous serons sauvés, car construire ce Royaume suppose qu'on suive le Christ. Et « je suis la voie, la vérité, la vie, personne ne va au Père que par moi ».

La Parousie n'a rien de terrifiant : nous connaîtrons vraiment Dieu et nous retrouverons toutes les amitités que nous avons nouées. Nous retrouverons en Dieu tout ce qui était beau et bon sur terre.

Plusieurs points comme la prière, la question d'aller au ciel caractérisent je crois le passage d'une foi d'enfant à une foi adulte.

La prière. Il n'y a pas encore très longtemps que ma prière se bornait au *Notre Père,* au *Je vous salue Marie,* aux demandes dans

les périodes de difficulté. Et je commence à me rendre compte de l'importance que doit avoir dans nos vies la prière d'action de grâces, de remerciement même lorsque nous avons beaucoup de fautes à offrir au Seigneur. La question d' « aller au ciel » : je commence, je crois, à me détacher un peu de cette idée qui laisse inquiets beaucoup de gens. Il me semble que cette issue doit nous sembler certaine et que ce n'est pas là ce que Dieu nous demande d'abord. Faisons déjà sa volonté, sur la terre, vivons du mieux que nous pouvons et nous aurons ainsi notre récompense. (H., 17 ans.)

Je n'espère pas aller au ciel car *je ne me représente pas très bien ce que peut être le ciel.* Je ne peux pas dire non plus que « j'espère » en la résurrection, car pour moi la résurrection ne fait pas de doute (est-ce confusion avec l'immortalité, ou est-ce dû à cette notion acquise dès l'enfance au catéchisme ?). J'affirme plutôt que ce dont je me réjouis c'est la rencontre avec l'Inconnu, un Inconnu idéal, imprécis, informulé même, une vie faite d'harmonie et de paix, une vie ou régnera la concordance des idées, où l'on ne connaîtra plus le désir parce que tout désir sera, non comblé, mais inexistant, un monde sans souffrance, qu'elle nous soit propre (physique ou morale), ou qu'elle s'abatte sur les autres.

Les exemples que vous citez sont très bons : Prions-nous Dieu, le « Bon Dieu » ou le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ.. j'avoue qu'ils me font réagir... Je me rends compte qu'en ce moment je réagis assez violemment contre une intellectualisation trop poussée de la foi. Je suis nourrie de la théologie des Équipes depuis douze ans et je prends conscience combien souvent, ces formules restent vides, malgré tout, d'un contenu vivant et vécu. Pour moi (même si je vous déçois) Dieu est d'abord le « Bon Dieu ».

Espérer aller au ciel ou ressusciter par le Christ ? « Aller au ciel » me dit plus (décidément je régresse). Voyez j'ai peur en ce moment que ces belles formules « ressusciter par le Christ », très à la mode, biblique, liturgique, etc., ne soient malgré tout pas assez intériorisées. « Aller au ciel » c'est enfin pouvoir aimer vraiment dans une souveraine liberté, libéré de toutes ces limites qui font cruellement souffrir : nos péchés, nos faiblesses, nos limites physiques, psychologiques, caractérielles, humaines en un mot. C'est enfin être dans la sphère divine et aimante de Dieu.

Aller au ciel, c'est quelque chose de très vague pour moi. J'imagine que le ciel sera la vision et la possession de Dieu. L'accomplissement total de l'individu. J'espère davantage ressusciter par le Christ, car

notre vie d'ici-bas n'a vraiment de sens que si cette résurrection existe vraiment.

Nous vivons mal, en tant qu'intellectuelle, le mystère de l'Incarnation : nous espérons « aller au ciel » plus que ressusciter par le Christ, et même « nous fondre dans l'Esprit ». (Mariée, 37 ans.)

En gros : je confesse que je suis théiste dans ma foi, ne priant Jésus que pendant la messe, et l'Eucharistie, ou lorsque les exercices de notre mouvement nous le proposent et nous y astreignent. Le sens profond de « ressusciter par le Christ » m'échappe. Peut-être ai-je vécu cette vérité plus que je ne l'ai comprise jusqu'ici. (Marié, 3 enfants, 41 ans, professeur C.E.G.)

La foi est un don de Dieu

Avant d'être un acte de l'homme, la foi est un don de Dieu. Elle est gratuite. Ce regard nouveau, cet abouchement à la science divine, l'homme n'y a aucun droit. Le Dieu chrétien est un Dieu qui a pris l'initiative, qui se donne le premier, aujourd'hui, comme à l'Incarnation.

Non seulement la foi nous dépasse parce qu'elle est un don gratuit, mais par l'ampleur du regard qu'elle nous donne. Elle va faire apparaître un constant décalage entre Dieu et ce que nous en faisons. Bien sûr souvent on ne se rendra compte qu'après coup qu'on n'avait pas vu selon la foi. Mais bienheureux ce décalage qui nous oblige à voir que l'on n'est jamais arrivé. La foi est vertu de pèlerinage.

UN DON GRATUIT

Je voudrais tout d'abord affirmer que j'ai une conscience aiguë que *la foi a été et est toujours pour moi un don gratuit de Dieu.* Je suis de milieu incroyant. Maman m'a fait baptiser lorsque j'avais huit ans, m'a envoyé au catéchisme. (F., célibataire, 34 ans.)

Le problème de la foi s'était posé à moi, face à une personne qui m'avait « sorti » des idées marxistes. Depuis, lors, je priais Dieu

pour qu'il m'accorde la grâce de la foi. La foi apparaît, pour moi, *comme une grâce qu'il faut demander constamment* car on n'en a jamais trop.

J'ai été élevée entièrement dans ce milieu enseignant laïc auquel j'appartiens maintenant par ma profession (parents, grands-parents, oncles, cousins, amis... presque tous instituteurs ou professeurs) — milieu non hostile, mais indifférent à la religion. Comment ne pas croire au Saint-Esprit ?

Maman elle-même s'est convertie avant sa mort, mais elle n'avait pas assez de formation religieuse pour comprendre les exigences de ma foi qui dépassaient la bonté envers le prochain et la messe du dimanche. Elle ne m'encourageait pas — au contraire — à faire autre chose... Est venue ensuite l'École Normale où j'ai eu la chance (!) d'avoir un des plus beaux spécimens de directrice anticléricale. Pendant les trois premières années, je n'ai jamais pu rassembler seulement deux camarades catholiques. Tout le monde avait peur. Je voudrais donc simplement montrer que, si l'on s'en tient aux conditions humaines, j'avais toutes chances de « perdre la foi ».

Le christianisme m'a appris à aborder toute chose dans le métier avec *la conscience aiguë de ma fragilité*. Il me semble que j'évalue d'autant mieux cela que j'ai vécu d'abord le métier sans la foi et que je partais vaillamment avec des notions de « force ». Je « m'imposais » par une valeur pédagogique, une discipline, une belle assurance... La vie dans la foi m'a fait faire l'expérience de mon peu de pouvoir.

C'est beaucoup plus maintenant : l'utilisation patiente et calme des talents que le Seigneur m'a donnés, au service du métier... La conscience de travailler sans relâche en sachant qu'en définitive, c'est le Seigneur qui, à travers cet humble travail, fait son œuvre. Je crois qu'à partir de là tout le reste — impression de « posséder » son métier, de savoir « prendre » les gosses et entrer facilement en contact avec les familles — est donné par surcroît.

Se savoir démuni, fragile, non propriétaire mais « dépositaire » de ses moyens d'action, les mettre « au service de »... et se retrouver très riche en sachant bien que cette richesse est un don! (F., célibataire.)

ON N'EST JAMAIS ARRIVÉ

Bien sûr la foi nous entraîne à regarder avec des yeux neufs les choses et Dieu. Ce qui me frappe c'est qu'*elle n'est pas une chose statique, mais une croissance. On n'est jamais arrivé*... Il y a des avances sensationnelles, des montées inattendues (on est conscient d'une grâce de Dieu) qui vient souvent après une longue période d'attente, de doute, d'apparente stérilité dans l'espérance, tout comme il y a des mouvements de recul, de retombée souvent imprévus et subits. La foi est donc une Vie qui obéit elle aussi à un rythme de croissance. C'est Dieu qui mène et nous qui répondons avec plus ou moins de fidélité, d'amour, de confiance. (F., célibataire, 35 ans.)

Il faut sans cesse faire effort, comme emporté par un courant descendant. Fréquemment, je me pose cette question : « Quelle différence y a-t-il entre toi chrétienne et ce que tu serais non chrétienne ? entre toi chrétienne et ceux qui ne le sont pas ? » et la conclusion m'effraie souvent. (Mariée, 2 enfants, 40 ans.)

Oui, c'est certain, la foi m'amène à regarder autrement les choses, les êtres et les événements (une restriction néanmoins : *ce n'est pas spontanément* que je considère un élève ou une personne de mon entourage comme un frère en Jésus-Christ ou comme une créature de Dieu... Il y faut une circonstance : soit le temps d'une réflexion, ou l'écueil d'une difficulté, ou la prise de conscience d'un comportement fautif : emportement, contradiction, mépris). J'ajoute aussi qu'au long d'une même existence, l'approfondissement de la foi fait varier l'optique que je pouvais avoir des êtres, des choses et des événements. (F., célibataire, 43 ans.)

J'ai alors pris conscience que je ne portais pas sur les événements, sur ma vie, sur Dieu même, ce « regard de Dieu », et je me suis trouvée bien embarrassée. Comment faire pour porter sur la vie le « regard de Dieu » sans tomber dans l'illuminisme ou l'idéalisme ou l'illusion ? Où trouver ce regard de Dieu ? Le problème était posé, mais l'ai-je résolu ?

Bien sûr, la foi entraîne maintenant pour moi une nouvelle façon de regarder les choses, et Dieu, *mais je ne dirai pas que c'est automatique,* c'est continuellement qu'il me faut reprendre conscience de ce qu'elle est vraiment. (F., célibataire, 30 ans.)

Les exigences mêmes de sa vie morale, conscience, responsabilité, justice, loyauté, toutes choses qu'un instituteur doit apprendre à ses élèves, il ne veut les tenir que de sa propre initiative, de sa valeur personnelle de créature supérieurement douée. On veut être un « héros », un « surhomme » sans Dieu, au moins sans ce Christ fait homme, né d'une Vierge. (F., mariée, 8 enfants, 49 ans.)

Dans contenu de la foi, bien sûr il y a Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ plus familier semble-t-il, le Saint-Esprit plus oublié. Mais la source des plus grandes déceptions religieuses est pour moi dans le fait que je ne vois certaines choses en Dieu qu'après coup. Le premier mouvement n'est pas naturellement chrétien. De nombreuses réactions restent païennes, elles sont déterminées par un ensemble de susceptibilité, d'égoïsme, d'orgueil, elles prouvent que tout ce qui vient déranger un ordre préétabli est inopportun. (H., Marié, 3 enfants, 35 ans.)

Le mot « accommodation » nous a paru très important impliquant par là que ses problèmes ne sont jamais totalement résolus, *qu'il y a toujours quelque chose à remettre fondamentalement en question en elle,* à approfondir davantage. La progression vers la perfection n'est jamais terminée. La découverte de la personne vivante du Christ, de sa révélation, de son Incarnation est sans cesse à améliorer.

La foi n'est encore pour moi qu'un problème très ardu que je n'ai pas vraiment compris. En ce moment, je cherche ardemment à l'élucider un peu; je crois que la résolution de ce problème entraînera celle de beaucoup d'autres car je pourrai mieux les regarder avec les yeux de la foi. Quelquefois, je me dis : « la foi, mais c'est cela, c'est ce que tu vis : *une recherche constante* », et je me détrompe rapidement en me disant que cette foi ne m'a rien fait faire de particulier. J'agit comme tout le monde doit agir, mais je n'ai pas conscience que ma foi m'ait empêché de faire une bêtise. (H., 17 ans.)

Peut-être qu'il est plus facile de constater cette « nouvelle accommodation de notre regard » quand on a, un moment de sa vie d'adulte, vécu sans la foi. Le retour est alors une nouvelle « façon de regarder les choses » mais *c'est très progressif.* C'est peu à peu qu'on apprend à penser toute chose en Dieu, à juger l'événement humain dans sa relativité à mettre à leur place l'essentiel et le secondaire. Je crois très fort à « l'expérience » de certaine « pédagogie » de Dieu à l'égard de chaque homme, qu'on discerne les lignes de forces, qu'on en tire

pour soi-même et très prudemment pour les autres, un minimum d'esprit de « prophétisme » qui est tout le contraire d'un fatalisme. La vie humaine apparaît peu à peu comme une « marche à l'éternité » pour laquelle patiemment, douloureusement, le Seigneur nous prépare. (F., célibataire, 40 ans.)

Le respect des consciences que garantit une laïcité authentique m'a amenée à considérer la foi comme un acte libre de la personne humaine. Je me suis alors reposé le problème de ma foi. J'ai compris qu'elle n'est pas un héritage acquis une fois pour toutes et que je dois garder jalousement; elle n'est pas non plus une spéculation intellectuelle mais une réponse libre et personnelle à l'égard du Seigneur, appel renouvelé chaque jour, adhésion qui engage tout mon être et doit bouleverser toute ma vie, toutes mes relations humaines. (F., célibataire.)

Il y a presque toujours, me semble-t-il, un enchevêtrement de cette foi neuve et de notre croyance enfantine. La foi n'est jamais quelque chose d'acquis mais bien au contraire elle s'acquiert sans cesse.

Il est sûr que la foi entraîne pour nous une nouvelle façon de regarder les choses et Dieu. Mais cela se fait lentement, progressivement: Je dirais presque de plus en plus profondément au fur et à mesure des crises que nous traversons. Enfin pour moi c'est comme ça. Il y a eu d'abord une attache sentimentale à Dieu, puis au fur et à mesure des études intellectuelles de la Bible et de la Révélation, intériorisation du message. Intériorisation difficile, douloureuse. On sait, et parfois on pense le vivre car « on sait », et puis dans l'affrontement de la vie journalière, dans les difficultés, on se révolte, sans s'apercevoir tout de suite qu'il y a refus de Dieu, jusqu'au jour enfin où l'on redécouvre que là encore le Père était présent, et que c'est cela, ce que nous ne voulions pas faire qu'il attendait de nous. Mais cette accommodation de notre regard est toujours à faire. (F., célibataire, 27 ans.)

Un nouveau regard exige un effort continu, donc difficile à réaliser. Par exemple, la réussite sociale ne reste pas le seul but de notre vie : nous essayons de la vivre dans un esprit chrétien; mais dans les faits quotidiens, nous réagissons souvent comme un non-chrétien.

On ne connaît guère Dieu quand on s'engage. Peut-être ne le connaît-on jamais vraiment. Il doit d'ailleurs avoir beaucoup de difficultés avec nous car nous nous faisons, de lui, beaucoup d'idées fausses.
Il faudrait aimer Dieu tel qu'il est et non tel que nous l'imaginons.

Pour moi, la foi a été et est constamment une conquête. Je m'affirme

croyante devant les autres, mais surtout j'essaie de m'affirmer croyante devant moi-même, difficile et continuellement mouvant. Ma foi « d'enfant » est tenace. (F., mariée, 3 enfants, 39 ans.)

Pour moi, ma religion c'est essayer d'aimer les autres. Je pratique encore; je ne sais pourquoi je me force à persister.

J'ai ressenti fortement cette foi, j'ai cru vraiment de toutes mes forces avec amour et piété, j'ai cru sans me poser aucune question, comme un enfant. J'avais la tranquillité d'esprit et une force en moi; une force d'amour. Maintenant je doute de plus en plus. Cette foi que je ressentais, n'était-ce pas une illusion ?... le besoin de sentir quelqu'un près de moi, quelqu'un sur qui m'appuyer dans ma solitude ? Cependant je ne puis nier que cette foi m'a rendue compréhensive; mais est-ce la foi ? ou simplement mon caractère qui s'est transformé face à la vie après une assez dure expérience! (F., célibataire, 31 ans.)

2. *Accords et désaccords*

QUELS POINTS DE CETTE RÉVÉLATION (QUELS ASPECTS DU DOGME) VOUS POSENT, A VOUS ET A VOTRE MILIEU, LE PLUS DE DIFFICULTÉS? QUELS SONT AU CONTRAIRE LES ASPECTS DU MYSTÈRE CHRÉTIEN AVEC LESQUELS VOUS VOUS SENTEZ LE PLUS FACILEMENT ACCORDÉS ?

Conditions de la foi

Le chrétien n'a pas à choisir, sinon il ne croit pas. Si la foi lui donne un nouveau regard, il ne peut qu'accepter tout *ce à quoi ce regard le rend attentif. L'hérétique est celui qui choisit, qui met à part. La question n'est donc pas de savoir si nous avons le droit d'être en désaccord.*

Elle a pourtant un sens. Si la foi n'est pas simple adhésion abstraite, mais si elle inclut une assimilation vivante, *une participation, nous sommes en droit de nous demander s'il est des points où spontanément l'assimilation est plus facile, et d'autres où les tendances cachées, les forces secrètes de notre tempérament s'opposent à notre adhésion, et cela afin d'être plus vigilants pour nous disposer à être en accord plus profond, plus réel avec elle. Sinon à quoi bon un Dieu que nous nous serions adaptés! A cet égard, jamais on ne fera assez d'efforts pour comprendre le contenu de la Parole de Dieu. Que l'on ne craigne surtout pas que cette « intelligence » évacue le mystère. Si l'information intellectuelle seule n'est pas suffisante, il serait faux d'opposer recherche, adhésion de l'intelligence et vie.*

IL NE SUFFIT PAS D'OPTER INTELLECTUELLEMENT

Pour mes collègues incroyants, la religion est une option philosophique, voire moraliste, qui se pose en chapeau sur le reste de l'humain, donc quelque chose de superficiel et de secondaire. Comment leur en vouloir ? Ils n'arriveront à changer d'opinion que lorsqu'ils auront côtoyé suffisamment de chrétiens vivants. Ils comprendront peut-être où est la source même de notre vie et de notre liberté, au lieu de croire que la foi — résidu de l'obscurantisme moyen-âgeux — est obstacle à une vie libérée. (F., célibataire, 30 ans.)

Le besoin de raisonner, de trouver des éclaircissements, d'analyser, fait perdre le sens du mystère si on n'y prend garde.

Quand il y a difficulté, c'est peut-être parce que la révélation — qui est découverte de Dieu à travers la Bible, le dogme, les sacrements, la vie de l'Église, la vie, les événements, les relations — n'est plus qu'information intellectuelle. Le contact n'y est pas. Cela arrive au milieu et même aux chrétiens.

Il me semble que les points de la Révélation qui m'ont posé le plus de difficultés étaient d'ordre intellectuel. *Mais rapidement j'ai compris que la recherche intellectuelle est loin de recouvrir toute la foi;* elle n'est qu'un bout du chemin. Notre foi est essentiellement « vie » et on ne peut la limiter à une recherche, ou connaissance intellectuelle.

Les points de la foi avec lesquels je me sens le mieux accordé sont : les Sacrements, le témoignage par les actes, la prière (progressivement), la présence du Christ dans le monde, le plan de Dieu (notre intégration dans ce plan), la dimension communautaire de la foi, la dimension apostolique de la foi.

Je crois que ce qui nous gêne le plus pour entrer à fond dans le mystère chrétien, c'est notre formation rationaliste et plutôt individualiste.

Dans tous ces cas, je crois aux dogmes (sinon ce serait grave). Mais souvent j'y crois intellectuellement, mais est-ce que j'en vis vraiment ?

Le don total de soi pour un but qui n'est pas rationnellement certain. L'engagement est avant tout une expérience personnelle. Il faut faire confiance, la foi demande avant tout une expérience religieuse qui ne peut être que personnelle. C'est pourquoi beaucoup de jeunes « abandonnent » par le simple fait qu'ils considèrent que la foi aboutit, mène au néant, à l'inconnu, et même à la négation. Tout ce qui n'est pas rationnel représente très souvent un obstacle — incompris certes, mais un obstacle quand même, — à la poursuite du but.

Dieu, enfin, ne s'est pas montré à chacun de nous, il faut donc aussi faire preuve d'un grand courage. (H., 19 ans.)

Il faut donner un témoignage de « liberté » et de « vérité ». Dans la mesure où nos collègues ont l'impression que notre foi ne nous mutile pas, que nous aimons l'homme, avec tout ce qu'il comporte de richesses, que nous aimons « la vie » ils se posent des questions. « La gloire de Dieu est l'homme vivant », c'est ce témoignage qu'il faudrait donner.

Par ailleurs on rencontre aussi chez certains vieux collègues une vie morale très droite qui peut certes être le signe d'un cheminement implicite de la grâce mais qui, parfois, peut faire cuirasse. « Je n'ai rien à me reprocher, je ne crains donc pas la mort, si Dieu est bon il ne peut que me prendre avec lui », me disait ma directrice. Où est dans ce cas la faille permettant d'accueillir la grâce ? (F., célibataire, 30 ans.)

Peu de difficultés pour croire en la Rédemption, l'Incarnation, *mais très difficile de vivre en rachetés,* de croire à l'action de l'Esprit, d'être tout de suite les disciples du Christ glorieux.

IL FAUT ACCEPTER DE RECEVOIR UNE RÉVÉLATION

Il faut cesser d'avoir une religion « à soi », il nous faut maintenant adopter « tout le dogme », impossible de laisser quoi que ce soit dans l'ombre. *Il nous faut tout accepter,* sans avoir le temps d'approfondir. Et tout cela avant la mort. C'est angoissant. Et bien je prétends que nous avons l'éternité devant nous et que chaque chose arrivera bien à son temps. Ce qui me console c'est que Dieu est intelligent et qu'en fin de compte c'est seulement son sentiment qui compte. (Marié, 3 enfants, 49 ans.)

Si je regarde à travers les réactions ou les écrits, la conception de la foi véhiculée par notre milieu, je contaste : *a*) qu'on admet la « religion », la « croyance », le « sentiment religieux », qui sont des « affaires privées », voire sentimentales et subjectives, mais qu'on ne parle jamais de la foi; *b*) que toute organisation est considérée comme volonté de puissance, de domination temporelle. En conséquence, la foi à une religion révélée est suspecte. *Car la révélation est objective* et sort du cadre des sentiments — même pieux. D'autre part si on considère la « croyance » comme « subjective », toutes les croyances se valent puisqu'elles ne dépendent pas d'une vérité mais d'une conception particulière, personnelle de la vie. Comment admettre le Christ qui dit « Je suis la vérité », de quel droit ? Comme il n'y a rien d'objectif, une Église qui se sent détentrice de la vérité ne peut qu'abuser de ses droits et imposer sa vérité qui n'est pour nos collègues qu'une vérité. (F., célibataire, 32 ans.)

Cette idée d'un « peuple de Dieu » séparé d'une certaine manière des autres hommes fait certainement difficulté. Une droiture morale naturelle fait qu'on ne sent pas toujours le besoin... et la réalité d'un salut venant de Dieu. L'idée d'un Dieu « rétribuant — justicier » est répandue et mal comprise.

Beaucoup voient en Jésus un exemple, un moraliste, mais refusent de le croire Fils de Dieu. Il y a aussi la place prise par la Sainte Vierge dans le culte catholique, et Lourdes en particulier, est souvent présenté comme une « affaire qui rapporte beaucoup ». Mais plus qu'un dogme en particulier, c'est au fond la Révélation elle-même qui pose le plus de difficultés, et même plus exactement la manière dont ça se passe : on admettrait assez volontiers que Dieu existe et que, en son âme et conscience, on le prie, on lui parle, et qu'il nous enseigne; mais ce qui est gênant c'est que Dieu nous a parlé par

ses prophètes, puis par son Fils, puis par ses Apôtres et leurs successeurs : toujours on retrouve des hommes qui disent que..., qui prétendent parler au nom de Dieu. Et paradoxalement, cet aspect très humain, très incarné, répugne.

Difficultés dans la Révélation : ce qui est à prendre au figuré et ce qui est historique dans l'Évangile et en général dans le Nouveau et l'Ancien Testament.

Les dogmes, les mystères m'ont toujours posé des difficultés car ils se rattachent surtout à la foi qui, chez moi, n'est pas stable. J'estime que si on en accepte un, il n'y a pas de raison qu'on réfute les autres; c'est pour cela qu'il y a des moments où je les accepte tous, et d'autres où je leur tourne à tous le dos. (H., 17 ans.)

Les difficultés

A travers les mille difficultés suggérées par les réponses, trois groupes se dessinent :

1. Les difficultés qui viennent de la présentation de la foi : — et l'apparente injustice d'une inégalité (il faut d'ailleurs compléter ce qui est dit ici par les pages 136 ssv. sur la perception vive des privilèges et des responsabilités de ceux qui ont reçu la foi); — et l'apparente faiblesse des signes de la foi, si on les limite au seul miracle, mal présenté; — et les insuffisances du catéchisme et de l'enseignement religieux.

2. Les difficultés qui viennent du destin de l'homme : le mal et sa peine, la mort et l'au-delà.

3. Les difficultés qui viennent du mystère de Dieu : soit parce qu'imaginé comme trop lointain : la Trinité; soit parce que mal saisi en sa proximité : l'Incarnation, la place donnée à la Très Sainte Vierge, les Sacrements.

LES DIFFICULTÉS VENANT DE LA PROPOSITION DE LA FOI

Pourquoi la grâce de posséder la foi n'est-elle pas accordée à tous les hommes ?

Difficultés : *Tout d'abord le peu de succès que la Révélation obtient et a obtenu.* Dans l'Ancien Testament, le peuple fidèle se réduisit finalement à un « petit reste ». Dans le

Nouveau, l'échec de la Rédemption est patent si l'on considère le petit nombre de chrétiens, comparativement au nombre d'humains, depuis deux mille ans et présentement. Comment Dieu se révèle-t-il si peu clairement ? Pourquoi n'est-il pas plus facilement reconnu ? Dieu serait-il un Père si peu aimant qu'il puisse laisser ainsi tant d'enfants dans l'abandon ? Se pourrait-il qu'il n'existe pas ? Est-ce que nous ne serions pas dupes, nous qui voulons nous abandonner en lui et vivre dans son amour ? Les incroyants qui nous raillent n'ont-ils pas raison contre nous ? Ne sommes-nous pas une minorité attardée dans la vaine superstition religieuse ? La grosse masse des incroyants, tout occupée à aménager cette terre, ne fait-elle pas bien de récuser toute transcendance ? Et que dire si l'on se reporte à notre milieu primaire ? Dans mon département, à peu près 5 % de pratiquantes parmi les institutrices. Mais, parmi les instituteurs, en tout et pour tout, je n'en connais que cinq autres. Constatation accablante. Vraiment, puis-je me croire, moi, dans le vrai, au milieu de tous ces collègues qui pensent autrement ?[2]

Autre écueil : le christianisme, malgré son affirmation d'universalité me paraît le fait d'une civilisation. Cela me semble inquiétant qu'il ne pénètre pas l'Islam, le communisme, la civilisation technique. Faut-il accuser le scandale des mauvais chrétiens (moi y compris pour ma part) ? le conservatisme des milieux romains ? (avec nuances bien sûr).

D'une part je suis sensible à la progression de l'Esprit dans le monde, à cette évolution vers plus d'intelligence, sinon de sainteté (encore que la société tende tout de même à s'organiser, malgré ou à cause des explosions de haine peut-être), mais je comprends mal le partage qui est fait, apparemment, aux hommes selon le temps ou le pays où ils ont vécu : *l'inégalité de la révélation.* Je n'ai peut-être pas assez conscience de la solidarité des hommes qui fait « qu'Adam nous a perdus et qu'un seul, le Christ, nous a sauvés » ? C'est peut-être la coupure du péché que je ne saisis pas. (H., Marié, 3 enfants, 30 ans.)

2. Ceci demanderait vérification. Il est tout d'abord difficile de connaître la proportion des pratiquants dans le monde des instituteurs et des institutrices des départements. De plus, quand des enquêtes de pratique religieuse ont été réalisées, dans certaines villes ou certains départements, elles ont manifesté en ce qui concerne le monde de l'enseignement primaire public une proportion généralement supérieure à celle des adultes de la même zone, et parfois même voisine de 18 à 20 %.

A notre regard de foi aucun point de la révélation, aucun aspect du dogme n'offre de grande difficulté. Dès qu'il s'agit d'en parler à des collègues, d'essayer de leur faire comprendre notre foi, tous les points offrent des difficultés.

La plus grosse difficulté pour moi est d'admettre le miracle. Alors que je ne trébuche pas sur les miracles rapportés dans l'Évangile et opérés directement par le Christ, je ne crois qu'avec énormément de réserve aux miracles de Lourdes par exemple, pensant qu'il n'y a pas plus de miracles à Lourdes que dans telle salle de chirurgie ou d'hôpital où l'on peut assister à des guérisons quasi inespérées. Je pense que Dieu l'a voulu ou permis sans aucun doute, mais que sans la science ou tel « climat » moral ou psychologique, ou telle condition scientifique non décelée ou reconnue, la vitalité du malade n'aurait pu opérer ce renversement. Il n'y a donc pas miracle pour moi, mais aboutissement d'un processus scientifique qui nous échappe. Je vois plus volontiers un miracle dans la résurrection annuelle de la nature au printemps et dans la germination d'une petite graine que dans ces guérisons plus ou moins instantanées. Chez mes collègues ou dans mon milieu ce qui est le plus incompris est la Rédemption par la souffrance ou, plus simplement, le sens de la souffrance du monde.

Notre milieu rejette tout ce qui peut avoir l'apparence du miracle. La croix et la résurrection, « c'est idiot » entend-on dire.

Le catéchisme national avec ses questions et ses réponses toutes faites paraît à la plupart de nos collègues et à nous-mêmes, rabaisser l'enfant à un rôle de perroquet! Ne pourrait-on pas, s'il faut absolument fixer du par cœur pour consolider la foi de l'enfant (ce qui est à voir), faire apprendre quelques passages essentiels de l'Évangile?

Le catéchisme a lieu une ou deux fois par semaine, il n'y a qu'un cours pour tous les âges, les petits ont des leçons moins longues. Alors qu'à l'école les livres sont modernes, attrayants, bien illustrés, le catéchisme national reste très ennuyeux. Il arrive qu'un élève médiocre à l'école soit le premier au catéchisme, car là il suffit d'apprendre par cœur.

Je me permets de signaler un point qui, ici, touche beaucoup de foyers instituteurs chrétiens ou non : c'est le catéchisme. Tous, à quelques exceptions près, envoient leurs enfants au catéchisme de huit à douze ans. Or dans nos postes ruraux, rares sont les efforts de la paroisse sur ce plan difficile. Pour beaucoup de collègues non prati-

ants, le catéchisme est le symbole de l'Église — pédagogie réaction-ire, etc... ils y sont extrêmement sensibles. Et pour nous, chrétiens, sachant bien qu'on ne « révèle » pas Dieu comme on enseigne la ole de multiplication, nous souffrons de la pauvreté de cet enseigne-ent et de l'absence d'éducation du sens du sacré. La famille ne peut ffire à la faire, il y faut la paroisse.

Aspects du dogme me faisant difficultés : Le problème du salut des croyants, de ceux qui n'ont jamais reçu la parole, de ceux qui la fusent. Sur ce problème se greffe : le don de la grâce; les limites la liberté de l'homme; la constitution de l'enfer. Je fais confiance la très grande miséricorde du Père et me demande s'il est possible u'un homme pleinement conscient de sa mansuétude le renie. N'y t-il pas surtout les lacunes dans la formation catéchistique ? une itiation mal adaptée qui ferme un grand nombre à l'aspect essentiel notre Dieu, le Dieu-Amour. (F., célibataire, 27 ans.)

Nos difficultés majeures (j'écris « nos » car foi et difficultés sont rtagées dans notre foyer) tiennent essentiellement au divorce flagrant ui existe entre l'Église et ses formulations de la foi d'une part, le monde moderne d'autre part. Le christianisme est encombré tant de scories d'un autre âge que nous ne parvenons pas à décanter u que nous risquons de le faire — souvent sans l'aide des prêtres u en désaccord avec eux — sans mesure ou sans discernement suffi-nt. Par contre, le message d'Amour du Christ, l'appel des Béati-ides retient facilement notre adhésion. Encore faut-il confesser que tte adhésion n'est souvent que cérébrale et est insuffisamment vécue. ais pourquoi faut-il que l'enseignement dogmatique nous orientant facilement vers une conception égoïste de salut, défigure ce mes-ge ?

DIFFICULTÉS VENANT U MYSTÈRE DE L'HOMME. LE MAL. A MORT ET L'AU-DELA

Je ne sais pas dire sur quel aspect du dogme « bute » le milieu enseignant. C'est plutôt sur l'Église qu'il se cogne, je crois. Pour moi, pour beaucoup d'autres sans doute, depuis le retour à la foi, toutes les tentations de dire « non » sont venues du spectacle incessant de *la ouffrance humaine. C'est à réaccepter tous les jours.* Redire chaque our « oui » à Dieu qui permet la souffrance des innocents. Je crois ue je pénètre quelque peu intellectuellement dans ce mystère de la ouffrance, mais c'est à refaire constamment sur le plan de la sen-

sibilité. Accepter cette souffrance et accepter l'indifférence du mond (mises à part de grandes flambées sentimentales) en face de la souf france. Porter constamment en soi la hantise de cette souffrance, lutte contre elle de toutes ses forces en se voulant du côté de ceux qu souffrent le plus, s'user dans une entraide qu'on sait être une goutt d'eau dans l'océan et dont on se découvre souvent l'unique bénéficiair parce qu'elle vous force à un inévitable dépouillement. (F., célibataire 40 ans.)

L'Évangile ne résout pas le problème du mal. La possibilité d'u « enfer » après la mort, qui serait une nouvelle manière de souffrir fait scandale si on définit l'être de Dieu comme amour. (Équipe nor malienne, mixte, 3e année.)

Aspects nous posant le plus de difficultés : le mal dans le monde c'est-à-dire pourquoi certains hommes doivent-ils supporter les faute des autres ? La souffrance physique est dans un hôpital parfois dur à surmonter, enfin que peut-on dire devant un enfant qui vient a monde infirme ? (F., célibataire, 18 ans, étudiante.)

Avec le milieu : tout ce qui est mystère, tout ce qu'on ne peu prouver expérimentalement : la foi elle-même (élucubration de l'es prit), l'existence de Dieu, la vie de l'âme après la mort, la résurrec tion, etc. Tout ce qui dans le monde contredit apparemment l'existenc d'un Dieu bon : l'injustice du sort, les classes sociales, la maladie la souffrance, la mort, etc.

La souffrance : qu'un P. Lyonnet écrive : « Rayonner la joie d Christ. Mes yeux seront fermés à la foi tant que je n'adhérerai pa de toute mon âme à Jésus crucifié, ce qui suppose que je veux l'imite crucifié! » on l'accepte parce que c'est lui! mais quand on s'enten affirmer que c'est simple, qu'il faut attendre, qu'on est gâté par l Providence, on arrive à douter non de la bonne foi, mais de la foi d ces consolateurs trop tranquilles. Pourquoi ne pas accepter que c'es très difficile à comprendre humainement et que personne ne peut juge de l'extérieur les effets de la souffrance sur une âme ?

En ce qui me concerne, pas de difficultés primordiales sur le dogme si ce n'est que pratiquement, *je fais souvent comme si je ne croyai pas au péché originel.*

Je me demande quelle est l'explication rationnelle du péché originel Quelle est la faute qui a fait condamner l'homme ? Pourquoi en subis sons-nous les conséquences ?

L'existence de l'enfer est un point du dogme assez dur à « digérer », surtout de l'enfer avec cette terrible souffrance peinte dans l'Évangile. Il me semble que l'homme est incapable de supporter une pareille peine, trop grande ou trop sévère pour lui. Par contre, le mystère de la miséricorde infinie (parabole de l'enfant prodigue), le mystère aussi de la rémission des péchés et ainsi le pouvoir de repartir à zéro au point de vue du mal, voilà un mystère merveilleux.

Pour nous l'enfer est à ce point terrifiant que nous serions amenés soit à l'escamoter en pensant à l'infinie miséricorde de Dieu, soit à désespérer dans les moments de basse tension.

Ce qui me donne le plus de difficultés est le problème de la mort. Bien souvent je pense à cette question et j'ai du mal à croire que nous ressusciterons après la mort.

Un instituteur incroyant m'a posé cette question : « Comment vous représentez-vous la fin du monde ? » J'avoue que ma réponse a été assez vague et peu convaincante. (F., mariée, 40 ans.)

Cette vie de l'au-delà et cette résurrection sont difficiles à imaginer. Pour moi c'est peut-être l'aspect du dogme le plus difficile à accepter. J'accepte aisément les mystères, tel que le mystère de la Sainte Trinité, car j'estime qu'ils sont nécessaires à la religion. C'est ce qui prouve que le christianisme n'est pas l'œuvre des hommes mais de Dieu. Mais j'aimerais en savoir davantage sur l'au-delà.

L'aspect du dogme qui me pose le plus de difficultés est celui de la « résurrection de la chair ». Les aspects du mystère chrétien avec lesquels je me sens le plus facilement accordée est le mystère de la Sainte Trinité et celui de la rédemption. (F., mariée, 3 grands enfants, 46 ans.)

L'Assomption est le dogme sur lequel j'évite le plus de réfléchir. La plupart des dogmes de cet ordre (Immaculée Conception par exemple) me semblent des constructions logiques *a posteriori* plus que des articles de foi.

Pour l'une de nous, c'est le problème de la résurrection du corps qui fait le plus de difficultés. Pour le milieu, il semble que ce soient la structure de l'Église et sa mission spirituelle souvent mal perçues, ainsi que le respect de la liberté dans cette Église.

Les fins dernières : Ces problèmes sont difficiles à réaliser. (Et pourtant j'ai fait une session traitant de ce thème.) La résurrection des

corps, le retour glorieux du Christ, le Jugement dernier... Bien sûr, j'y crois mais n'y pense guère. Peut-être ai-je une vue très simpliste, mais pour moi, je conçois qu'après ma mort, je serai réunie à Dieu. Mais c'est très vague. Peut-être est-ce aussi parce que cette résurrection doit passer par la mort et que de la mort, on préfère ne pas parler. Cette peur de la mort, de la souffrance, est très fréquente dans le monde enseignant.

DIFFICULTÉS VENANT DU MYSTÈRE DE DIEU. LA TRANSCENDANCE

Le seul mystère qui m'ait fait difficulté au départ : la Trinité. L'Incarnation, la Résurrection ne me posaient pas de problème parce que j'avait admis que Dieu était tout-puissant et je pensais devoir obliger ma raison à quelques concessions si je voulais pouvoir donner un sens à la vie. L'Incarnation, la Résurrection, il fallait que cela soit, pour tout ordonner, mais que Dieu soit en trois personnes me semblait une complication inutile. C'est la première interrogation qui m'a obligée à croire (à croire seulement) que Dieu est Amour. Puis beaucoup plus tard s'est posé le problème de la grâce (absolument gratuite ou quelque peu méritée) remettant en question la liberté de l'homme.

Ce qui est le plus difficile à comprendre, par conséquent à accepter, c'est que Dieu le Père et que Dieu le Fils fassent un avec le Saint-Esprit! On ne peut être juge et partie! De plus j'avoue me tourner rarement vers le Saint-Esprit. Je conçois mal la Sainte Trinité, mais j'ai l'espoir qu'avec la grâce sanctifiante j'en aurai une vision complète dans l'au-delà. Le mystère de la Rédemption serait encore celui que je concevrais le mieux, au point que maintenant, je me sentirais aussi un peu rédempteur de ceux que j'aime et qui sont parfois loin encore de Dieu. (Marié, 3 enfants, 49 ans.)

Le mystère qui me semble le plus difficile à comprendre est celui de l'origine du monde et de l'éternité de Dieu.

Difficulté à comprendre le mystère de la Sainte Trinité. Et pour le milieu enseignant : la foi présente par l'Église sous son aspect hiérarchique (exemple : prise de position des évêques face à la pétition). Accord avec : l'aspect communautaire (communion avec les hommes et le Seigneur). L'universalité de l'Église. L'Incarnation.

LA PROXIMITÉ

Le plus difficile est le mystère de l'Incarnation terrestre : que le Christ soit vraiment Dieu, et que Dieu soit toujours incarné dans l'Église actuelle, participant toujours à la Rédemption du monde. Difficile aussi de penser que le Christ est Seigneur et souverain maître de tout. (F., célibataire, 21 ans.)

Personnellement, c'est le mystère de l'Incarnation, la Croix qui ne posent le plus de difficultés. (F., célibataire, 26 ans.)

La passion et la résurrection sont impensables pour notre milieu (séquelles scientistes).

Points de la révélation posant question dans le milieu : La personne du Christ en tant que Seigneur. Le Christ est admiré comme homme ayant une morale élevée. — L'aspect souffrance, sacrifice, ascèse nécessaire, n'est vu que comme une mutilation de l'homme. Pour s'épanouir l'homme ne doit pas « refouler » ses instincts. Aspects créant des difficultés dans le milieu enseignant athée : la Royauté de Jésus — l'avènement de son royaume en ce monde (ne serait-ce même que dans les cœurs). Personnellement (malgré des efforts de recherche) : mystère de la Trinité, notamment celui de la Troisième Personne.

Tout finit par se simplifier beaucoup. Il y a ce problème des rapports entre notre activité profane et le Royaume. De quelle manière chaque geste humain s'inscrit-il dans la trame de l'histoire surnaturelle de rencontre de Dieu avec les hommes ? Jamais je n'ai réussi à saisir cela « de l'intérieur » malgré de multiples explications écoutées. La question du salut — en particulier du salut des païens ou des incroyants — est un problème aussi pour moi. Mais cela s'appelle-t-il « un aspect du dogme » ? Difficulté vitale : le mystère de la Croix.

Certains aspects du dogme soulèvent évidemment quelques problèmes mais je les considère, peut-être à tort, comme étant de second ordre. Il nous est dit que l'Église est composée de vivants mais aussi de morts. Je n'ai jamais très bien compris quels étaient le rôle de ces derniers et leur place dans le corps du Christ. L'importance donnée à la Vierge soulève dans notre milieu un certain nombre d'objections. L'utilité de certains dogmes nous échappe également (dogme de l'Assomption). Dans les milieux mal renseignés l'infaillibilité pontificale est très contestée. Le point de la révélation qui m'est le plus familier est celui dont j'ai eu le bonheur d'être instruit en session

à savoir, l'identification du Christ et de l'Église. (H., 16 ans 1/2, normalien.)

Il me semble que rien ne peut nous paraître parfaitement clair et acquis, car sous les mots, sous la forme concrète des dogmes, il y a l'infini : même ce que nous croyons avoir déjà compris garde son dynamisme secret et ne cessera d'être source de nouvelles lumières. Un seul détail : *de temps en temps je m'aperçois que Marie est absente de ma vie spirituelle.* Je ne me sens guère « catholique » à ce point de vue, ni tentée de l'être : le Seigneur suffit tellement à me combler! (F., célibataire, 30 ans.)

Les points de la Révélation qui posent à moi et à mon milieu le plus de difficultés sont : la présence du Christ dans le prêtre, les vocations religieuses, les sacrements, la prière, la messe, le sens chrétien de l'amour conjugal.

Points de cette Révélation qui nous paraissent faire naître le plus de difficultés : le rôle de la grâce dans les Sacrements; l'efficacité de cette grâce dans la Pénitence, l'Eucharistie. Ne considérons-nous pas les sacrements comme de simples cérémonies ?

A mon avis ce qui pose le plus de problèmes à notre milieu, ou au moins le plus de difficultés c'est la réception des sacrements. En particulier celui de la pénitence.

Ce qui me pose une énorme difficulté c'est : la messe, rapport réel au Calvaire. — La présence réelle dans l'Eucharistie. — La réversibilité des mérites (que je souhaite d'ailleurs ardemment). — L'existence de l'enfer.

L'Eucharistie est un mystère, mais combien difficile à réaliser. Je me rappelle avoir été vraiment frappée par cette parole d'un prêtre : « Quand je consacre, je suis plus sûr d'avoir Jésus dans mes mains que de savoir que j'ai telle ou telle personne devant moi, car Jésus m'assure qu'il vient dans l'Eucharistie et sa parole est Vérité, tandis que ce sont mes sens faillibles qui me révèlent les personnes que j'ai en face de moi. » Cette présence réelle... Que je la réalise faiblement. Bien sûr, cela dépend des jours, cela dépend aussi de l'effort d'adoration que je fais. (F., célibataire, 27 ans.)

Les points d'accord spontané

On ne s'étonnera pas de voir le milieu enseignant particulièrement sensible à la découverte du Christ, témoin de l'amour miséricordieux ; et à la découverte de la solidarité universelle des hommes dans le salut, à la communion des saints. Toutes les réponses se rejoignaient sur ces deux points. Mais, comme page 19, il faut redire ici que la foi n'a pas pour but de contenter un besoin, même religieux, de la vie humaine. Elle est beaucoup plus : on aurait aimé que des instituteurs, par ailleurs si sensibles au problème du mal et des injustices de l'inégalité humaine, soient plus accordés avec ce que la foi nous dit de la victoire par la Rédemption, du retournement du mal en bien et de la mort en vie, et finalement de l'inimaginable dépassement de toutes nos requêtes par ce partage d'une vie divine, saisie dès maintenant dans cette foi.

LE CHRIST, TÉMOIN DE L'AMOUR

Pour moi ce qui m'a le plus séduit dans le christianisme c'est le Seigneur « qui nous regarde et qui nous aime », qui nous appelle par notre nom, c'est Jésus pleinement homme et pleinement Dieu qui rachète notre pauvre humanité.

Aspects du mystère chrétien avec lesquels nous nous sentons le plus accordés. Pour l'une de nous c'est le mystère de l'Incarnation. Un Dieu qui devient proche, qui partage le même sort, qui s'insère dans notre vie avec les difficultés que cela comporte. Un Dieu qui nous aime tant qu'Il prend la même condition que nous, qui vit de notre vie et ainsi la transforme et la donne au Père. Le témoignage d'un Père de Foucauld et de ses Petits frères et de ses Petites sœurs me semble bien reprendre cet aspect de l'Incarnation, de l'amour de Dieu pour les petits ou les plus loin de Dieu. Le monde d'aujourd'hui semble avoir vraiment besoin de cette proximité silencieuse et aimante.

Les points qui sont plus accessibles : Dieu représente une explication du réel et la seule qui soit valable, non pas une preuve certaine mais

la seule possible. Il ne peut pas y en avoir d'autres. Le mystère étar par excellence ce que nous ne pouvons dépasser. Le mystère n'est pa ce dans quoi notre intelligence bute, mais ce dans quoi elle se perc (H., 19 ans.)

Ce qui nous séduit et nous satisfait dans le message du Chris c'est qu'il est un message d'amour : une certaine liberté est conservé à l'homme, la possibilité de construire le monde, de poursuivre l création, la possibilité aussi d'un don gratuit.

Ce qui me touche le plus, c'est que nous ne sommes pas simplemen des créatures mais des enfants de Dieu, appelés « à le connaître comm il se connaît ». C'est ainsi le pardon de Dieu, « sa merci inépuisable et la rémission des péchés. (Mariée, 2 enfants, 51 ans.)

C'est surtout la personne du Christ qui devient le centre de la foi le Christ qui s'est incarné dans notre monde à nous, qui a pris en charge l'humanité telle qu'elle est, qui assume tout l'homme.

Les aspects du mystère chrétien avec lesquels nous nous senton le plus facilement accordés sont : le Mystère de l'Incarnation (mêm s'il y a contradiction avec la difficulté que pose le problème d l'Église), l'Amour du Christ pour les hommes, le mystère de Pauvreté les exigences évangéliques du Sermon sur la Montagne, voire les Béa titudes. Le primat donné par l'Évangile aux valeurs de pauvreté, don de soi, service des pauvres, des malades, etc.

Ce que je trouve le plus merveilleux dans notre religion catholique c'est bien l'Incarnation (que Dieu ait pris notre condition d'homme) et la Rédemption, cet amour infini du pécheur, du pauvre.

Aspects du dogme avec lesquels nous nous sentons accordés : Dieu présent en tous les hommes; le corps mystique; la patience et la bonté de Dieu qui utilise même les fautes des hommes; Dieu sait que nous ne valons pas grand-chose et pourtant il compte sur nous pour faire avancer son royaume.

Il y a des aspects du mystère chrétien qui me sont plus familiers. Mystères de l'Incarnation, de la Rédemption, dogmes se rattachant à la Vierge. Ce qui toutefois me frappe le plus, c'est cet amour fait de tant de patience à mon égard et à l'égard de l'homme en général, de la part de Dieu.

Pour ma part, l'Incarnation et ses corollaires, si je puis dire, m'aident à vivre mieux en chrétien. Le Christ s'est fait homme pour

sauver tous les hommes. Ce mystère d'amour et de charité est présent à mon esprit et l'occupe souvent. Il me met à l'aise mais c'est aussi lui qui me cause le plus de difficultés et me pose le plus de problèmes. Dans un milieu, souvent anticlérical et hostile au chrétien, — pas toujours ouvertement bien sûr, et c'est ce qui aggrave la situation —, l'instituteur public a du mal et éprouve de sérieuses difficultés à transposer ce mystère d'amour et de charité dans sa vie. Pourquoi ? Je confesserai là que c'est l'Église qui le gêne par une attitude qui, on le sent bien, est généreuse et tolérante aux sources, mais qui devient trop cassante, trop sèche, trop impérative, quand il s'agit de faire face et de répondre aux événements (cf. question scolaire). Cette attitude de mise en garde a trop souvent le caractère de directives paralysantes pour ceux qui, comme les enseignants chrétiens, se situent et vivent aux frontières, aux points d'affrontements du christianisme et de l'athéisme. On a l'impression que l'Église nous retient, nous crie casse-cou. Je sais qu'elle doit le faire, car elle voit les choses dans l'ensemble, elle voit la forêt, et nous, nous ne connaissons que l'arbre qui la cache. (H., célibataire, 20 ans 1/2, instituteur débutant.)

Depuis les polémiques soulevées par la question scolaire et les positions prises par les évêques (positions plus ou moins nuancées, suivant les cas), le sens de l'Église a varié chez de nombreux collègues (même chrétiens). Dans certains cas, ils ont pu se sentir ou se croire en conflit avec l'Église. Et pourtant, l'Église c'est bien le Christ qui continue... On se sent plus aisément accordé avec le mystère de l'Incarnation... sans toutefois y découvrir toute la richesse qu'il nous apporte. Je pense que la foi dans l'Homme-Dieu est assez générale. *Mais l'Homme nous est présent beaucoup plus que Dieu.*

Il n'y a pas de points de la révélation qui me posent de difficultés insistantes. Peut-être parce que j'ai tout admis « en bloc » persuadée que les Pères de l'Église, les théologiens me convaincraient aisément si je consultais les ouvrages propres à lever les doutes, s'il en existait. C'est assurément le mystère de l'Incarnation qui m'est le plus familier, car il répond à un besoin de sollicitude, d'amour partagé qu'on éprouve très fort dans mon milieu d'origine : le prolétariat, sous la forme de solidarité. (F., célibataire, 40 ans.)

Aspects du dogme les plus facilement assimilés : Incarnation : pauvreté de Jésus : aspect démocratique de l'école. Jésus ne va pas au milieu des justes : à l'école laïque tout le monde est accepté. Résurrection : nous sommes beaucoup plus perméables à la joie du salut qu'au repentir des péchés. (F., célibataire, 25 ans.)

Besoin de savoir que la souffrance a pris un sens car elle serait un scandale si la Croix n'était venue lui donner un sens. Il y a pour elle une confiance en Dieu Rédempteur, une sécurité qui aide à vivre les difficultés et donne la lumière sur toute la vie.

La Résurrection du Christ — mystère de la mort et de la vie — dans la vie nécessité de mourir ou péché pour vivre. Mais Dieu pardonne inlassablement : « Il y a plus de joie pour un pécheur repenti », parabole du propriétaire qui donne un denier aux derniers comme aux premiers. Et pourtant nécessité de veiller : « tiens ta lampe allumée ». Ce mystère de la mort de la vie me semble répondre à toutes les contradictions, à toutes les complexités de la vie : « Je suis venu apporter la paix. » Et pourtant c'est la guerre entre le père et le fils, le frère et la sœur. Le Christ et la pierre d'angle. Mystère qu'on ne comprend pas mais je sens que c'est la vérité que je ne cesse de découvrir. (Mariée, 4 enfants, 34 ans.)

Les mystères avec lesquels je me sens le plus facilement accordé : la Rédemption continuelle du Christ. La présence de Dieu dans l'avancée du monde. La présence de Dieu dans l'amour humain.

Personnellement, mais c'est sûrement valable pour beaucoup de plus jeunes que moi, ce qui me rassure, c'est la découverte de l'Incarnation nécessaire de chaque chrétien. Le monde est devenu si consistant, porteur de tant de richesses, qu'il nous semblerait une perte irréparable de nous en séparer pour suivre un Dieu idéal. (F., célibataire, 30 ans.)

LA COMMUNION DES SAINTS

La prise de conscience de la Communion des Saints fut vers ma vingt-cinquième année une découverte merveilleuse. Actuellement la pensée de la vie éternelle, de la Résurrection, de l'arrivée en face à face avec Dieu m'effraie, me paraît écrasante.

Par contre, notre milieu et nous-mêmes sommes plus pénétrables à certains aspects du mystère chrétien, la communion des saints, par exemple, mais c'est surtout dans les valeurs chrétiennes (doctrine) que l'accord est plus large : primauté et respect de la personne humaine, valeurs de liberté, de justice, de fraternité. Le problème du mal, la souffrance, posent de sérieuses difficultés dans notre milieu aussi bien parmi les croyants que les incroyants — et, pour ceux-ci, le caractère missionnaire de l'Église.

Aspects du mystère chrétien avec lesquels nous nous sentons accordés : Le sacrifice du Christ. La communion entre les chrétiens, leur participation active à la réalisation du royaume futur. La morale chrétienne=morale d'amour, un amour infini à l'image de celui que Dieu accorde aux hommes. Tension constante, jamais rassasiée, vers la perfection.

Par contre il semble que notre milieu soit plus accordé avec le souci évangélique des plus pauvres (sociologiquement) ou des plus faibles, sur la fraternité des hommes en Jésus-Christ (si l'on arrive à leur faire comprendre qu'il n'est pas le grand diviseur)...

Mais il y a un danger : trop croire à l'efficacité de l'action humaine, penser que c'est perdre son temps que de réfléchir, que de prier; que Dieu nous demande d'être efficace parmi les hommes, que l'action est une prière, alors pourquoi perdre son temps en oraison pure. Cependant, au stade où j'en suis, j'éprouve le besoin de prier, de repenser mon action dans la prière, de la replacer dans le plan de Dieu, et d'adorer tout simplement. (F., célibataire, 30 ans.)

Ce qui me gêne le plus c'est le traditionnel et le surajouté par l'Église dans sa morale ou les dogmes (ex. l'Immaculée Conception), tout ce qui fait boutique, propagande, paccotille « genre opium du peuple ». Tout ce qui est vie d'amour au contraire m'attire : le sens des autres et des petits de l'Évangile par exemple. (F., célibataire, 26 ans.)

Parties du dogme pour lesquelles il y a accord : Amour, don de soi. Élan inconditionné vers les autres.

Toujours avec le milieu : tout ce qui dans l'Évangile est humanitaire, le sens du pauvre, la pitié, la charité du Christ, etc., est plus facilement admis.

Aspect du mystère chrétien avec lesquels je me sens accordée : son universalité; sa mystique de pauvreté; la rencontre avec Dieu ne peut s'opérer que dans un contact très fraternel avec chacun de ceux qui nous entourent, dans une adhésion vivante à toutes les causes. Le christianisme nous oriente vers le don, nous forçant aussi à refouler notre égoïsme et nos tendances égocentriques; son appel à l'humilité.

3. *Les nourritures de la foi*

De quelles « nourritures » (prière, lectures, études, rencontres, etc.) éprouvez-vous le besoin (ou le manque) pour votre foi ? Quelles sont ces nourritures dont vous avez expérimenté le bienfait ? Le développement de la mentalité scientifique et technique actuelle vous pose-t-il de nouvelles questions au sujet de la foi ? Quelles idées ou courants de la pensée chrétienne vous aident a y répondre ?

On s'attendrait de la part d'intellectuels à voir surtout mentionnée l'étude doctrinale comme nourriture de la foi. Or, l'insistance des réponses est nette. Un très grand nombre souligne l'insuffisance de l'étude pour le plaisir de l'étude quand il s'agit de la foi. On est heureux de voir à travers ces témoignages combien cet aspect majeur de la théologie de la foi est vivant chez les membres des Équipes Enseignantes. Ce n'est pas le moindre gain à porter à leur crédit. Elles ont su respecter ce qu'avait de propre la connaissance de foi. Cette connaissance est toujours inséparable de la rencontre de Quelqu'un-qui-nous-parle. Nous sommes revenus souvent dans La Vie Spirituelle *au cours de cette année sur cette dualité*[3] *: la foi ne doit jamais séparer (et pourtant la tentation est grande et a toujours existé dans l'Église) le contenu de la foi — ce qui nous est dit — de Celui qui nous le révèle. Étude, prière, rencontres et événements : l'équilibre de la foi est trahi si place n'est pas faite à toutes ces nourritures.*

3. Cf. l'article de P.-R. Régamey, *Conditions d'une foi vraie* (*La Vie Spirituelle*, juin 1961, pp. 599-613), l'article de N. Dunas, *Comment étudier la foi*, III (*La Vie Spirituelle*, juin 1961, pp. 683 et 685) et celui de B. Bro, *Duperies de la foi* (*La Vie Spirituelle*, décembre 1960, pp. 478 et suiv.); et surtout les commentaires de *La Somme Théologique* de saint Thomas d'Aquin sur IIª IIæ, qu. 2, art. 2.

Je crois qu'il est nécessaire à tout chrétien d'avoir à dose égale un ecours à la prière, aux lectures, aux études, aux rencontres, aux acrements. Il ne peut pas se contenter d'une seule chose, car il sque d'être déçu.

Prière : tenir les deux bouts. La prière de chaque minute sur l'événement », sur le fait menu de la vie professionnelle, le « pépin » u voisin, la naissance et l'union ou la mort des êtres; avec l'impres-ion que plus on va, plus chaque pensée dans ce domaine devient rière. La prière de l'Église universelle. Joindre une voix faible, inex-érimentée, hésitante à l'hymne ininterrompu des « priants » du onde entier.

Lecture. Lire coûte que coûte, malgré la fatigue accumulée des âches matérielles. Savoir qu'on peut couler facilement, se rouiller, enoncer à l'effort intellectuel. Essayer de faire un tri valable dans masse des sollicitations journalières sur le plan de la culture (pure-ent spirituelle ou simplement humaine) de l'actualité. Maintenir ussi et c'est extrêmement difficile à mesure qu'on vieillit, qu'on se atigue, l'effort « collectif » si je puis dire (réunions, conférences, etc.). avoir que toute culture a sa valeur dans la mesure où elle est com-réhension du monde en marche vers Dieu.

Toutes les « nourritures » citées me sont nécessaires, l'une ne emplaçant pas l'autre. Personnellement, les lectures et les études m'ont ermis des découvertes intellectuelles sur la vie de foi, m'ont sensibi-sée à certains problèmes de mon milieu, de ma profession, mais je ois que c'est essentiellement par les rencontres et par la prière que ai fait l'expérience de la foi comme relation personnelle avec Dieu non seulement comme obéissance à des dogmes ou à des préceptes. ependant, il n'est pas possible de faire une séparation nette entre s différentes « nourritures », *leurs bienfaits étant réversibles.*

Silence, prière de l'Église, méditation (sur l'Écriture, ou sur les livres pirituels). Lorsque je ne maintiens pas ces trois nourritures je ne s plus « au contact direct du Seigneur », je ne témoigne plus de lui, ais plutôt de moi.

En fait de « nourriture », je crois volontiers que tout est bon (ou moins, que c'est là ce qu'il faut atteindre) : tout ce dont je is témoin ou acteur en cette vie, surtout les choses que je n'ai pas oisies, et jusqu'aux plus insignifiantes en apparence.

Il me faut la « lecture-étude » et les rencontres pour me nourrir. J'ai besoin de l'échange avec d'autres et de devoir formuler ma pensée pour me la préciser à moi-même. Sinon, peu intellectuelle par nature, je ne ferais pas l'effort de vivre en profondeur, me contentant beaucoup plus d'activité que de réflexion. La prière, à moins qu'elle ne jaillisse dans un moment d'enthousiasme ou d'accablement, m'est toujours assez difficile.

Prière, étude, rencontres sont les « nourritures » habituelles de ma foi. Je donne une préférence à la prière (y compris le sacrement bien sûr). C'est absolument vital, mais ces trois nourritures sont inséparables pour garder son équilibre au milieu des trois dangers qui peuvent nous guetter : angélisme, intellectualisme stérilisant et activisme. Une nourriture que l'on néglige souvent, et on ne sent pas assez qu'elle nous manque, c'est la pénitence. Pas seulement ce qu'on supporte et qu'on accepte, mais la pénitence qu'on s'impose gratuitement, pour rester en alerte parce que c'est vite fait de s'embourgeoiser, mais aussi pour se mettre en accord avec le Christ et comprendre davantage le mystère de la rédemption. (F., célibataire, 27 ans.)

J'ai expérimenté pendant certaines périodes le bienfait du quart d'heure de prière journalier. Très souvent la prière est insuffisante, on perd de vue l'essentiel, on s'enfonce dans son égoïsme. Je lis dix minutes à peu près chaque soir un livre, vie de saint (le curé d'Ars, le P. de Foucauld, saint François d'Assise) ou un livre de formation spirituelle (c'est plus facile que de prier et cela me porte souvent à écourter la prière). Les rencontres entre croyants avec un prêtre sont vitales : *obligation de s'exprimer, donc de préciser,* d'approfondir sa pensée, enrichissement réciproque par des points de vue différents ou complémentaires, soutien dans l'action par l'exemple. (F., célibataire, 23 ans.)

Besoins de nourriture, de support, le besoin de prière ne vient pas en premier; constatation en équipe : nous allons difficilement vers la prière! Besoin de lectures : au début, l'Évangile est une lecture trop forte, ça manque de vie parce que le Christ est trop lointain, pas vivant. Besoin de connaître l'expérience des autres, surtout des convertis (Huysmans, Bloy), impression qu'on y arrivera peut-être. Ce que j'ai cherché, en eux, c'est le témoignage du changement intérieur, de leurs luttes.

J'éprouve le besoin surtout d'études et de lectures. Pour les rencontres, je sais très bien que nous sommes des milliers de chrétiens

à nous tenir par la main, ça m'émeut même parfois, mais pas longtemps. Quant à la prière, c'est par elle que je me suis aperçu à quatorze ans, que j'avais perdu la foi du charbonnier sans avoir encore trouvé la véritable. Il n'y a pas de raison que le développement de la mentalité scientifique et technique pose un problème à ma foi si elle doit s'épanouir, car je pense que lorsqu'on a la foi on voit tout avec les yeux de la foi.

Nourritures dont j'éprouve le besoin : La messe avec l'Eucharistie, cela va sans dire. — La confession. — La récitation quotidienne du psautier (en français). — Le travail individuel du plan d'Équipes Enseignantes, car les études avec références constantes à l'Écriture, sont toujours un ressourcement, mais ce travail s'il porte à la prière personnelle, appelle aussi l'impatience de la rencontre mensuelle pour une mise en commun fraternelle avec d'autres aînées, et une mise au point sacerdotale par l'aumônier. — Lecture pour me ressourcer variées : *T. C., Études, Fêtes et Saisons, La Vie Catholique, Mon village, Cahiers de l'Amitié rurale* (M.F.R.), les *Informations Catholiques Internationales, La Croix quotidienne*. Ajoutons des livres de fond recommandés par des amis. — Rencontres aussi avec un prêtre ami, conseiller spirituel pour faire le point dans ma vie de prière et d'apostolat. — Rencontres avec des foyers authentiquement chrétiens soit du milieu enseignant, soit aussi d'un milieu rural (je regrette de n'en pas connaître du milieu ouvrier). C'est équilibrant pour une célibataire, car il y a l'apport intellectuel et spirituel du mari, et le témoignage du couple, mais aussi des enfants, surtout quand ils deviennent plus grands, adolescents, voire adultes.

Manque de nourriture que je déplore : le sermon dominical dans ma paroisse (2.100 habitants) qui est abstrait, pas dans la vie (moralisant ou moralisateur!) (ainsi 1er dimanche de l'Avent : on ne parla que de la naissance du Christ il y a 2 000 ans, il faut le recevoir comme dans la crèche). Pas de communauté paroissiale, pas de mouvement d'Action catholique spécialisée, ni adolescents, ni adultes (et cependant : 2 prêtres, le curé 54 ans, son vicaire 33 ans!). C'est « mortel » encore plus pour les paroissiens qui n'ont rien d'autre (ils n'en souffrent pas!) que pour moi qui ai les Équipes. C'est à peu près identique dans tout le doyenné, d'où difficultés de créer une communauté enseignante de chrétiens, qui n'ayant jamais ou presque entendu parler de groupement spécialisé dans leur paroisse, et surtout n'ayant pas vu de mouvements à l'œuvre auprès d'eux, refusent de se réunir à leur tour avec d'autres chrétiens de l'enseignement. Ils

restent néanmoins sympathiques à nos visites et en général à la presse Vie enseignante. (F., célibataire, 40 ans.)

« Nourritures dont nous éprouvons le besoin » : lectures d'information sur la vie de l'Église, dans le monde; lectures spirituelles : études approfondies d'un sujet essentiel pour la foi, l'Église. La prière, la messe, le péché. Rencontres où l'on dialogue simplement sur ses préoccupations fondamentales, avec la volonté de s'entraider à progresser « sur le chemin de la vérité ».

Manque : prière régulière, même très courte; méditation. Manque de courage pour se choisir un « directeur de conscience », guide nécessaire à toute progression qui ne veut pas tâtonner en vain.

Nourritures recherchées pour notre foi : La prière, et surtout la prière en commun, celle qui suppose rompues les barrières humaines. — Le silence (qui est bien vite prière) avec l'apaisement physique qu'il ménage dans notre vie trépidante. — L'étude portant sur un objet restreint (faute de temps) mais approfondie (et par là trouvant un élargissement) et conçue toujours dans une optique de recherche du Seigneur. — Les rencontres sont, dans les jours de grâce, source d'enrichissement incontestable. Mais aussi, comme elles tendent à se multiplier, elles entraînent du temps perdu, des conversations vides, de l'énergie gaspillée. — Autre nourriture qui me paraît essentielle : tout geste vrai de dépossession de soi, tout don qu'on s'arrache en s'efforçant de le faire selon le Christ (et non pour se donner bonne conscience — encore est-ce difficile et rare...). Même un geste d'entraide bien fait pour partager une misère, peut être source d'enrichissement. (Marié, 2 enfants.)

L'étude

Nous n'avons pas cherché dans les réponses quelles lectures étaient particulièrement bienfaisantes à la foi. Il ne faut pas vouloir trouver ici un palmarès, mais plutôt la condition pour que les lectures et l'étude soient nourritures de la foi. On verra la justesse de beaucoup de ces réponses. La nécessité (et la difficulté) de l'étude théologique est parfai-

tement reconnue, sous peine des dangers de fidéisme et d'activisme. Mais c'est avant tout la Parole de Dieu avec sa valeur d'appel et de conversion que l'on attend, et ce n'est pas pour rien si les témoignages et la vie des saints ont place privilégiée dans cette étude.

Relevons le bien-fondé du besoin d'une formation théologique sérieuse : personne ne doit reléguer au second plan la recherche de la lumière. Sinon c'est le fidéisme. La première question que pose le Christ à notre foi est bien : « Qui dites-vous que je suis ? » Il n'y a pas de rencontre vraie sans cette reconnaissance. Et cette reconnaissance est affaire de l'intelligence. L'impatience de saint Paul à voir reconnues « la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur » du mystère du Christ est significative.

A PAROLE DE DIEU

Je crois que la grâce première et essentielle de l'équipe a été de nous mettre à l'écoute de la Parole de Dieu. Aux premiers contacts avec la Bible ont succédé les études proposées par les ans de travail des équipes : les prophètes, les évangiles, saint Paul, s psaumes... Ces plans ont été la source de merveilleuses découvertes, sans doute ce travail n'a-t-il été aussi fécond que parce qu'il a été alisé en équipe, où nous nous enrichissons des apports de tous, où rtout, nous nous sentons obligés de poursuivre notre effort parce que s autres comptent sur nous. Mais la Parole vient à nous avec toute puissance, comme un appel à la conversion. (F., célibataire.)

Nous nous rendons compte alors que nous souffrons beaucoup d'un anque d'études.

N'est-ce pas aussi à la raison que la Parole de Dieu s'adresse ? 'existence de Dieu ne relève-t-elle pas de la raison humaine ? Il 'apparaît que bon nombre de mes collègues chrétiens sont fidéistes... aradoxalement en voulant se garder du rationalisme (mal de notre ilieu) ils en sont arrivés à faire taire la raison en matière de con- aissance de Dieu, ils renoncent à l'exercice de leur intelligence umaine en matière de foi... et ils manquent de conviction et ils osent pas l'affirmer ou ils ne savent pas...

Ce qui me manque le plus ? *C'est une formation théologique rieuse.* J'ai glané de-ci, de-là, mais aucune étude systématique et cela

me manque. Et puis aussi des rencontres assez profondes avec d'autres collègues pour voir dans une équipe valable comment vivre cette foi. La révision de vie dont parlent les Équipes Enseignantes me paraît vraiment nécessaire mais encore faut-il qu'elle puisse se faire... cela suppose un échange profond en vérité et en charité. (F., célibataire, 32 ans.)

Il m'est assez difficile de consolider, de faire progresser ma foi à l'occasion de discussions (surtout entre catholiques); ce qui la « nourrit » le plus à mon sens, c'est une solide connaissance intellectuelle des problèmes, où rien ne reste dans l'ombre; cette connaissance pouvant être donnée par des prêtres ou par des lectures. (Guitton et son admirable Jésus a plus fait pour moi que toutes les réunions d'Équipe et peut-être serait-ce là un plan de recherche religieuse extrêmement précieux!)

Je n'ai vraiment connu les dimensions d'une foi authentique qu'au moment où j'ai connu d'un peu plus près la Parole de Dieu et où j'ai rencontré des amis soucieux de mener une vraie vie de foi. La J.A.C. des années 1944 à 1947 m'a donné certes le souci d'une promotion du jeune chrétien mais il m'est apparu depuis que nous donnions un peu dans l'activisme et que la réflexion chrétienne restait insuffisante.

Ce que j'ai le plus expérimenté : la lecture méditée de la Bible, ex. l'Évangile de Jean — les prophètes — saint Paul, comme aliment de base pour ma vie de foi; connaissance de la Révélation, signification dans la vie quotidienne, ceci par la médiation de mes équipes de travail. L'Eucharistie : je la conçois ou plutôt la vis comme rencontre de Jésus-Christ vivant et pas assez comme ayant signification rédemptrice en liaison avec la Croix.

Nourritures attendues : exaspération devant tous les sermons traditionnels qui insistent sur la pratique et non sur la rencontre du Christ et la charité fraternelle qui doit en découler.

La découverte de notre ignorance de la Bible me fait désirer une Session biblique.

Les nourritures dont nous avons besoin : des commentaires d'Évangile adaptés à la vie du XX^{e} siècle ?

C'est dans la lecture régulière de l'Évangile, et dans sa méditation que je puise le plus. Je suis aidée aussi dans ma foi par des conversations avec un prêtre qui connaît bien mes problèmes.

.ES TÉMOIGNAGES DE VIE

Les lectures sont le meilleur aliment, mais souvent des re-lectures qui me paraissent toujours fondamentales comme Pascal.

L'aide vient des courants de pensée trouvés dans la série des livres 'Économie et Humanisme, de T.C., de la Mission de France, du 'rado qui aident à intégrer les richesses découvertes dans les groupes laïcs », C.E.M.E.A., Freinet, SNI...

Ce qui m'a influencé surtout : Pascal, au cours de mes études; puis simone Weil. Ce qui a été déterminant pour mon orientation catholique : la rencontre d'un catholique, il y a trois-quatre ans.

Ce qui a contribué à m'aider ce sont les lectures et témoignages de prêtres-ouvriers, de militants d'A.C.O. (Jacques Loew, Père Carteron, Marc Sangnier), ou d'évêques qui collent au réel plus que d'autres Mgr Guerry, Liénart, Feltin, Ancel).

Cela n'exclut pas évidemment toutes les gammes de besoins, très variés selon les personnes, les goûts. Les enseignants aiment aussi se mettre à l'écoute de témoignages de saints. *On remarque un goût certain pour l'étude biographique de Saints,* à condition qu'elle soit présentée de façon dépouillée, vraie, sans sensiblerie et mièvrerie. On ne recherche aucunement le goût du sensationnel, du miraculeux, mais la réaction d'un homme, d'une femme avec ses faiblesses semblables aux nôtres, essayant de réaliser plus totalement, plus pleinement, l'amour du Christ sur sa vie, et répondant à une attente, un besoin de notre époque moderne (d'où l'intérêt pour la spiritualité d'un Charles de Foucauld, de saint François par exemple). (F., célibataire, 35 ans.)

Il faut bien reconnaître que le rythme des lectures est très lâche, notamment pendant les classes, et que les livres restent longtemps sur les rayons avant d'être entamés. Irrégularité très grande dans les loisirs accordés à ces nourritures. La cause : fatigue de la classe, travail supplémentaire en vue de la préparation d'examens, moments de détente accordés à des sujets plus reposants. (F., célibataire, 20 ans.)

La prière et les sacrements

On n'a aucun mal à reconnaître l'absolue nécessité de la prière. Il est bon de voir la prédilection marquée pour les psaumes et la prière ecclésiale dans le cadre de l'économie des sacrements, enfin le rôle privilégié des temps forts de récollection et de retraite. Qu'on ne juge pas ici de la vie de prière personnelle des instituteurs. L'enquête ne portait pas sur la prière, et nous citons volontairement un petit nombre de réponses. Celles-ci n'expriment que très peu de la recherche loyale de la vie d'oraison, telle que, par exemple, les sessions d'été la proposent dans les préparations et l'exercice de la demi-heure réservée chaque jour à l'oraison avant la messe.

Mais ce qui importe à Dieu, n'est-ce pas d'abord et surtout notre cœur ? (H., 26 ans, protestant.)

Ce qui nous aide le plus : sans nul doute l'Eucharistie et la Messe. Nécessité pour nous, même en semaine quand c'est possible de vivre la prière Eucharistique. La liturgie avec les textes aident dans la prière quotidienne à respirer en Dieu. Messe et Liturgie sont vues comme une aide personnelle à notre prière et à notre vie intérieure, mais autant comme une prière qui nous élargit aux dimensions de l'Église. Cela nous évite de nous « ratatiner » sur nos seuls problèmes enseignants — et Dieu sait si depuis plus d'un an ils nous inquiètent et tiennent place dans notre prière.

Ce qui manque : l'Eucharistie tous les jours.

J'ai surtout besoin de prière, plus rien ne va quand je néglige ces moments de recueillement, et pourtant je me laisse souvent prendre par mon travail et je néglige la prière. J'ai besoin de lectures pour l'alimenter. Il est rare que les plans de travail m'aident vraiment, je crois qu'ils restent trop pour moi une étude intellectuelle. (F., célibataire, 34 ans.)

J'éprouve le besoin de prier et surtout celui d'apprendre à prier.

Ce qui me manque aussi : la messe quotidienne. Il y a deux ans lors que j'étais à Paris pour travailler, j'allais souvent à la messe à midi. Mes journées étaient alors centrées sur cet acte, je vivais la messe : le matin je m'y préparais, l'après-midi, je vivais l'*Ite missa est*. Et lorsque je vais en semaine à la messe mes journées ne sont pas les mêmes.

Ma foi a besoin surtout d'une rencontre vivante avec le Seigneur par la prière, la messe et surtout la communion.

LA PRIÈRE DE L'ÉGLISE

Les nourritures dont j'éprouve le besoin sont la prière et la connaissance de la doctrine. La prière au rythme de l'Église m'est très précieuse, je lis l'office dans le livre d'heures d'En-Calcat et prier, même seule, lorsqu'on est unie en pensée avec l'Église est très enrichissant. Et il y a en plus la beauté et la richesse de ces textes. (F., célibataire, 25 ans.)

La découverte d'une prière biblique est essentielle pour nous. La certitude que la foi n'est pas pour nous seul, mais pour le monde entier.

La nourriture qui m'aide le plus est la prière par les psaumes, le travail pour aider les autres, aussi sans lui on se retrouve toujours en train de se regarder et de s'occuper de soi.

Certains jours j'éprouve le besoin de prier, d'autres beaucoup moins. Souvent je me retrouvais dans la prière, plus que je ne rencontrais Dieu. Aussi ai-je adopté de prier davantage à partir de la liturgie ou des textes bibliques (livre d'heures d'En-Calcat). Pour essayer de retrouver le sens de la grandeur de Dieu, j'ai prié sur les psaumes de louange.

Besoin d'une prière partant de la vie. Besoin en même temps de s'approfondir : lecture d'Isaïe — redonnant le sens du mystérieux, profond et actif Amour de Dieu.

Ce qui manque le plus c'est une réelle communauté de prière, une prise en charge mutuelle de la vie telle qu'on la mène chacun par la prière de tous.

Nourritures pour notre foi ? J'aurais mis en premier lieu les sacrements (pénitence, mais surtout Eucharistie). Prière : après avoir ignoré la prière communautaire pendant de longues années (je ne parle pas de

la prière en famille, qui est encore assez individualiste), celle-ci m'a été révélée également à ma première session. Sans doute je m'étais déjà trouvée dans une foule priante (Lourdes, Rome par exemple), mais l'atmosphère « surchauffée » exalte le cœur et notre goût de l'émotion y trouve son compte. La prière en session a été tout autre chose, et dans le cheminement de ma foi, je crois qu'elle aura été irremplaçable. (F., célibataire, 51 ans.)

Les messes en fin de réunions (dimanche après-midi) ont exercé des bienfaits sur notre communauté. Chants et mementos préparés : messe animée. Il semble qu'à la messe de la communauté on aille beaucoup plus loin que la nécessaire amitié dans un cercle. La messe semble réaliser pleinement la communauté, il s'y produit une véritable osmose entre Dieu attentif à ses enfants et ceux-ci qui, avec une même humilité et un même élan, viennent lui présenter cent louanges, et leurs prières. (H., célibataire, 18 ans.)

Ensuite la forme : la mentalité des psaumes nous gêne souvent et nous ne sommes pas assez simples pour prier « tout bêtement ». On s'écoute prier! Les cantiques qui ne sont pas des psaumes nous hérissent souvent à cause de la musique et surtout des paroles. Le symbolisme même de la liturgie reste anachronique et notre besoin de comprendre nous amène à faire marcher notre intelligence plus que notre prière.

LES RETRAITES

Une retraite. Ces huit jours que nous aurions de plus en plus silencieux sont pour nous un ressourcement indispensable, car les petites réunions d'une soirée paroissiale ou universitaires sont trop fugitives et ne permettent pas un temps de respiration spirituelle suffisant pour compenser la lourdeur des tâches matérielles, du mode de vie ambiant. (Foyer, 5 enfants, 42 et 39 ans.)

Nous sommes pris dans une ambiance qui souvent paralyse et étouffe nos réactions. C'est pourquoi il semble nécessaire de se couper momentanément de cette ambiance par une retraite ou une récollection.

Les nourritures dont j'ai le plus besoin pour ma foi sont en premier lieu la prière et la méditation de l'Écriture mais comme c'est difficile de les pratiquer seul, même à deux au foyer. Au moment des sessions et retraites on dirait que tout va changer désormais et qu'on va enfin mener une vie chrétienne et, repris par le quotidien, par la médiocrité

quotidienne, on abandonne petit à petit les belles résolutions et ce qui nous est apparu vital et indispensable on n'en vit plus et on s'en passe. Marié, 3 enfants, 35 ans.)

Sessions : pour moi les temps les plus forts, notamment les retraites.

Récollections, rencontres avec des religieux, prières. La prière et la lecture des Évangiles étant les deux parties qui me font le plus de bien.

De plus, se limiter à un rapport spirituel, ce serait classer le Bon Dieu. On prie bien pendant une demi-heure et puis c'est fini. C'est d'ailleurs la grande tentation. La foi ne se manifeste pas uniquement dans la prière.

Je pensais que les Équipes pourraient organiser des Équipes de « Permanents de la prière », où l'on pourrait s'entraider dans cet apostolat difficile, obscur et peu apprécié, il faut bien le dire, des gens actifs. J'en parlai à des filles très lancées dans l'Apostolat, à des aumôniers, mais sans écho... Il me fut même répondu : « Les équipes ne sont pas un monastère ambulant... » « Attention, la prière peut être évasion. » Pour moi, j'ai toujours pensé que c'était un travail, un gros travail qui demande toute mon attention, toute ma volonté, et si je n'écoutais que ma nonchalance, et ma paresse naturelles, je dirais bien en toute bonne foi comme les bons chrétiens de chez nous : « Je n'ai pas le temps! » Ils sont encouragés d'ailleurs par les bons curés qui disent en chaire : « Mes frères, le bon Dieu n'est pas exigeant, un *Pater* et un *Ave* le matin et le soir et la messe du dimanche, ce n'est pas grand-chose. » Non, ce n'est pas grand-chose, c'est même bien insuffisant pour vivre une vie chrétienne authentique. C'est un régime de crève la faim, c'est curieux qu'ils ne s'en rendent pas compte, eux, qui sont nourris, chaque jour, par leur Messe et leur Bréviaire! et qu'ils n'aient pas l'idée de faire bénéficier les fidèles de toutes ces richesses. C'est dommage. (Mariée, 8 enfants, 49 ans.)

Les rencontres et les sessions

Tous ceux qui ont participé à une session des Équipes Enseignantes et qui savent le moment exceptionnel qu'elles représentent n'auront pas de mal à comprendre quelle réponse elles sont à la solitude de l'instituteur. Il faut ajouter à nouveau quel très bel équilibre de foi, entre prière, étude et

examen concret des problèmes de vie, réalisent ces rencontres. (Nous croyons que peu de mouvements actuellement en France peuvent se prévaloir d'une semblable qualité de ferveur dans le travail théologique et la prière.) Ajoutons le rôle privilégié de la rencontre de prêtres attentifs à la vie de foi de l'instituteur : être traité comme un chrétien à part entière représente beaucoup pour eux. Nous n'avons gardé que quelques réponses : l'évidence de ce qu'elles disent suffit.

(L'isolement et l'atmosphère de lassitude ou de lutte dans lesquels vit l'instituteur seront abordés ailleurs, voir p. 172.)

Personnellement j'ai presque tout reçu des équipes enseignantes auxquelles j'appartiens depuis l'école normale. J'y ai découvert la réalité d'une communauté chrétienne, la réalité de la charité fraternelle, une liturgie vivante, la possibilité d'une étude intellectuelle permettant de répondre aux nombreuses questions des incroyants, et surtout la possibilité de donner un sens à ma vie d'institutrice laïque, la possibilité de vivre au plan de la foi la réalité banale de chaque jour, cette vie professionnelle où je ne parle jamais de Dieu. (F., célibataire, 30 ans.)

Mais les jours de sécheresse spirituelle, lorsqu'on est plus ou moins accablé, lorsqu'on se sent ridicule ou ridiculisé aux yeux des collègues pour une foi qui leur semble un enfantillage, il arrive qu'on doute, voire qu'on capitule. On finit pas en avoir assez d'être « repéré ». On voudrait enfin devenir dans le troupeau une unité semblable aux autres, bêlant de la même voix, être porté par le groupe, se sentir à son unisson. Alors, l'Équipe, la Communauté croyante seule, peut apporter le salut. L'isolement, plus encore le sentiment de se sentir isolé, le sentiment de sa singularité, sont mortels. Il faudrait se jeter dans le Mystère de la Communion des Saints. Malheureusement, c'est alors qu'on le perd le plus de vue.

Le grand mérite des équipes est à mon avis de nous aider à dialoguer sur notre foi, à envisager nos problèmes humains sous l'angle de la foi. Cet éclairage que nous nous apportons mutuellement est essentiel. Nous sentons l'importance de ces échanges quand nous sortons d'une réunion avec le sentiment que notre prière commune sera source de grâces. Et comme nous sommes déçus quand nous sentons que notre réunion ne pourra pas porter de fruits parce que notre présence les uns aux autres n'a pas été vraie, lorsque la charité ne nous anime pas.

Un manque pourtant, pesant : du côté des relations humaines. Ni dans mon milieu familial, ni dans mon milieu professionnel, je ne côtoie de croyants. Une équipe, c'est beaucoup, mais c'est bien lointain par rapport à la vie quotidienne, et ce ne peut être non plus le lieu d'un échange spirituel vraiment personnel, vraiment profond. De là un certain déséquilibre, je crois, pour deux raisons : absence d'une vie fraternelle proprement chrétienne, fondée sur un commun amour du Seigneur, centrée sur Lui, motivée par Sa présence; vide devant les innombrables questions qui ne peuvent s'aborder que dans un climat de tête-à-tête... Reste l'espoir... (F., célibataire, 31 ans.)

Pour ma part j'avoue que ce sont les rencontres qui m'ont le plus aidée dans le développement de ma foi.

Ce sont les études et les rencontres qui nous manquent le plus.

J'ai souvent l'impression de trop me reposer sur la réflexion de l'Église et de vivre un enseignement non compris, donc non intériorisé et qu'on ne peut pas, par là même, revivre complètement. Ce dont nous avons besoin, ce serait de témoignages de vie chrétienne, où le sujet ait de perpétuelles crises de foi au contact d'un milieu incroyant. Par là même, sans copier ses résolutions ou ses attitudes, on aurait sous les yeux une méthode de recherche, une révélation des points cruciaux qu'il faudrait fouiller et résoudre selon chacun. Bien sûr, les livres de doctrine chrétienne sont nécessaires et primordiaux, mais souvent leur enseignement reste à l'état d'idée pure.

J'ai besoin de rencontrer des chrétiens de différents milieux, cela permet d'élargir mon horizon et de juger, par comparaison, au plan apostolique, des urgences relatives. Je sais très bien que je ne pourrais être une chrétienne isolée, et au simple point de vue de la foi, ces échanges avec d'autres chrétiens (enseignants, ouvriers ou milieux indépendants) me sont une nourriture.

Ce ressourcement mutuel pourrait sembler comparable au soutien que s'apportent, par exemple, des communistes dans leurs fréquentes réunions, mais c'est plus qu'un encouragement mutuel, c'est que la grâce passe par des canaux humains.

Actuellement surtout, rencontres, contacts (grand bienfait pour moi trop intellectuelle). (F., Mariée à un cultivateur, 32 ans.)

Il est à souligner combien les enseignants sont sensibles au Mystère de l'Église comme communauté de croyants constituant le Corps mystique du Christ et combien par contre ils ont du mal à admettre

l'Église comme institution humaine avec ses lourdeurs, ses lenteurs, son péché qui est celui de ses membres. Désir aussi de ne pas s'en tenir uniquement à un approfondissement intellectuel de la foi (cette aspiration est sensible surtout chez les enseignants du primaire), crainte de se payer de mots et de belles phrases, voire de belles pensées d'où besoin de vivre cette Parole, donc réflexion priante et communautaire avec ses frères sur les événements afin de les regarder en chrétien et de réagir non pas passionnellement, mais évangéliquement.

LES SESSIONS

Une session des Équipes Enseignantes, après une période assez routinière et individualiste, m'a rappelé ces responsabilités en les précisant dans ma vie d'institutrice laïque. Cette session, qui était aussi mon premier contact avec les Équipes — après avoir cessé toute activité dans un mouvement depuis quatre ans — j'avais alors 26 ans —, a bouleversé ma conception de Dieu, de la religion, de la laïcité, de la vie. (F., célibataire, 30 ans.)

Une session en 1958 a été une révélation pour moi. Je me complaisais dans ma petite foi bien tranquille. Cette session et les réunions d'Équipes ont entraîné pour moi une véritable conversion. (J'ai encore beaucoup à faire, c'est difficile de bousculer toutes ses petites habitudes et j'ai beaucoup de mal à entraîner mon mari dans ce sens.)

Quand je voyais la routine en matière religieuse, j'en avais marre et je me suis dit que « ça n'en valait pas le coup de continuer comme ça », en même temps que je me disais qu'il « doit y avoir autre chose et que *je n'ai pas le droit de lâcher sans approfondissement* ». En ce sens, la session a été une expérience formidable.

Dialogue entre jeunes : ma première session a été comme une « révélation » de la simplicité des rapports qui pouvaient s'établir entre nous et du bénéfice commun considérable qu'on peut en retirer. C'est là vraiment que j'ai compris toute sa valeur et sa nécessité, le sens de la communauté aussi. Je n'avais jamais fait partie de groupements de jeunesse auparavant, et l'entrée dans les Équipes a représenté pour moi un véritable démarrage; une ouverture sur des valeurs inconnues ou à peine entrevues jusqu'alors. Dialogue aussi avec les « aînés » et les adultes. Les Équipes m'ont rendu aussi ce grand service de m'apprendre à me débarrasser peu à peu de ma timidité!

Les réunions m'ont rarement beaucoup apporté car il n'y a presque jamais assez de simplicité et de confiance pour que chacun apporte

on témoignage profond, un témoignage de vie intérieure et non seu-ement d'expérience pédagogique. Par contre une session de douze ours est extrêmement enrichissante parce qu'elle marque une halte, n temps où l'on peut regarder ce qui ne va pas pour ensuite mieux epartir. Je crois que ce qui nous manque beaucoup dans notre vie abituelle, c'est justement de se donner un moment de réflexion le lus souvent possible. C'est pendant une période de longue maladie ue j'ai réalisé vraiment le lien entre la foi et la vie. (F., célibataire, 6 ans.)

Contact avec les Équipes. Dès le début très vif désir d'aller en ses-ion qui est resté deux ou trois ans à l'état de désir... Je sentais u'aller en session, c'était aller vers un engagement qui serait d'an-ée en année plus dévorant. Rencontre décisive à la première session. Ma pratique qui restait dans le village assez irrégulière, allait deve-ir de plus en plus régulière et fréquente — chose très facilitée par a présence d'un prêtre qui était un véritable homme de Dieu et qui, éniblement, essayait de ramener la paroisse à une vie religieuse plus uthentique. A partir de là les relations humaines ont été nombreu-es : équipiers, aumôniers, militants d'A.C.O. (F., célibataire, 39 ans.)

Engagements dans les domaines politique ou syndical, les efforts postoliques exigent, pour rester valables et lucides, d'être soutenus ar une vie de foi alimentée aux sources les plus authentiques de la rière, de la réflexion religieuse et de la méditation des textes bibli-ues. Y contribuent plus encore les grandes rencontres des sessions, au ours des vacances, qui nous sensibilisent, au sein d'une commu-auté élargie, et avec l'aide des aumôniers ou des théologiens, aux ichesses de la catéchèse et de la liturgie et aux vraies dimensions e la vie communautaire. Elles restent, sur ce plan, irremplaçables.

La foi et la mentalité scientifique

Les réponses parlent d'elles-mêmes. Elles peuvent paraître faibles. Il ne faut pas oublier que l'instituteur a un tout autre équilibre de vie que le technicien ou le scientifique. Les problèmes de métier, le contact avec l'enfant et la famille, et un univers très réel lui assurent peut-être d'être préservé des difficultés rencontrées par d'autres, en face des sciences. S'il rencontre les questions de tout le monde, il sait

reconnaître qu'il s'agit de deux registres différents, que l'ouverture illimitée offerte à la raison par la saisie scientifique du réel, ne peut être que bienfaisante pour la foi, en l'obligeant à se porter davantage sur l'essentiel. La science prend finalement valeur de témoin du don de l'intelligence fait par Dieu à l'homme. On ne s'étonnera pas de voir redit le secours trouvé dans l'œuvre du P. Teilhard de Chardin. Ceci appellerait des commentaires. Contentons-nous de constater avec ces réponses le retard des chrétiens pour cette confrontation entre la vue du monde issue de l'acquis des sciences, et la vision chrétienne du monde.

DIFFICULTÉS

Le développement de la mentalité scientifique actuelle pose le problème de l'existence de Dieu : est-ce qu'on ne va pas démontrer que la nature s'est créée seule, sans lui ? Et donc qu'il n'existe pas ? Réponse : Le Christ a vraiment existé et sa doctrine ne peut être que d'inspiration divine, car, plus on l'étudie, plus on se rend compte qu'il y a les réponses à tout. Ce ne peut pas être l'œuvre d'un homme seul. (H., célibataire, 27 ans.)

Voyant la puissance de l'homme, on se trouve ébranlé dans sa foi, se demandant pourquoi on a besoin de Dieu. Le problème de la création du monde est celui qui se trouve le plus remis en question.

La mentalité scientifique et technique pose indiscutablement des questions. Il est difficile d'attribuer à la terre un rôle privilégié, s'il existe d'autres humains sur d'autres planètes. Verrons-nous se créer un surhomme qui échappera à la souffrance des maladies et de la mort ?

Le développement de la mentalité scientifique me cause des inquiétudes; par exemple, n'arrivera-t-on pas à prouver que le monde existe sans avoir eu besoin de Créateur ? Le bébé-éprouvette tend à devenir une réalité, alors que le problème de la vie restait jusqu'à présent un point d'interrogation pour la science. Comment ne pas avoir d'inquiétude pour les chrétiens qui vivront dans quelques centaines d'années ? Le monde semble petit à petit ravir les pouvoirs réservés à Dieu. Mais Dieu a donné le monde à l'homme pour qu'il puisse y exercer son intelligence et sa liberté. D'autre part il faut que Dieu

et la vie éternelle existent pour justifier notre vie de souffrance. (F., célibataire, 27 ans.)

Ce n'est pas tant le développement de la mentalité scientifique et technique qui me pose des questions, que le bouleversement de la morale et des mœurs qui en est sans doute une conséquence. Je n'ai pas trouvé de réponse chrétienne à ce bouleversement. On peut rappeler les principes de la morale chrétienne à temps et à contretemps, mais dans une société paganisée, cette morale est vide de sens puisqu'elle n'a pas sa base, qu'elle est dépourvue de son essence même : l'amour du Créateur. (F., célibataire, 40 ans.)

Le développement de la mentalité technique me pose *surtout un problème de catéchèse.* Comment adapter les vérités religieuses au monde de la matière ? Une parabole n'a plus de résonance chez des garçons de l'âge atomique.

DEUX REGISTRES DIFFÉRENTS

Le développement de la technique et les découvertes scientifiques ne peuvent détruire la foi car, à la limite de la réflexion, on est toujours renvoyé à autre chose. (H., célibataire, 24 ans.)

Au sujet du progrès scientifique et technique, et de la mentalité matérialiste qu'il développe à notre époque, il m'arrive de ressentir une grande angoisse. Mais le premier mouvement est à surmonter sans doute, qui porte à ne considérer les choses qu'à l'échelle d'une vie humaine ou de quelques générations : à l'échelle du monde, je croirais à une simple phase critique, suivie un jour d'une ample montée. Je me fais une certaine idée de cette montée... En toute hypothèse, et peut-être parce que l'influence prépondérante dans mon entourage est celle de quelques communistes d'envergure, je pense que le marxisme nous donnera un jour sa « preuve » que Dieu n'est qu'un mythe (que ne laisse pas entrevoir le dernier succès scientifique, celui du bébé *in vitro*!). Il semble s'avérer que Dieu n'ait pas assigné de limites à la compétence de l'homme comme co-créateur... Mais face à cela, sous des formes constamment renouvelées qui la poseront de plus en plus profondément, la question de la foi me paraît devoir demeurer avec une fraîcheur immuable : au long des siècles, il ne s'agira jamais que de savoir si, enfant de Dieu, je désire recevoir des mains de mon Père les dons que m'offre Son Amour, ou si je choisis de me passer de lui. (F., célibataire, 30 ans.)

Face à la mentalité scientifique, nous devons répondre que la foi n'est pas que l'adhésion à un ensemble de croyances mais aussi l'acceptation d'une vie libre et réfléchie sous le regard de Dieu.

Devant notre incapacité de décider de la durée de la vie, de trouver pourquoi l'on meurt, on est obligé de croire en un Être supérieur qui règle tout : cet Être c'est Dieu.

Puisque la mentalité scientifique traduit et suscite une évolution positive de l'Univers, donc de la création, elle peut hâter la « manifestation du Royaume ». Alors n'est-ce pas une occasion de croire davantage ?

Mentalité scientifique et technique font réfléchir : *retrouver où se trouve le bonheur,* la liberté de l'homme dans toutes les inventions.

Le développement de la mentalité scientifique et technique pose certes de nouvelles questions. Il aide à une salutaire décantation. Il montre que la religion ne répond pas à tout comme on le croyait au Moyen Age, il remet en cause le sacré; la religion même apparaît caduque, comme les autres religions. Ce développement nous pousse à l'audace de tout remettre en cause, il nous force à devenir adultes et à épurer notre foi. En cela je le crois providentiel. *Nous avons maintenant le courage de tout examiner :* cela n'est dangereux que dans la mesure où nous manquons de temps et de moyens (un examen lucide et approfondi des questions essentielles posées à l'homme d'aujourd'hui n'est possible qu'à un nombre très limité d'intelligences supérieures — encore celles-ci doivent-elles renoncer à une synthèse satisfaisante). Mais cette lutte contre l'obscurantisme est bonne, et le chrétien, parce qu'il est épris de vérité, ne peut que s'en réjouir et s'y associer sans réserves. Sinon c'est la peur (réaction, intégrisme, etc.). Quand j'écris (plus haut) que la religion (la chrétienne comme les autres) paraît caduque, je la dissocie volontairement de la foi qui me paraît autre chose de plus profond et d'essentiel. Jusqu'où mener cette distinction capitale... je bute pour répondre à cette question, à mes propres limites, mais le Seigneur fait avancer les événements et suscitera, j'espère, des saints qui verront plus clair. (Marié, 2 enfants, 31 ans.)

Non, la science et le progrès ne sont pas pour moi des obstacles pour ma foi. Je suis persuadée qu'il y a un côté spirituel du monde qu'on n'arrivera jamais à expliquer par la science. Certains disent que la religion disparaîtra un jour à cause de la science. Je ne le pense pas car l'homme est avant tout un être spirituel. Peut-être y aura-t-il

noins de chrétiens, mais si nous perdons la quantité, nous gagnerons n qualité. C'est mon avis.

Les registres sont différents et ne s'opposent pas systématiquement.

Il est possible que la science et la technique posent des questions u sujet de la foi, mais foi et progrès ne sont pas opposés. Dieu nous donné le monde et il a donné à l'homme l'intelligence et les moyens, natériaux... pour progresser, pour continuer la création (nous avons l'achever, c'est dans le plan divin, je pense.) (F., célibataire, 20 ans.)

Idées chrétiennes qui aident à répondre à la pensée moderne : Le Christ est l'alpha et l'oméga. — L'Esprit-Saint agit en chaque omme et rassemble les hommes. — La création n'est pas achevée, e monde est confié aux hommes. — La Révélation si elle est comlète n'est cependant pas encore totalement explicitée, certaines vaeurs chrétiennes seront probablement mises en relief, que nous ignoons plus ou moins en ce moment.

UNE PREUVE DE PLUS

Si la nourriture scientifique et technique m'a posé pas mal de problèmes, surtout quand j'étais à l'E.N. en classe de sciences expérimentales, à l'heure actuelle, les découvertes aites par l'homme sont une preuve de plus de la grandeur de la réation de Dieu en l'intelligence de l'homme. (F., célibataire, 27 ns.)

Les découvertes scientifiques ne troublent nullement ma foi... puisue les hommes ne font que découvrir ce que Dieu a créé, et que, 'ils font des progrès sensationnels, ils le doivent à l'intelligence que Dieu leur a donné. Nul homme n'est arrivé à créer la vie, l'esprit, 'eau... (F., mariée, 2 enfants, 30 ans.)

Ma foi devant le progrès : le progrès fait grandir en moi l'idée de a Toute-Puissance de Dieu, de son Amour qui associe l'homme à on œuvre.

Cependant nous gardons tout de même notre foi car nous plaçons Dieu au-dessus de tous les savants. « Pour que les savants fassent es découvertes, il faut que quelqu'un leur donne ce don de la découerte, et ce quelqu'un est Dieu. »

« D'ici quelques années, la création de l'homme ne sera même plus exclusivité de Dieu : les hommes la réaliseront artificiellement; alors,

si l'homme peut tout faire, pourquoi faut-il observer les préceptes de Dieu? » (Remarque entendue après l'expérience sur l'embryon humain.)
Pourtant Dieu n'est-il pas à la base de tout; n'est-ce pas lui qui aide les hommes à réaliser de telles performances ?

L'évolution scientifique et ses progrès ne me posent pas de questions car je me dis que c'est l'œuvre de Dieu que les hommes découvrent. Que des êtres ou des hommes habitent d'autres planètes ne me choque pas, je pense souvent à cette phrase : « Un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science rapproche de Dieu. »

Personnellement ce développement ne me pose aucun problème quant à la foi. En effet, quand bien même nous trouverions l'origine de la cellule (un cristal par exemple) nous pouvons toujours dire : d'où vient ce cristal ? et ainsi de suite. Dieu reste la seule explication valable. Jamais la science n'arrivera à prouver quoi que ce soit quant à l'origine de l'homme. Ce n'est donc pas un danger réel, il suffit d'un peu de réflexion pour s'en apercevoir.

TEILHARD DE CHARDIN

Le développement de la mentalité scientifique et technique actuelle ne nous pose pas de grosses questions au sujet de la foi. Celles qui pourraient se poser (exemple : question des nouveaux mondes pouvant être habités par des êtres humains, etc.) ne résistent pas à un examen approfondi. Ce qui nous aide à y répondre, c'est tout simplement que la foi, concrétisée dans l'Église, a déjà résisté à pas mal de difficultés et qu'elle s'adaptera à tout. D'autre part, l'apport d'un homme comme Teilhard de Chardin (qui reprend sur beaucoup de points saint Paul lui-même) vient éclairer le problème des rapports de la foi en Dieu... et de la foi dans l'évolution. C'est pourquoi cette difficulté ne résiste pas non plus à une étude sérieuse. (Foyer, 22 et 24 ans.)

Quant aux difficultés science-foi, des commentaires de l'œuvre du P. Teilhard de Chardin, des « grandes conférences catholiques » organisées par l'A.C.G., sur les origines de l'homme, l'évolution, l'esprit scientifique m'ont aidé à connaître la pensée de l'Église sur ces sujets. (Instituteur-adjoint, marié, père de 5 enfants, 44 ans.)

Tout le monde connaît le P. de Chardin et, si on ne l'a pas lu, on lui fait confiance!

Tout le courant « moderne » (je ne vois pas d'autre mot quoique

en connaissant le vide) chrétiens laïcs ou hommes d'Église aident à répondre : Teilhard de Chardin, Chauchard, Guitton, etc., ou des courants de pensée tels que : Témoignage chrétien. (H., célibataire, 20 ans.)

Le rationalisme au sens étroit est leur philosophie foncière (pour les instituteurs dans l'ensemble). Sur ce point, les idées et le courant de pensée suscités par le P. Teilhard de Chardin peuvent les aider à élargir leurs vues.

LE RETARD DES CHRÉTIENS

Impression, d'après des publications paroissiales, des sermons, que l'Église a boudé le progrès, a eu peur de la science, et qu'elle s'y rallie et même fait de la surenchère (exemple : dans un journal spécial, le progrès en soi est une monstruosité; l'exemple vient de plus haut, je crois que G. Marcel a eu des mots assez durs sur la technique), aussi joie de lire le P. de Montcheuil, le P. Teilhard de Chardin, le P. Calvez, Congar, Suavet, Lebret. Pourquoi ne pas avouer que les réalisations humaines ont pu créer un malaise sourd et ont obligé à repousser la tentation d'y voir une sorte d'échec à la toute-puissance de Dieu, et même un argument contre son existence ? Joie de comprendre qu'eux (ceux cités plus haut) ne croient pas malgré cette grandeur de l'homme, mais que cette grandeur en ce domaine est un aspect et même une preuve de sa vocation de fils de Dieu.

Ce qui m'aide à répondre à ce développement de la mentalité scientifique c'est la foi engagée; il ne s'agit pas de nous couper de cette mentalité, mais bien de l'intégrer (ses richesses) dans notre foi.

Le développement de la mentalité scientifique et de la technique pose un problème en lui-même; ce qui en pose un autre ce sont les difficultés, le retard des chrétiens pour s'adapter au monde moderne. T. de Chardin, Mounier, Maritain, Bernanos aident à répondre.

Le développement de la mentalité scientifique et technique renforce ma foi, mais en même temps me montre que le fossé se creuse davantage entre Science et Foi, entre l'Église et le laboratoire. De ce côté-là, par ignorance peut-être de ma part, l'Église ne travaille pas assez à ce rapprochement Foi-Science. Nous n'entendons que très rarement le mot Science dans la bouche d'un prêtre si ce n'est pour le critiquer car il l'assimile souvent à matérialisme. (Marié, 1 enfant, 28 ans.)

POURQUOI DES INTERMÉDIAIRES?

LA FOI ET L'ÉGLISE

1. *Impossible de tenir seul*

LES RELATIONS HUMAINES (AMITIÉS, RÉUNIONS, CONTACTS AVEC VOTRE MILIEU) ONT-ELLES JOUÉ UN RÔLE DANS VOTRE VENUE A LA FOI ET DANS LE DÉVELOPPEMENT DE VOTRE FOI (EN NÉGATIF OU EN POSITIF) ?

« *Pour m'aider à tomber, j'avais des amis en grand nombre; mais pour me relever je me trouvais complètement isolée.* » *Cette plainte de sainte Thérèse d'Avila est toujours bien vraie. Chacun de nous peut se demander quel rôle les autres ont joué pour lui sur le chemin de Dieu. Peut-être est-ce là la première façon de découvrir l'Église ?*

L'instituteur sait par métier ce que cela veut dire : transmettre une vérité à laquelle il croit. De plus ses conditions de vie l'obligent souvent à vivre très seul (sa solitude est parfois dans un village beaucoup plus dure que celle du

curé). Ce sont là des raisons qui le disposent à mieux comprendre la nécessité des intermédiaires pour la foi, et donc à désirer l'aide d'une communauté. Certes, l'enseignant a du mal à ne pas avoir en face de l'Église la même crainte qu'il a à l'égard de toute autorité, fût-ce celle de l'inspecteur, cela ne veut pas dire qu'il n'est pas un des chrétiens les plus habilités à comprendre le mystère de l'Église, dans la vérité d'une Incarnation et d'une Rédemption confiées aux hommes. Ces réponses en témoignent. Pour beaucoup, l'Église a un visage concret grâce aux Équipes, grâce à telle amitié, grâce à tel prêtre.

IMPOSSIBLE DE TENIR SEUL

Oui, parce qu'il me semble que l'on découvre le Christ d'abord par le témoignage des autres, de quelques vrais chrétiens; c'est à partir de là que j'ai commencé à réfléchir. Je crois de plus en plus à la nécessité du témoignage et du soutien d'une communauté pour le développement de notre foi; pour affermir nos convictions, nos engagements, *il me semble impossible de tenir longtemps seul.*

Au contact de ceux qui partagent ma foi, j'ai davantage le courage de la vivre, de la « proclamer » si tel ou tel la critique, voire la bafoue (bienfaits des témoignages des autres en session des Équipes Enseignantes, même et peut-être davantage les témoignages donnés à bâtons rompus en dehors des cercles par les autres, de ce qu'ils disent, et de ce qu'ils sont).

Il est sûr que je ne serais pas restée chrétienne si je n'avais pas rencontré les Équipes Enseignantes. Je me posais trop de problèmes, la mentalité ambiante me pesait trop pour que j'arrive à tenir les deux bouts de la chaîne. Les Équipes m'ont donc sauvée à ce point de vue. Elles seules ont permis mon insertion dans l'Église. D'abord substitut d'une paroisse inexistante — puisque institutrice remplaçante je n'avais pas de paroisse où m'intégrer, soit que titulaire fixée; la vie paroissiale ne m'apportait rien de vital et de consistant — l'Équipe m'a permis de réfléchir à la communauté ecclésiale, puis à ce que doit être une vraie paroisse et d'y prendre maintenant ma place, à côté de militants d'autres mouvements catholiques.

En outre, et c'est peut-être le point le plus important. L'Équipe a

permis le mûrissement et l'approfondissement de la foi, par l'étude religieuse et les problèmes de vie.

L'AIDE DES ÉQUIPES

Ne pouvant me résoudre à croire à l'inutilité de notre vie de souffrance, découvrant mon appartenance à un milieu donné, à des conditions de vie indépendantes de ma volonté, je cherchais ma raison d'être... Quand j'ai fait la découverte d'une amitié, des Équipes Enseignantes où j'ai eu une participation régulière aux réunions — au début j'étais choquée par cette simplicité entre les membres, étonnée par la joie que chacun en retirait en s'oubliant soi-même pour faire plaisir aux autres — donc, les premières années j'y allais parce que je le jugeais raisonnable et que je ne voulais pas refuser à ceux qui s'offraient si gentiment de m'y conduire. Et c'est ensuite que j'ai compris la nécessité de ces réunions si je ne voulais pas voir ma foi diminuer. (F., célibataire, 25 ans.)

Les relations humaines avec mon milieu ont joué un rôle dans ma foi. Je ne suis pas venu à la foi par elles. Mais depuis que je suis aux Équipes j'ai commencé à développer ma foi. Jusqu'à vingt ans, je n'avais comme formation religieuse que ce que m'avait donné le catéchisme. N'ayant pas eu de formation religieuse en même temps que ma formation intellectuelle, je me posais de nombreuses questions. C'est pour répondre à ces questions que j'ai cherché un groupement. Et depuis, grâce aux réunions, aux sessions, je me suis rendu compte que la foi était quelque chose qui devait se vivre. (H., célibataire.)

Je suis venue à la foi par des contacts avec des universitaires chrétiens, par la suite rôle capital des Équipes et tout ce qu'elles comportent, dans ma vie de foi.

C'est grâce aux relations humaines que j'ai connu les Équipes qui m'ont permis de passer de la foi simpliste et routinière de 12-16 ans à une foi un peu plus réfléchie, un peu plus adulte.

Oui. Surtout dans la façon dont des chrétiens équipiers m'ont accueillie et m'ont montré leur façon d'aimer les autres en leur faisant confiance.

Je suis éblouie de joie et de reconnaissance lorsque je fais le tour de toutes les relations humaines qui m'ont aidée dans ma foi. Les réunions et les sessions m'ont fait connaître des instituteurs qui ont acquis ou maintenu leur foi au prix de grandes difficultés. J'ai trouvé

chez tous une ardente recherche de Dieu, plus ardente que dans d'autres milieux que j'ai fréquentés : scoutisme, paroisse, parce qu'il y a plus à lutter dans notre milieu où tout nous pousse à l'indifférence ou à la peur. Rercherche ardente qu'on sent dans l'atmosphère très priante des sessions et dans le sérieux de l'étude religieuse entreprise en réunions. (F., célibataire, 27 ans.)

Nous nous sommes reconvertis grâce aux contacts pris en sessions ou dans les équipes.

Lorsque j'examine le cheminement de ma foi depuis mon enfance je le trouve lié à de nombreux incidents extérieurs. C'est d'abord la J.E.C. pendant une partie de ma scolarité. Je ne peux pas dire que je sois allée à chaque réunion avec toujours la même conviction, ni avec une parfaite régularité, mais cela m'a tenue en éveil, en souci. Ensuite avec mes premières suppléances j'ai connu la Paroisse Universitaire et les Équipes Enseignantes. J'y ai éprouvé parfois les mêmes réactions qu'à certaines réunions de J.E.C. mais je pense que tout ceci était pour le Seigneur une façon de me faire réfléchir. Il faudrait aussi parler de l'influence de ma famille : ma mère est pratiquante, mon père, décédé depuis huit ans, ne l'était pas. J'avais donc en face de moi deux positions différentes, à première vue pourquoi pencher pour l'une plutôt que pour l'autre ? Il y a évidemment une réaction personnelle, due à quoi ? Je ne le sais pas, car mon frère et ma sœur, élevés dans les mêmes conditions, ont réagi différemment — et je me demande pourquoi Dieu a voulu que, apparemment, je réponde davantage à son appel. (F., célibataire, 26 ans.)

Les relations humaines ont joué un grand rôle dans le développement de ma foi. (Séjour en sana : groupe catholique.)

Ce n'est pas dans les relations humaines et au sein de l'école publique que j'ai rencontré la foi. La communion solennelle m'avait un peu marquée. Mais le catéchisme de persévérance et la vie paroissiale — peu à peu abandonnée — ne m'avaient apporté qu'une sorte de ritualisme desséché. A quatorze ans j'ai redécouvert la foi par la J.E.C., par les camps de récollections organisés à ce moment-là.

La mort accidentelle de mon père m'a causé un choc, je n'ai pu admettre que la vie s'arrêtait à la mort, que l'homme était fait pour naître, vivre et mourir. Je suis devenue déiste, puis des contacts avec des camarades catholiques, une inquiétude permanente dans le domaine spirituel m'ont ramenée vers l'Église, grâce à la communauté normalienne j'ai redécouvert le Christ.

M'intéressant, à titre d'information, au syndicalisme, je rencontrai en effet un camarade que je connaissais vaguement, à une session syndicale. Faisant partie d'une équipe enseignante, cet ami m'aida à m'intégrer pendant la période pénible de l'adaptation. Je redécouvrais la foi, c'est-à-dire la raison majeure de vivre. Après une crise de désespoir, à mon retour d'Algérie, je redevenais subitement utile. Je redécouvrais un but, un sens à ma vie. Je ne me sentais plus seul, isolé, abandonné. Je réintégrais la communauté de mes frères.

Une longue et grave maladie, puis la rencontre avec la J.O.C. m'ont réconcilié avec l'Église.

CEUX QUI ONT SU NOUS RESPECTER

Ma venue à la foi s'est faite dans un climat très laïc, plutôt opposé à la foi (obscurantisme) — *grâce à l'influence de professeurs non chrétiens qui ont su respecter le « Mystère » sur le plan scientifique* (qui ont su nous faire poser des questions, la question), qui ont su respecter aussi la foi des vrais croyants (grande probité) — grâce enfin à des professeurs chrétiens se contentant d' « être » en respectant leur engagement laïc, — et grâce peut-être aussi à l'effort qu'on était obligé de faire pour se documenter, pour chercher des bases solides à cette foi (sans cesse ébranlée par l'influence ambiante). La découverte de groupes chrétiens dans notre milieu a été ensuite une aide réelle (on s'épaulait alors très fraternellement).

Le passage à l'école libre m'avait peu marquée. C'est à l'école laïque que j'ai choisi l'adhésion à une foi consciente. Auparavant les pratiques m'étaient imposées.

LE ROLE D'UNE AMITIÉ

C'est grâce à une amitié dans un stage à l'E.N. que j'ai découvert les Équipes qui ont transformé complètement ma vie de foi.

Oui, les relations humaines ont joué un rôle dans ma venue à la foi. C'est par le contact, l'amitié d'un foyer profondément chrétien que j'ai découvert le Christ (il y a dix ans).

Secours inestimable et irremplaçable que fut l'amitié d'un instituteur catholique et des personnalités de la Paroisse Universitaire pour ma foi ébranlée d'adolescent et de normalien : certitude d'avoir retrouvé

alors une autre foi. La J.A.C. m'a ouvert à notre responsabilité dans le milieu et la paroisse. J'y ai découvert l'Action catholique.

Mais l'amitié a toujours été à l'origine de cette découverte. Car elle fait de l'individu qui reste étranger, une personne qui provoque, appelle, ou suscite.

Ma venue à la foi adulte est la résultante du milieu d'une École Normale très fermée où à part les « communistes » personne n'affichait ses idées et de l'amitié que j'éprouvais pour un gars.

L'amitié : un gars que j'estimais beaucoup est venu me voir à la fin de l'année et m'a dit : « Je croyais être le seul catholique à l'E.N. Aussi ai-je abandonné toute pratique mais je viens de m'apercevoir que toi aussi tu étais catholique, tout peut changer. » Nous résolûmes dès la rentrée de faire des réunions fréquentes entre catholiques et c'est là que ma foi devint véritablement adulte. Le milieu : milieu qui se dit anticlérical, mais qui était au moins à 50 % antireligieux. A force d'entendre toujours ces opinions, j'examinai plus attentivement ma religion qui était sans cesse en butte à une grande hostilité.

Rôle des relations humaines : très grand. Je puis dire que ma foi s'est développée : au contact de collègues ou camarades d'E.N. Je pense par exemple au rôle d'une amie qui depuis est devenue carmélite, qui m'a aidée à découvrir Dieu dans les actions les plus banales. Au contact de prêtres qui rayonnaient la joie de Dieu. Au contact de la communauté chrétienne : groupe normalien, équipes enseignantes, sessions, groupe paroissial, pèlerinage. Au contact de mon milieu enseignant, que les Équipes m'ont aidée à aimer et qui de par ses réactions religieuses m'a obligée à approfondir ma foi.

LA RENCONTRE DE PRÊTRES

On éprouve le besoin de rencontrer des hommes qui vivent leur christianisme, qui sont imprégnés de l'Esprit de Dieu, sans nier le besoin de prière, de lectures, d'études. C'est la rencontre de tels hommes, de prêtres en général, qui m'a fait le plus de bien, car leur témoignage oral et leur exemple sont concrets.

Rencontres : de prêtres qui croient à la société actuelle, optimistes; qui comprennent en profondeur l'école laïque et qui l'aiment (nous ne demandons pas qu'ils n'aiment que cette école mais qu'ils ne la jugent pas comme de l'extérieur); de chrétiens de notre milieu

(foyers ou célibataires) pleinement engagés dans ce milieu et dans l'Église; de chrétiens engagés dans d'autres milieux.

Dans le développement de ma foi aussi : mais là, ce sont plutôt des prêtres et religieux par leurs enseignements, ou par leur vie tout entière donnée à Dieu (le mystère de cette vie m'a souvent fait réfléchir) qui ont joué un rôle marquant. Ils ne s'en doutent pas, car je n'ai guère posé de questions extraordinaires, mais je les ai regardés vivre, prier; et peu à peu cela m'a éclairée sur le don de soi au Seigneur, et aux autres, sur l'Église et son office de louange, sur le mystère de la faiblesse humaine et de la grâce, etc.

Au départ rencontre avec un prêtre. Je lui demandais de m'apporter un système philosophique où la souffrance, la mort, la vie devenaient explicables. Ce prêtre a sans doute essayé de m'apporter autre chose mais c'est ce cadre intellectuel qui m'est resté. Je suis restée plusieurs années sans aucun autre soutien, mes parents m'ayant interdit toute pratique religieuse. Après mon mariage avec un pratiquant dont la foi n'était pas plus éclairée que la mienne, un autre prêtre nous a fait rencontrer deux foyers ouvriers. Nous y avons appris ce qu'étaient la messe, les sacrements. J'ai commencé au cours de ces rencontres à entrevoir qu'il existait une relation entre vie et foi. Puis l'exemple d'un foyer où la femme d'un collègue, dont la foi était un peu plus éclairée que la mienne et qui vivait beaucoup plus chrétiennement m'a fait réfléchir. J'ai essayé de sortir de moi et de m'occuper un peu plus des autres. Mais tant que ma foi est restée au plan intellectuel je me rendais bien compte qu'il n'y avait aucune différence entre ma façon de servir les autres et celle d'un autre foyer de collègues marxistes. Je crois que c'est l'histoire de l'enfant prodigue et l'épître de saint Paul sur la charité qui m'ont révélé à quel point j'étais étrangère à l'esprit du Christ.

L'amitié de deux prêtres intelligents et disponibles nous a permis de réfléchir au mystère chrétien, d'être guidés dans notre recherche, éclairés en des points délicats. Quant à notre milieu il aurait eu un effet négatif si nous n'avions été solidement imprégnés de foi et entourés par un prêtre compréhensif. (Marié, 3 enfants, 26 ans.)

C'est un Père qui m'a aidé à retrouver la foi, mais il m'a toujours laissé libre et je suis allé le voir parce que j'avais des difficultés personnelles. Son exemple m'a fait du bien. Je ne crois pas aux conversions faciles. Dieu m'a conduit jusqu'à présent avec un amour qui n'est pas « bonasse » ni paternaliste.

J'ai toujours eu le sentiment d'être très libre dans ma réponse à Dieu (orgueil sans doute). J'ai réalisé que mon retour à la foi était dû en grande partie aux prières d'une communauté de religieuses qui ne sont jamais intervenues directement. Leur discrétion m'a été bienfaisante et la phrase de l'une d'elles : « Vous ne voyez pas l'amour que Dieu a pour vous. » (F., célibataire, 37 ans.)

Une exigence de dépassement

Notre réflexion sur l'Église commence souvent avec les difficultés que nous éprouvons sur elle. Très tôt, celui qui s'interroge sur les intermédiaires de sa foi peut être tenté par la déception et le découragement. Comme si le rôle des intermédiaires n'étaient pas de conduire à plus grand qu'eux, comme si le plus grand bienfait qu'un homme puisse recevoir de celui qui lui transmet l'Évangile n'était pas cette exigence de dépassement. Les renoncements essentiels ne sont pas ceux que nous choisissons nous-mêmes. Certes, nous n'aurions peut-être pas choisi d'être déçus par ceux-là même qui nous transmettent le salut. Mais eux-mêmes n'ont-ils pas à être sauvés les premiers ? Et bienheureuses déceptions, si elles nous obligent à ne pas lâcher sans être allés plus profond, à ne pas nous contenter de préjugés et de suspicions hâtives, et à mieux comprendre la grandeur du message qui nous est transmis.

C'est par le témoignage de chrétiens adultes que j'ai personnellement accédé à la foi (rencontre à l'École Normale d'un instituteur laïc vivant de sa foi, puis des amis de la Paroisse Universitaire qu'il m'a fait connaître). Lorsque venant à mieux connaître ces amis j'ai découvert leurs limites nécessaires, ma déception d'alors m'a fait comprendre qu'ils n'avaient été que témoins, ou moyens, mais qu'aucun être humain ne pouvait recevoir un culte et que Dieu seul est parfait (il arrive souvent que par sentimentalisme on admire trop tel grand chrétien qui nous a guidé pour un temps, ou qu'on se plaise trop à telle atmosphère d'une communauté chrétienne), cela est humain et fragile, et il faut le savoir, je crois, pour accéder à une mentalité plus adulte.

Cependant je dois dire que *c'est parce que j'ai eu « faim » spirituellement* et que je n'ai pas eu toute facilité de réunions, de contacts, c'est parce que j'ai vécu un certain temps en milieu hostile à l'Église, que j'ai eu envie et que j'ai cherché Dieu, que j'ai approfondi ma foi. Si j'avais vécu en milieu chrétien, je crois que ma foi se serait sclérosée et que c'est au combat que j'ai dû mener pour ne pas lâcher prise que je dois d'avoir persévéré. (F., célibataire, 32 ans.)

Le contact avec le milieu, la lecture de l'*École libératrice,* m'ont obligés à connaître les griefs faits par les collègues à l'Église et à chercher à comprendre ce qui était fondé et ce qui était outré dans ces critiques souvent virulentes.

Pour moi, souvent objections très « insinuantes » d'un père athée qui se fait un plaisir de jeter le doute chez ses enfants! Ces objections étant toujours d'un ordre très élevé ou très précis, nous n'y avons pas réfléchi mûrement auparavant, donc ne savons que répondre. Ce qui n'empêche pas de nous inciter à trouver la « solution chrétienne » du problème, ce qui, somme toute, n'est pas un si grand désavantage.

Les contacts avec des non-enseignants m'ont été souvent plus utiles que ceux avec les collègues, car *ils m'ont permis de découvrir mes manques,* certaines vues étroites. De même les questions que m'ont posées des athées ou des personnes vivant en marge de l'Église, les relations amicales que j'ai eues avec eux ont fait beaucoup pour approfondir ma foi.

Les collègues semblent se représenter les hommes comme divisés en deux groupes : d'un côté les « laïques », toujours sur le point d'être brimés, devant se tenir sans cesse sur le qui-vive, en état de défense par le jeu des syndicats et des partis de gauche; de l'autre les « cléricaux » et ceux que ceux-ci arrivent à dominer ou à enserrer par toutes sortes de fils ou de filets tenus de loin par la « blanche main du Saint-Père » et tous ses « séides » capitalistes, l'école libre, les partis « réactionnaires », etc. C'est une sorte de drame pour moi chaque fois que je « dois » aller à de telles réunions. (J'écris « dois » au sens d'obligation morale, de devoir.)

Mon attachement à la laïcité a augmenté mon attachement à ma religion, en l'épurant.

Les relations humaines. En négatif : ce qui m'affecte le plus c'est notre péché à tous, c'est-à-dire l'opacité les uns aux autres due à

notre égoïsme, notre caractère, notre difficulté à se mettre à l'écoute et dans la « peau » de l'autre. *Jugements hâtifs des uns par les autres,* etc., problèmes de personnes, etc.

Les relations humaines établies par notre milieu jouent un grand rôle dans le raffermissement de notre foi. C'est, ici encore, l'affrontement de deux mondes très différents, en apparence, qui met le chrétien sincère et inquiet en perpétuel état de conversion. Notre foi est souvent ébranlée, mise à dure épreuve. Le danger à éviter c'est de *ne pas rester dans cet état de déception morale,* d'homme battu, troublé dans ses convictions. Il faut, et je ne nie pas les difficultés, approfondir ces échecs formateurs afin d'en tirer un nouvel enseignement, par un effort de compréhension et de tolérance tout en adoptant cette attitude de pauvreté et de confiance vis-à-vis du Christ. La tentation cuisante, après un échec, c'est de le surmonter par une contre-attaque violente, prouvant que nous avons raison, et cherchant le succès. C'est de l'orgueil. Nous voulons avoir le dernier mot et établir notre suprématie, ou faire passer coûte que coûte notre pensée aux autres afin de les écraser et de leur prouver par tous les procédés possibles qu'ils ont tort. Cette réminiscence du péché originel, toujours latent en nous, nous fait adopter une attitude de surface, de pharisaïsme. Ceci est surtout visible et constatable chez les jeunes qui ont besoin de s'affirmer et de se faire une place.

Il reste néanmoins que je me sens beaucoup plus d'affinité humaine et naturelle avec les collègues incroyants de l'école qu'avec des catholiques de la paroisse et même certains équipiers, dans la mesure où ils sont plus proches dans l'amour de la Vérité, du travail bien fait et du don de soi.

Ces attitudes nombreuses du clergé qui semblent les lier avec le monde de l'argent. Combien de gens sont bien considérés, parce qu'ils donnent de fortes aumônes, sans que leurs prêtres se soient demandé si cet argent était honnêtement acquis.

Il paraît que les Journées Universitaires font impression sur « les jeunes ». J'y suis pour ma part toujours allée par devoir et « pour rencontrer des gens ». Je n'ai même pas saisi la portée de celles de Rome. Je les vois maintenant, intellectuellement et pour la vie des Équipes dans l'Église, mais je ne peux pas dire que la vue du Pape a été pour moi un jalon dans ma foi. Je me perds dans la foule. Les rassemblements de la place Saint-Pierre ne me touchent pas. Ce doit être une dimension qui me manque...

Les relations humaines ont plutôt été un obstacle à ma foi. J'ai envié les personnes qui apparemment (je m'en rends compte maintenant) vivent heureuses sans contrainte et sans Dieu. Beaucoup trop de chrétiens également portent un mauvais témoignage par leur vie et lorsque je n'étais pas chrétienne moi-même je ne le comprenais pas. Maintenant j'ai pris conscience de la richesse et de la faveur que j'ai reçues et le contact avec les autres affermit plutôt ma foi.

Oui, c'est très net : le témoignage des chrétiens jeunes ou plus âgés m'a posé des questions pendant mon adolescence — en bien, il m'a aidée — en mal : cela m'a aidé aussi à *avoir une vision plus purifiée de l'Église,* du Seigneur que je voulais servir.

Les relations humaines, amitiés avec des collègues non pratiquants sont pour moi une souffrance, pour une double raison : *a*) je ne puis parler de cette vie, qui est en moi, de cette joie, de cette force que je voudrais faire partager; *b*) elle m'est un stimulant pour essayer de faire mieux ma tâche d'institutrice, pour essayer aussi d'aimer mieux — et plus — tout ce milieu enseignant, dont je me sens solidaire, et qui a des qualités humaines réelles et nombreuses.

Mais il ne faudrait pas croire que même ceux qui ne l'approuvent pas ou en souffrent, comme moi, n'en soient pas marqués à la longue. Les mauvais côtés de l'Église, ses rides, ses défaillances, ses erreurs, sont si constamment mis en exergue, toute défaillance de prêtres ou d'évêques, si habilement mise en relief, leurs propos si insidieusement interprétés, qu'on finit par s'y laisser prendre et par trouver toute naturelle une attitude de méfiance et de suspicion envers tout ce qui touche au clergé catholique, voire à l'égard de tout ce qui revêt une marque catholique quelconque. Un beau jour on s'aperçoit qu'on est totalement désolidarisé de l'Église, qu'on vit en dehors d'elle, plus que cela, qu'on la méprise dans tout ce qu'elle fait ou qu'on redoute tout ce qu'elle entreprend.

Mais cette prise de conscience peut être salutaire. On se dit : où donc trouver l'Église ? Par qui donc Jésus-Christ est-il donc continué et manifesté de nos jours ? Si ce n'est ni par la vieille demoiselle de l'école libre, qui a si peu de pédagogie et fait si mal sa classe; ni par la paroisse qui ne rassemble que quelques vieilles femmes et des enfants; ni par le vieux curé aux prônes surannés; ni par la J.A.C. menée par le lointain abbé Untel, un malin qui s'y connaît au maniement du miroir aux alouettes; ni par le M.R.P. qui soutient en vain les candidatures du notaire vieille robe, etc., c'est peut-être que tout

cela n'est que succédané ou à-côté et ne reflète pas le message divin. Mais où trouver celui-ci ?

La question peut rester sans réponse. Elle le reste, je crois, pour beaucoup de collègues de bonne foi qui, c'est le cas de le dire, ne savent à quel saint se vouer.

Approfondissement de la foi par le dialogue qui me fait mettre au clair ce qui est confus en moi, centrer tout sur l'essentiel. La vie avec des gens qui ne partagent pas ma foi m'a fait expérimenter le mystère de la rédemption qui s'opère aujourd'hui. Stimulant à ma vie spirituelle : en me poussant vers le Seigneur, même si je n'en ai pas « envie ».

Grand rôle dans la consolidation de la foi : d'abord en négatif — la première jéciste rencontrée au lycée, la première normalienne catholique rencontrée à l'E.N. m'ont fait fuir car elles désiraient avant tout « m'accrocher » apparemment du moins. Ensuite en positif; par-delà les personnes, j'ai senti qu'il y avait une vérité à approfondir, un courage à la proclamer, même maladroitement. La deuxième jéciste, la deuxième normalienne catholique m'ont plus ébranlée. Une amie m'a décidée. Pendant l'adolescence, c'est la foi de sujets intellectuellement brillants qui ont pour moi été des témoignages décisifs. Depuis que je suis dans l'enseignement, il est évident que ce sont les réunions, rencontres, etc., qui m'ont surtout nourrie ou donné l'occasion de fortifier ma foi; ce sont les amitiés que j'y ai nouées qui me soutiennent au long des jours.

Aujourd'hui encore, ce qui me fait le plus évoluer, c'est la collaboration quotidienne avec une collègue communiste, admirable d'intelligence, d'intrépidité, de dévouement : elle incarne, dans sa perfection, le type d'homme que conçoit la philosophie athée. Avec la grandeur, j'en découvre chaque jour l'effrayante anomalie — effrayante en ce sens que le premier trait en est l'orgueil, un orgueil démesuré excluant toute grâce. (F., célibataire, 30 ans.)

2. *L'Église fait-elle difficulté?*

De quelle façon l'Église fait-elle difficulté a notre foi? En quoi cette difficulté vous paraît-elle normale ou non? Une foi simplement intériorisée vous semble-t-elle suffire? Est-ce que l'Église se réduit pour vous a l'inévitable nécessité, pour toute pédagogie, d'intermédiaires humains?

Il n'est que de recueillir les expressions qui caractérisent l'Église dans ces réponses pour en découvrir le vrai visage, pour savoir ce qu'elle est pour notre foi et comprendre à quels points, au-delà de ses réflexes critiques et de sa lutte, le milieu enseignant lui est attaché : « Manifestation de l'amour, intermédiaire voulu de Dieu, témoin de la miséricorde, gardienne de l'espérance, lieu des sacrements, communion et unité, le Christ qui continue à vivre parmi nous, l'Église Une et Sainte que le Christ se prépare depuis toujours. »

J'AI APPRIS A AIMER L'ÉGLISE

Pour moi, l'Église représente la manifestation de l'Amour, comme une famille unie reflète l'amour de ses membres. Elle permet de vivre, de faire vivre les autres (échange de grâce).

L'Église dans le monde pose le problème de l'espérance, à savoir que parmi tant de tâtonnements et d'erreurs l'Esprit-Saint chemine.

L'Église (clergé) est constituée d'hommes alors que la foi est la croyance en une force divine. Il se produit un décalage au départ. Mais c'est inévitable. D'autre part, c'est réconfortant de penser que Dieu, parfait, accepte des intermédiaires humains, donc imparfaits, pour nous amener à lui. (F., célibataire, 27 ans.)

Ressemblances avec une organisation humaine : on ne voit pas toujours ses bases spirituelles. Péché dans l'Église : on risque de se détacher d'elle parce qu'on voudrait avoir des rapports parfaitement purs avec Dieu et on pourrait penser qu'on y arrivera plus facilement par des rapports directs entre soi et Dieu. Ceci est normal, l'Église est dans l'humanité, elle partage donc son péché. On ne pourrait d'ailleurs avoir accès dans une Église parfaite. C'est là qu'on voit la miséricorde de Dieu, et aussi son pouvoir immense : arriver à passer par des moyens aussi pauvres et aussi pétris de péché.

Je ne trouve pas que l'Église pose des difficultés à ma foi. Au contraire, c'est grâce à elle que je peux m'épanouir dans une vraie vie de foi. C'est elle qui alimente, qui nourrit, qui soutient ma foi et qui m'aide à réaliser pleinement la foi. Une foi simplement intériorisée ne me suffit pas du tout. Elle doit s'exprimer sinon elle meurt. L'Église ne se réduit pas à l'inévitable nécessité, pour toute pédagogie, d'intermédiaires humains. Ce serait une mission peu enthousiasmante. L'Église est avant tout le Christ qui continue à vivre parmi nous. (F., célibataire, 21 ans.)

Spontanément, nous ne voyons pas l'utilité de l'Église, mais nous sommes sensibles au Christ. Par ailleurs, ce qui nous attache à l'Église, c'est qu'elle est le lieu des sacrements dont nous éprouvons le besoin.

Mais je crois que tous mes collègues seraient d'accord pour parler avec moi de la grande richesse que représente l'Église-communauté. J'ai été frappée aux Journées Universitaires de Dijon de voir cette unité dans la foi, dans la prière, dans notre espérance au Christ ressuscité, malgré ce qui nous divisait gravement, la pétition.

Un peu de confiance dans le travail invisible de l'Esprit-Saint (qui n'avance pas à coups de « résultats »), et la lecture assez régulière de la vie de l'Église dans le monde suffisent pour faire tomber les préjugés, et croire en l'Église Une, et Sainte, que le Christ se prépare depuis toujours.

L'Église n'est pas seulement destinée à enseigner, c'est une communauté. Ce qui est difficile c'est le nombre d'habitants trop élevé pour former une communauté humaine, mais à la messe par exemple, je pense souvent que nous formons une véritable communauté.

On se rend compte aussi que par l'Église la foi colle à la vie.

Exemple : pour moi, l'évangile proclamé à l'Église est tout de suite plus clair que s'il est lu pour soi.

L'Église, je crois l'avoir comprise, je ne lui en veux pas du tout, il faut bien qu'elle se mette dans une situation prudente. Pourquoi avancerait-elle trop vite ? Certains ne comprendraient pas. L'Église par son côté humain a bien des défauts, mais personne ne peut lui ôter sa relation avec le Christ et Dieu. Bernanos, je crois, a bien compris l'Église et j'ai adopté un peu son attitude, je ne juge pas l'Église de l'extérieur. Chaque chrétien fait reculer ou avancer l'Église. Je suis surpris et gêné cependant par la richesse de certains prêtres, par leur étalage de confort. (Marié, 26 ans.)

L'Église est non seulement dépositaire, garante de notre foi, elle est aussi responsable de l'épanouissement de notre foi. Elle nous aide à discerner ce qui dans nos actes, nos engagements est conforme ou non aux exigences du Christ.

L'Église ne se réduit pas pour nous à l'inévitable nécessité, pour toute pédagogie, d'intermédiaires humains : l'Église est une partie de Dieu; le prêtre n'est pas seulement un intermédiaire, il a un pouvoir en plus qui lui est donné par Dieu (par exemple à la Consécration).

J'ai été pendant un certain temps déroutée par la formule : « Hors de l'Église, point de salut » qui me paraissait injuste. Je crois que j'ai maintenant compris que l'Église étend ses limites à tous les hommes de bonne volonté qui sont à la recherche de Dieu.

Je me réclame du « monde catholique » en pensant que ce concept renferme des aspirations opposées, des valeurs très diverses. Il fut différent dans les siècles passés, le catholicisme espagnol est bien différent de celui de bien des catholiques français, il sera bien plus encore dans le futur quand tous les chrétiens seront enfin réunis dans l'Unité. Loin d'en être alarmé, je pense que ce « bouillon de culture » est le signe que l'Église est vivante. Sa variété enfin c'est sa richesse. Les tendances ne peuvent être suspectes qu'aux esprits chagrins ou attardés. Les chrétiens généreux sont heureusement plus nombreux. D'ailleurs l'esprit souffle où il veut. Il ne me déplaît pas de savoir que Jeanne d'Arc en a remontré à ses juges, que de grands catholiques laïcs (de Mun, Claudel, Marc Sangnier, Péguy, Léon Bloy, Maritain, Psichari, etc.) ont une plus grande influence que beaucoup d'évêques et que Gros-Jean en remontre quelquefois à son curé. (Marié, 3 enfants, 49 ans.)

Enfin, la laïcité, en me faisant opter pour un régime de civilisation profane qui veut la distinction des deux pouvoirs, religieux et temporel, m'a aidée à prendre conscience de la réalité surnaturelle de l'Église, que n'entame point sa réalité sociologique. En refusant tout cléricalisme, j'ai mieux compris ma responsabilité de laïc, membre de l'Église. J'ai appris à aimer l'Église comme la communauté de foi et d'Amour qui m'unit au Christ vivant et, par lui, à Dieu, maître du monde et de l'histoire.

L'attachement à l'Église n'empêche pas la lucidité. Au contraire. Si la déception et le découragement sont les premières tentations en face de l'Église, la résignation passive et l'évasion dans un spirituel vaporeux ne sont pas moins graves. Une première loi se dégage de ces réponses : l'Église a toujours posé problème. N'est-ce pas la règle même de l'Incarnation, signe de contradiction. Et n'est-ce pas la première règle de la foi en face de l'Église : messagère de la foi, l'Église est elle-même objet de foi. On ne peut bien la comprendre que de l'intérieur. Non seulement nous sommes appelés à croire l'Église, mais aussi à croire en l'Église.

L'ÉGLISE A TOUJOURS POSÉ PROBLÈME

La hiérarchie de l'Église, la « parole » des évêques, archevêques et patriarches, reste je pense la grande question. Ceci cependant m'apparaît normal : l'Église Incarnée, à commencer par le Christ a toujours posé problème; il faut en avoir pris conscience et pousser ses recherches dans ce sens lorsqu'une question précise se pose. (H., 20 ans.)

On ne peut pas demander aux hommes d'être parfaits et par conséquent, l'Église, assemblée des chrétiens, s'en est ressentie dans l'histoire, et s'en ressent toujours. Malgré tout on peut constater une certaine évolution et cela est très réconfortant.

Que nous rencontrions des difficultés, c'est normal. *Jésus en a rencontré lui aussi,* et il nous a promis que nous serions des brebis au milieu des loups. Nous savons aussi que nous aurons toujours la grâce nécessaire.

L'Église ne me pose pas de difficultés majeures. Je comprends qu'il y a une évolution historique difficile qui engendre tous les conflits actuels (politiques, scolaires, etc.). L'Église de France recueille toute mon admiration pour le rayonnement et le dévouement absolu de nombreux prêtres que je connais. J'ai déjà eu à choisir entre l'Église et l'adhésion à une chaude petite communauté dissidente : ceci m'a donné beaucoup de recul pour les difficultés présentes.

L'Église fait difficulté en ce sens qu'elle ne peut se comprendre que de l'intérieur. Comment expliquer l'Église à un incroyant ? Cela me paraît irréalisable.

Ce qui ne signifie pas que toutes les difficultés sont aplanies. Elles sont d'ailleurs le lot de beaucoup de nos collègues catholiques : tentation de l'autoritarisme dans l'Église, tentation (pour la hiérarchie) de l'immixtion dans les affaires temporelles, tentation de l'intolérance, attitudes différentes, et même opposées, des chefs religieux suivant les époques et suivant les lieux (opportunisme et tentation de « domination »). Tout cela ne devrait pas être source de scandale pour nous qui savons que l'Église est un institution à la fois divine et humaine. Cependant, s'il y a difficulté, c'est que nous exigeons la perfection pour notre Église, or cette perfection dépend de nous pour une très grande part. Et il n'est pas possible, bien entendu, ni souhaitable (comme le voudraient nos collègues incroyants) de confiner le prêtre dans son église, c'est-à-dire de limiter son rôle à l'enseignement religieux proprement dit. L'Église terrestre vivante est faite de nous tous, prêtres et laïcs, c'est quelque chose de vivant, qui est dans le monde et doit y participer. (Marié, 47 ans.)

Le mystère de l'Église pose des difficultés à notre milieu à cause de notre grand désir de pureté qui l'anime, de notre exigence pour les prêtres mais aussi de notre manque d'humilité dans le raisonnement qui nous pousse à simplifier et nous empêche de saisir la complexité de l'Église. Difficulté aussi pour tous les hommes de juger dans le temps, toujours pressés nous ne pouvons comprendre la patience de Dieu, la lenteur de l'Église. L'Église pose difficulté à notre foi parce qu'elle semble parfois liée à des puissances politiques, parce qu'elle s'attache à défendre des institutions chrétiennes comme l'École libre plus qu'elle ne cherche à porter le message à tous. Cette difficulté nous paraît normale en ce sens que l'Église est corps et âme. Mais nous devons faire effort pour mieux connaître nos évêques, comprendre leurs attitudes, la complexité de leurs problèmes, les aider, les éclairer,

être persuadés que l'Église ce n'est pas eux seulement, mais tous les chrétiens. (Mariée, 4 enfants, 34 ans.)

Il y a à l'intérieur de l'Église possibilité de faire entendre son avis, c'est souvent par paresse qu'on ne le fait pas. (Une équipe de cinq institutrices entre 36 et 50 ans.)

UNE FOI INTÉRIORISÉE NE SUFFIT PAS

Une foi intériorisée ne me suffit pas, bien sûr. J'aurais même la tentation de dire qu'une telle foi est illusion. Je ne crois pas à la relation en ligne téléphonique directe avec le Seigneur. Il me semble que l'Église est l'inévitable nécessité d'intermédiaires humains, mais elle n'est pas que cela. Je ne peux pas penser ma foi en dehors de l'Église, petite communauté ou hiérarchie — Corps du Christ.

Une foi simplement intériorisée de salut personnel m'est devenue odieuse et par le témoignage qu'elle porte fait plus de mal que tout ce que peut dire et faire un incroyant. (F., célibataire, 22 ans.)

Non une foi intériorisée ne me semble pas suffire. Si elle n'est pas agissante, ce n'est pas vraiment la foi. Si elle ne débouche pas sur la charité, à quoi bon ?

Problèmes de l'obéissance religieuse : Du vrai sens de la communauté, de l'Église retrouvée, naît la nécessité de dépasser « une foi simplement intériorisée ». Il est nécessaire que l'Église remplisse des fonctions de pédagogie, mais celles-ci sont des « sacrements » qui communiquent, sous diverses formes, la grâce. Ces « intermédiaires humains » ont été choisis par Dieu comme moyens de parvenir jusqu'à lui ? Ils ont une valeur de « consécration » en eux-mêmes.

Nous avons à être témoins dans le quotidien par nos actes, dans nos conversations et nos dialogues avec les autres. Le fait d'appartenir au Christ ne peut se limiter à une partie de notre vie. Vie active et vie contemplative s'interpénètrent et s'enrichissent mutuellement. Il me semble qu'elles sont faites pour devenir une, parce qu'*il me semble que le Christ nous demande de réaliser notre propre unité comme notre unité avec Lui et avec tout le Corps mystique.*

Non, une foi simplement intériorisée ne me semble pas suffire. On risque de tourner en rond, de faire du sentimentalisme, de se bâtir sa petite foi à soi. Ce n'est que par le contact avec les autres, ce

n'est que dans et par l'Église qu'on peut épanouir, nourrir sa foi. Je me rends de plus en plus compte qu'on n'approche de la vérité qu'en confrontant la sienne propre avec celle de l'autre. Lire l'Évangile ensemble, prier ensemble, connaître la pensée de la hiérarchie, c'est pénétrer combien davantage dans l'intimité de Dieu. (F., célibataire, 30 ans.)

Une foi intériorisée ne peut pas suffire. Elle peut amener à l'égoïsme, au fétichisme. Il faut des intermédiaires humains pour faire mûrir en nous, le don de soi. L'amour et le mariage chrétiens en sont le plus bel exemple. (H., 19 ans.)

Une foi intériorisée ne me semble pas suffire. De multiples exemples prouvent qu'on arrive à un repliement, à un dilettantisme religieux, voire à un certain illuminisme.

Se contenter du spirituel pur, même en l'approfondissant, est donc insuffisant, et risque de conduire à l'échec, par angélisme, ou platonicisme des principes. Il reste quand même que le plus difficile pour nous, laïcs, c'est d'unifier nos vies et de rendre « un » en nous des appels et des besoins apparemment contradictoires. Il nous faut donc une vie de foi réelle, et une foi très profonde à la Communion des Saints afin justement de ne pas réduire l'Église simplement à une nécessité inévitable. L'Église fera sûrement toujours problème parce qu'il y a une ambiguïté qui tient à son existence terrestre : elle est à la fois institution divine et sanctifiée par sa tête qui est le Christ, et aussi société de pécheurs qui la défigurent continuellement (et nous en sommes!). (F., célibataire, 35 ans.)

Trois difficultés en face de l'Église

Il serait faux de ne voir dans ces réponses qu'une litanie de plaintes faciles. Certes, les formulations sont parfois maladroites, voire fausses[4] *ou injustes. Prenons garde d'abord*

4. Trois points entre autres appelleraient bien des précisions :
1) Les expressions « le péché de l'Église », « l'Église pécheresse », etc. Notons tout d'abord que plus d'une réponse précise très heureusement et

de ne pas les isoler. Chaque lettre prenait soin de dire combien ces difficultés avaient été purifiantes et bienheureuses en obligeant à dépasser l'extérieur pour aller à l'essentiel, c'est-à-dire en obligeant à la foi. Et puis, si ces remarques apprennent peu, elles ont l'avantage de nous rappeler ce que l'on pense de l'Église quand on s'arrête aux apparences. Et saint Paul y fut assez attentif, lui qui savait que « nous étions livrés en spectacle au monde, aux anges et aux hom-

rectifie ce qu'il faut entendre. Qu'on veuille bien tout lire. Il est évidemment faux de parler tout court « d'Église pécheresse ».

« L'Église est *tout entière* au Christ. « Le Christ a aimé l'Église et il s'est livré lui-même pour elle pour la sanctifier, en la purifiant par le bain de l'eau dans la parole, afin de se présenter à lui-même une Église glorieuse, sans tache, ni ride ni rien de pareil, mais sainte et immaculée » (Ep 5, 25-27). Elle comprend en elle des pécheurs, beaucoup de pécheurs, mais elle est sans péché. Quand un chrétien pèche, ce n'est pas l'Église qui se divise dans son cœur en lumières et en ténèbres; c'est son âme à lui qu'il divise, entre, d'une part, le Christ, auquel il garde sa foi, et, d'autre part, Bélial, à qui il donne son libre amour. L'Église est tout entière sans péché, jusque dans le cœur de ses enfants pécheurs, pour y condamner leur péché » (Ch. JOURNET, *L'Église du Verbe Incarné*, t. II, p. 395).

« De tout temps, — dans l'antiquité chrétienne en face des Gnostiques, des Novatiens, des Donatistes et des Montanistes, puis en face du mouvement cathare au moyen âge, jusqu'aux sectes d'aujourd'hui, — l'Église catholique a justement refusé l'appellation d'Église prétendue « pure ». Elle sait que l'Église n'est pas une idée purement platonique, qu'il n'y a pas ici-bas d'Église idéale. » ... « Et qui, dans l'Église, oserait dire : « Seigneur, je te remercie de ce que je ne suis pas de ceux-là... ? » Qui oserait simplement affirmer qu'il n'appartient pas à cette masse pécheresse qui obère la sainte Eglise ? « Oui, nous péchons tous à maintes reprises » (Jc 3, 2), et « si nous affirmons n'avoir pas de péchés, nous nous mentons à nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous » (1 Jn 1, 8). L'Église ne demande pas à un groupe de « sans péchés » de dire le *Confiteor* pour les « pécheurs », mais tous le disent. Tous, prêtres et fidèles, doivent chaque jour implorer : Pardonne-nous nos offenses ! »

... « Les deux expressions peuvent être mal comprises : « Église de pécheurs » trop superficiellement, « Église pécheresse » trop fondamentalement. Mais l'une et l'autre peuvent s'entendre dans le bon sens. Au fond, elles se corrigent mutuellement. « Église de pécheurs » fait ressortir que le péché ne se trouve pas dans le chef, ni dans l'Esprit, ni dans l'institution et la constitution divines; « Église pécheresse » fait ressortir que le péché dans l'Église concerne l'Église elle-même, l'obère, la blesse, la défigure. Ainsi, d'après

mes », *pour que nous ne nous croyons pas trop facilement dispensés de cette attention.*

Enfin à la veille d'un concile, l'avis de ceux qui, laïcs, ont parfois durement à gagner leur fidélité à l'Église, n'est pas inutile pour nous aider à faire notre examen de conscience dans la responsabilité que nous avons tous par rapport à la foi.

Augustin, le psaume invite-t-il l'Église, défigurée par les péchés, à cette confession :

« Veux-tu lui (au Christ) plaire ?
Tu ne le peux, tant que tu es difforme.
Que feras-tu pour être belle ?
Que te déplaise d'abord ta difformité, et alors, de celui-là même auquel tu veux plaire par ta beauté, tu mériteras la beauté.
C'est lui en effet qui sera ton réformateur, lui qui t'a formée. »

(H. Kung, *Concile et retour à l'Unité*, pp. 24; 23, 30).

Voir Y. Congar, *Sainteté et péché dans l'Eglise* (*La Vie Intellectuelle*, novembre 1947, pp. 6-40); Id., *Culpabilité et responsabilité collectives* (*La Vie Intellectuelle*, avril 1950, pp. 259-284, 387-407), et M.-J. Nicolas, *Croire en l'Église* (*La Vie Spirituelle*, janvier 1961, pp. 5-15).

2) Nous ne pouvons faire ici un cours sur l'infaillibilité pontificale, abordée dans la deuxième difficulté, renvoyons au numéro spécial de *Lumière et Vie* (juin 1953), *L'Esprit et l'Église;* à B.-D. Dupuy, *Infaillibilité* (*Dictionnaire Catholicisme*, fasc. 22); A. Chavasse, *L'infaillibilité de l'Église*, dans *L'ecclésiologie au XIX^e siècle*, Cerf, 1960, pp. 233-245. Il n'était pas inutile de laisser parler des laïcs pour voir combien ils ont du mal à ne pas limiter l'Église à sa Hiérarchie, et combien vague est l'idée qu'ils se font de l'infaillibilité.

3) La situation concrète actuelle des instituteurs de l'enseignement public explique combien est complexe et douloureux pour eux le problème de l'école libre. Ceci permet de comprendre certaines absences de discernement dans les réponses et qu'on n'y distingue pas toujours entre le droit et le devoir fondamental qu'a l'Église de réclamer un type d'enseignement organisé selon sa conception de l'homme et de l'enfant, d'une part, et, d'autre part, les formes concrètes que ces revendications ont pu revêtir dans un contexte historique dont les chrétiens eux-mêmes n'ont peut-être pas toujours su respecter la complexité.

LES PAUVRES NE SONT PAS ÉVANGÉLISÉS. LA TENDANCE A DEVENIR SYNAGOGUE

L'Église me pose souvent des problèmes, plutôt que des difficultés à ma foi. Problèmes en ce que certains de ses ministres sont, semble-t-il, d'abord des garants des lois avant d'être des témoins de l'amour du Christ. *L'Église semble très freinée par son côté administratif,* une décentralisation à l'échelon national ne serait-elle pas souhaitable, sans restreindre le moins du monde la primauté du Pape ?

L'Église pose difficulté à ma foi par son côté bourgeois trop éloigné de l'esprit évangélique, par sa lenteur à intégrer les nouveaux courants qui la vivifient. Par tout ce qu'il peut y avoir de traditionalisme, de formalisme, dans la pratique de beaucoup de chrétiens.

Cependant je ne trouve pas normal que la hiérarchie ne fasse pas davantage pour déraciner une conception bourgeoise de la religion, pour ramener le christianisme à plus de simplicité, de pauvreté, de vraie charité. Je suis parfois choquée de l'autoritarisme de certains évêques; dans le domaine du conflit pour la laïcité par exemple, je comprendrais des lettres pastorales essayant de guider, mais n'imposant pas.

L'Église dans son organisation hiérarchique peut paraître un obstacle. Des instituteurs laïcs non chrétiens ont souvent l'air de la considérer *comme une bonne gardienne de la morale et de la vertu.*

L'Église pose difficulté à notre foi par le conformisme, l'installation de certains milieux traditionnellement chrétiens et qui ne se posent pas de problèmes, qui se croient si supérieurement « arrivés » (pharisaïsme en quelque sorte), par sa tendance à être toujours à la remorque des événements, à freiner sans cesse... Communauté ecclésiale, obéissance à la hiérarchie, c'est au fond l'Église qui est la plus mal acceptée, car elle est méconnue. L'Église est assimilée à un parti, une société humaine. — Toute déclaration d'un évêque est d'abord interprétée politiquement. — La vie sacramentelle n'est pas comprise : « Pourquoi avez-vous besoin d'un prêtre ? » « Pourquoi ne pouvez-vous pas prier directement ? » — Le sacrement de pénitence est souvent pour nos collègues un marchandage honteux. (F., célibataire, 30 ans.)

Points de la révélation qui font difficulté : démêler dans le visage de l'Église et de la société chrétienne ce qui est nécessité sociologique (accidentelle, transitoire) et ce qui est vouloir de Dieu (Amour). Dis-

tinguer conformisme ou opportunisme social (indispensable, certes, à la marche de la société et à l'individu) et la loi morale (charité). Difficulté de juger librement, selon Dieu (et non selon un milieu social — ni, c'est clair, selon mon caprice). (F., célibataire, 30 ans.)

Tous les enfants communient et font leur profession de foi, même si le dimanche suivant on ira aux champs. M. le curé a fait des études jusqu'à vingt-cinq ou vingt-six ans, mais il se prête volontiers à cette comédie. Il continue d'organiser chaque année sa neuvaine suivie d'une grande procession. (Les jeunes gens, jeunes filles et enfants sont très fiers d'être déguisés en saints ou en anges.) Chaque année il bénit le monument aux morts (14 juillet, 11 novembre), mélange de religion, de folklore, de sentimentalité. On peut se marier à l'église même si on ne pratique pas. Il suffit d'aller voir M. le curé. Avec lui tout va bien, inutile de faire les choses sérieusement. On n'agirait pas de même avec l'instituteur, ou le notaire, ou le vétérinaire. Ceux-là sont des gens sérieux qui ont fait des études. Pour les enterrements, aucune formalité, on passe toujours par l'église. M. le curé est « arrangeant ». D'ailleurs il est là depuis dix ou vingt ans. Quand il parle d'une modification dans la liturgie, on ne comprend pas pourquoi il éprouve le besoin de changer. Parfois on voit l'évêque. Les enfants le voient à la confirmation. Quand il vient au village c'est la fête, les vélos sont fleuris, les chevaux ont des guirlandes au bout de la queue. Monseigneur écoute un discours, répond qu'il est content, donne sa bénédiction et s'en va.

Sur les motifs de perte de la foi... Il faut signaler le manque d'intérêt des gens face à un langage inactuel de l'Église. Mais surtout, le mouvement d'émancipation des esprits ne va pas sans une réaction à l'égard de ceux qui ont voulu le freiner pendant des siècles. *Le Christ a été vieilli à force d'être présenté par des vieux.* Il ne se rajeunira aux yeux des incroyants qu'une fois dégagé de toute civilisation caduque (occidentale, latine...) ou de tout système sociologique, économique ou politique (capitalisme). La foi ne se possède pas. *Or les « croyants » paraissent souvent possesseurs, propriétaires de Dieu ou de la foi :* il est normal qu'un tel christianisme ne soit pas contagieux. Puisse le Seigneur libérer son Église et nous reconvertir. (Marié, 2 enfants, 31 ans.)

L'Église pose difficulté surtout à cause de son institution lourdement humaine. Centralisation fortement hiérarchisée, centralisée dans la personne des évêques, importance du clergé — place tâtonnante et difficile du laïcat à la jointure de deux mondes souvent hostiles, celui

de l'Église et celui du « monde » rationaliste, matérialiste dans lequel nous vivons. Difficulté aussi de savoir interpréter et nuancer les décisions et prises de position de la hiérarchie, sans doute parce qu'il y a une différence de mentalité entre celui qui parle et ceux qui reçoivent cette parole par la presse. Difficulté que pose donc l'obéissance, d'où découragement et lassitude de se sentir constamment dans une position écartelée entre une appartenance loyale à l'Église et celle à un monde aux optiques souvent opposées.

L'Église sous son aspect hiérarchisée pose difficulté à ma foi ainsi que toutes les imperfections humaines qu'elle charrie. Dieu est avec nous et son édifice est lézardé de toutes parts!

Il y a une réelle timidité du clergé qu'il faut dénoncer : combien de clercs limitent leurs visites de courtoisie à leur arrivée dans le nouveau poste aux « bien-pensants » ? Ont-ils pris contact avec les municipalités hostiles, les chefs d'établissements laïques, voire avec les leaders syndicaux de toutes couleurs ? (Instituteurs mariés, 2 enfants.)

Ce qui fait difficulté pour moi dans l'Église ce sont les parties de l'Église qui semblent freiner l'ensemble; c'est l'Église « installée » que je ne trouve plus tout à fait d'Église. Je préfère dans l'Église, ceux de ses fils qui sont pionniers, qui partent vers l'Afrique, qui sont plus missionnaires, plus hardis, plus à l'écoute de ceux qui ne connaissent pas Dieu. Toutefois cela me paraît assez normal qu'il en soit ainsi parce qu'elle est incarnée cette Église, et qu'elle va au rythme de chaque peuple. Cependant, je ne juge pas et cela n'ébranle pas ma foi. Le plus souvent, c'est seulement une souffrance comme ce détail, par exemple, de savoir que certains diocèses regorgent de prêtres alors que d'autres en sont si pauvres.

Dans la mesure où cette Église du Christ est en contradiction avec l'Évangile : je pense à l'aspect de richesse qu'elle peut ou qu'elle a pu avoir, de favoritisme apparent ou non pour les riches, de soutien réel ou non d'une droite politique capitaliste, etc. Je pense à l'Inquisition, à la division des chrétiens, etc. Cette difficulté me paraît normale puisque l'Église est formée de pécheurs.

L'Église pose difficulté par sa tension flottante entre un esprit conservateur et un esprit missionnaire adapté au siècle. Difficulté normale peut-être mais qui nous gêne quand il faut expliquer la raison de telle ou telle attitude de l'Église. Par certaines coutumes apparemment en contraste avec la pauvreté évangélique (classes des enterrements, des

mariages, grand cérémonial de certaines cérémonies, apparat du Vatican).

La découverte de cette nécessité de cette communauté de foi restreinte, montre que l'Église est en fait trop loin de l'humain, du petit humain moyen que je suis. Je ne m'y sens pas à l'aise, je n'y peux pas prier. Tout en sentant l'importance de l'Église je ne la comprends pas bien. Je ne trouve pas qu'elle réponde au rôle que voulait lui donner le Christ. Trop de choses choquent (elles choquent car on pourrait les éliminer). Un non-chrétien, donc un chrétien davantage encore, accepte sans difficultés l'Église comme communauté spirituelle. Donc l'Église du Christ n'a pas besoin de cette « protection » derrière laquelle s'abritent les prélats de cette administration pour intervenir et prendre des positions intransigeantes et ne répondant pas aux exigences de l'Évangile, dans des questions temporelles.

L'intervention de l'Église doit exister pour des choses essentielles mais en respectant la liberté d'action et de pensée des chrétiens, en les traitant en « adultes ». Tant de détails superflus, de rites (non institués par le Christ), largement dépassés, datant d'époques révolues, choquent. Je reconnais qu'un effort sérieux pour remédier à cela est fait. Pourtant on ne voit pas quels contacts on peut avoir avec cette Église quand, dans sa paroisse, on se sent perdu et étranger. La progression de la foi demande un échange communautaire, mais le dialogue, la discussion apparaissent impossibles par l'intermédiaire de qui que ce soit de l'Église à travers une paroisse ordinaire. J'en ai fait l'expérience une fois de plus en voulant essayer de faire une approche au cours d'une journée de récollection de « jeunes foyers » organisée par un prêtre à l'esprit ouvert et d'idées dynamiques. J'ai été très déçue de cette journée où une fois de plus j'ai retrouvé un sectarisme révoltant et où je me suis sentie très mal à l'aise.

Il y a difficulté pour la foi dans ce que l'aspect institutionnel de l'Église peut paraître loin de l'exigence évangélique d'humilité et de pauvreté. Exemple : pourquoi y a-t-il des nations où l'Église et ses ministres paraissent riches et d'autres où ils paraissent pauvres ? Autre difficulté : l'Église n'est pas Une : nécessité de réunir un concile œcuménique, à ambition limitée d'ailleurs (et c'est sagesse). Enfin l'Église catholique ne paraît pas aussi universelle qu'elle se dit. Par exemple en matière sociale ou en matière de tolérance.

L'Église peut apporter une difficulté à notre foi en cela que certains ministres du culte paraissent, à la fin de leur vie, avoir perdu la foi. Certains n'ont pas une attitude qui puisse faire dire qu'ils ont la

foi; ils n'ont pas l'air de vouloir faire partager leur foi et de faire quelque chose qui montre qu'ils sont des chrétiens. Cependant je trouve cet état de choses à peu près normal, car ce ne sont que des hommes, et l'homme n'est pas encore devenu un être parfait.

Certaines interventions de l'Église me laissent perplexe : Espagne, prêtres-ouvriers. Je ne pense pas qu'à court terme l'Église soit exempte d'erreurs, et si nous ne la voyons que composée d'hommes comme nous, c'est-à-dire capables de péchés et de ces erreurs, il est normal que nous nous « hérissions » contre certaines interventions, interdits ou exigences.

L'Église semble liée en apparence avec une certaine forme de pouvoir. Les interventions de l'Église (de certains évêques) me paraissent parfois maladroites, ou à retardement (déclaration à propos de la guerre en Algérie), quoique importantes. (H., marié, 3 enfants, 37 ans.)

L'Église : obstination après vingt siècles d'expérience de l'Église à se lier à l'autorité établie et aux structures sociales traditionnelles. Sentiment débilitant que le « chrétien de gauche » (expression horrible!) est une espèce tolérée, et comme égarée : le franc-tireur nécessaire.

L'Église pose quelquefois difficulté à notre vie de foi, lorsqu'elle est amenée à prendre dans le domaine temporel une décision qui ne correspond pas toujours à la nôtre. Cette difficulté me paraît normale, elle nous conduit à étudier plus sérieusement le problème.

L'INTRANSIGEANCE DOCTRINALE

Difficultés. Tout vient de la manière avec laquelle on présente son « infaillibilité ». Pour s'opposer à notre sensibilité trop vive au cléricalisme même larvé, des prêtres — en toute bonne foi — ont tendance à étendre bizarrement l'infaillibilité pontificale! c'est tout juste si les sermons hebdomadaires n'en bénéficient pas. On couvre le confrère maladroit ou buté (ex. pendant la pétition) sans se rendre compte que ce qui était un cas personnel devient un fait d'Église pour les incroyants. Ce qui fait difficulté, ce n'est pas l'imperfection visible des membres du clergé, ce sont des hommes, mais c'est de sentir qu'on veut nier ces imperfections d'une part, ou qu'on veuille étendre au-delà du domaine religieux la compétence de la hiérarchie et des prêtres (ex. déclaration des évêques d'Italie sur le laïcisme), au contraire, joie très vive en lisant la déclaration

des cardinaux et archevêques sur l'Algérie, également les prises de position de Mgr Guerry sur la question ouvrière.

Certains curés qui jouent les oracles me font me demander ce que peuvent bien en penser les hommes — spécialement — intelligents et cultivés qui les écoutent : ou bien, ils les méprisent comme arriérés ou ils les prennent en pitié, dans les deux cas ils n'en tiennent aucun compte et je suis comme eux. Ce n'est qu'après coup que je révise mon jugement en essayant de tirer le positif de cela.

Foi en l'Église : difficulté dans la mesure où le dogme de l'infaillibilité pontificale n'est pas bien compris. Souvent notre milieu pense qu'à chaque fois que le pape dit quelque chose, il faut le croire parce que c'est « infaillible ». Difficulté dans la mesure où l'Église paraît rechercher la puissance et l'argent. Difficulté de voir l'Église gardienne de l'ordre établi. Bien sûr il y a des coups de crosse, mais le libéralisme capitaliste en prend beaucoup moins souvent que le communisme. Difficulté de rendre l'Église présente à notre temps (latin, liturgie, cérémonies, etc.). Il faut un lexique pour lire une encyclique, même traduite en français.

L'Église pose des difficultés à notre foi quand un de ses ministres prend une position ferme sur tel problème essentiellement temporel. Mais un de ses ministres n'engage pas toute l'Église. *Difficulté pour discerner où s'arrête et où commence le rôle de l'Église dans le temporel.* (F., célibataire, 23 ans.)

Les points qui posent le plus de difficultés : pour moi : l'infaillibilité pontificale. — Pour mon milieu : la valeur de l'Église, je crois, son authenticité dans le Christ, l'aspect communautaire du salut (on préfère, je crois, un protestant qui se sauve plus personnellement (?) à un catholique).

Le point qui semble faire le plus de difficultés est que le salut ne peut passer que par le Christ, donc par son Église. L'Église semble alors vouloir tout englober de gré ou de force pour le bien général et puis il y a tous ceux qui vivent pleinement leur vie humaine sans Dieu!

Dans notre milieu on n'accepte pas toujours l'Église, disant que l'on peut parler à Dieu sans intermédiaire, mais je crois que ceci n'est possible et ceux qui veulent rejeter le clergé le font, sans vouloir l'avouer, par la crainte des sacrifices qu'imposent les sacrements. Sou-

vent on croit en l'existence de Dieu, on croit à la rédemption, mais on ne veut rien faire pour prouver à Dieu qu'on l'aime.

Je crois que mes collègues accepteraient facilement de penser que Dieu aime chacun individuellement, qu'il respecte la liberté de chacun, qu'il préfère l'adoration d'êtres libres à l'agenouillement d'esclaves. Mes collègues se rebellent contre l'Église parce qu'elle leur semble dominatrice, mais c'est au fond parce qu'ils ont foi dans la valeur de la destinée personnelle.

Je crois que c'est surtout le Mystère de l'Église qui nous posent le plus de difficultés, avec toutes les implications d'ordre moral sous-jacentes, donc le problème de l'obéissance, l'infaillibilité pontificale, l'aspect monarchique et très centralisé, hiérarchisé du gouvernement de l'Église, dans un monde où tous parlent de démocratie. Les exigences très strictes et très sévères d'une morale : pureté, morale conjugale, birth control, etc., qui paraît humainement irréalisable parce que trop exigeante, ou pharisienne, donc planant au-dessus des pauvres faits concrets et souvent douloureux et apparemment inextricables dans lesquels nos vies sont enlisées. (F., célibataire, 35 ans.)

La foi me dit : l'Église est sainte de par l'action constante de l'Esprit-Saint. Mais elle se vit dans les hommes. L'Église est à la fois humaine et divine. Cela m'aide à comprendre le péché de l'Église dont je fais partie. Mais en réalité est-ce que je vis vraiment dans l'Église ? Je la critique si facilement. Le gros problème est celui de l'obéissance. Il faut avoir été concerné directement par ce problème pour savoir combien il est difficile d'obéir. Je pense aux cas de conscience soulevés dans l'âme de chacun des équipiers à la suite de la déclaration de chaque évêque sur la pétition laïque. De même, le manque de simplicité dans certaines cérémonies religieuses, le contre-témoignage de chrétiens (prêtres ou laïcs), la division des chrétiens posent des problèmes aux chrétiens, à plus forte raison aux non-chrétiens.

L'Église a posé des difficultés à ma foi, surtout en ce qui concerne l'obéissance à la hiérarchie, et les aspects les plus humains qu'il y a en elle. Mais grâce à des contacts avec d'autres, j'ai remis ces questions à leur place, et redécouvert le sens profond de l'Église Corps mystique. L'Église est maintenant pour moi une vraie communauté de chrétiens où l'on profite du « tonus » les uns des autres.

Difficulté ou plutôt gêne en ce que son expression autorisée (hiérar-

chie) ne comprend pas toujours notre milieu (évolution actuellement d'ailleurs). Nous paraît normale, parce que la hiérarchie connaissait mal notre milieu : ce n'est plus le cas, donc la gêne est moindre et acceptée. (Plusieurs évêques nous ont expliqué que l'Église est un ensemble fait d'exigences diverses et légitimes : question de l'intégrisme, d'où qu'il vienne.)

Quand je lis sous la plume des évêques le mot « directives », j'ai un effort conscient à faire pour ne pas penser « je n'ai pas de consignes à recevoir de la hiérarchie » et pour me souvenir qu'il s'agit d'un autre ordre de valeurs et de réalités que les politiques. Mais c'est un bon aiguillon pour me repenser à l'intérieur de l'Église et me garder moi-même du cléricalisme!

Il semble que ce soit souvent l'attitude de la hiérarchie qui heurte les collègues et les détourne de l'Église, parce qu'ils opposent Église et liberté.

Ces difficultés paraissent normales si on considère les infirmités de la nature humaine. Mais elles posent le douloureux problème de la bonne foi. Comment être uni dans le Christ avec tel membre de la hiérarchie, qui, au nom du Christ, professe, enseigne des idées en apparence diamétralement opposées à celles de tels autres évêques, et que nous avons joyeusement faites nôtres?

Il y a une réglementation qui gêne la spontanéité. Mais on ne peut attendre le moment favorable pour chaque personne.

Ce que nous reprochons également à l'Église c'est sa rigidité. Elle est la gardienne des grandes valeurs chrétiennes et en cela elle est indispensable mais elle est formée de tous les chrétiens, clercs et laïcs, cela on l'oublie et il est très difficile de se faire entendre dans la Sainte Église.

Autre difficulté que me présente l'Église : l'excommunication. L'Église à propos des divorcés qui sont remariés est très catégorique. Or il y a des cas dans ma famille et j'ai du mal à accepter la rigueur de l'Église. Quand je pense que ma sœur est exclue de tout sacrement et ne pourra avoir une sépulture chrétienne, je suis angoissée.

J'admets difficilement la discipline que m'impose l'Église par le fait même que je me suis passée d'elle pendant plusieurs années. Je reconnais sincèrement que sans elle, sans son aide je n'aurais pu accéder à la foi catholique. Il faut cependant que j'avoue que je ne

a comprends pas toujours. Je trouve d'ailleurs que nous ne sommes pas assez au courant du pourquoi des positions de l'Église.

L'Église pose une difficulté à ma foi chaque fois qu'elle intervient dans des domaines très précis : contrôle des naissances; prêtres-ouvriers; soutien de l'école libre, etc. Cela me paraît normal, je le comprends d'autant mieux qu'un dialogue commence à s'instaurer avec la hiérarchie qui représente le Christ. L'Église, c'est le Christ. Jamais elle n'est péché, mais elle est faite de nous pécheurs : toute la difficulté vient de là.

UN CULTE QUI ÉVOQUE UN FOLKLORE

C'est très certainement la messe et les prières, le rituel même de la messe qui représentent une très grande difficulté à notre foi. Lorsque nous assistons à la messe nous écoutons sans comprendre, nous nous ennuyons facilement, nous sommes non moins facilement distraits. Tout le rituel peut nous paraître artificiel, pourquoi même ne pas dire hypocrite. Une messe dite en notre langue serait un moyen de nous intégrer intimement à elle et à Dieu en nous forçant à y participer.

Le manque de simplicité de certains offices, le luxe déployé à l'occasion du couronnement de notre Saint-Père le Pape m'ont choquée. J'ai difficilement accepté les déclarations de certains évêques à l'occasion de la nouvelle loi scolaire. La prière et les méditations sont nécessaires à la foi, mais je pense que les contacts humains sont indispensables.

Je voudrais surtout vous parler des difficultés que j'éprouve au sujet de l'Église et plus particulièrement de son aspect extérieur. J'ai du mal à donner une véritable valeur à toutes les formes du culte. Il m'arrive souvent de critiquer par exemple les processions, les vêpres. Je suis tenté de les considérer comme des spectacles pour bigotes. Le folklore religieux m'est très antipathique. La nourriture que vient chercher le chrétien le dimanche à la messe doit être fonction de sa faim, de ses besoins. (H., normalien, 16 ans 1/2.)

Nous pensons d'abord que sur le plan pratique l'Église fait preuve d'un certain retard qui ne peut que rebuter les incroyants : offices dits en latin, apparence de musées des lieux de culte, organisation hiérarchique à apparence de castes (vêtements), richesse d'un culte qui le fait ressembler à un folklore. (J'ai trouvé assez significatif que la béné-

diction du pape à Rome soit présentée au spectacle de Cinérama après l'évocation d'un folklore japonais d'ailleurs recréé.) L'Église emploie également trop de moyens artificiels : musique durant les offices, utilisation de la psychologie des foules au cours des pèlerinages, sans compter les intermédiaires où il suffit de payer pour prier : cierges, troncs, messes payantes, etc. Toutes ces accusations rapides ont, je le sais, des justifications, je pense néanmoins que les supprimer systématiquement serait déjà faire un pas en avant.

L'Église en effet, telle qu'elle apparaît aux maîtres primaires, le visage déformé, ne peut pas ne pas poser difficulté. A la limite l'incroyant se désintéressera d'elle, la considérera comme une société moribonde qu'on peut laisser mourir de sa belle mort. D'autres, tout dépourvus d'inquiétudes, aussi bien temporelles que surnaturelles, en font fi parce qu'elle ne représente rien pour eux de valable. Ils la voient un peu comme nous, nous voyons l'Islam ou le Bouddhisme. Ils ne se sentent pas concernés par elle.

Motifs de perte de foi pour des instituteurs : ils ne connaissent la vie de l'Église et le mystère chrétien qu'à travers une messe morte. Jugent malheureusement Dieu à travers les prêtres et nous-mêmes chrétiens.

Avec les non-chrétiens dans notre classe à l'E.N., les rapports sont le plus possible évités ou écourtés. Ce qui semble surtout déplaire aux camarades non chrétiens, c'est cette idée de religion qu'ils disent avoir dépassée. « Que faites-vous dimanche matin ? Je vais à la messe. » Cela semble enfantin et désuet. (H., 18 ans.)

Bienheureuses difficultés ?

Croire en l'Église, c'est au-delà de ce qui se voit et s'expérimente, adhérer au mystère du Christ qui se trouve là quand même... C'est au fond du péché que le Verbe vient chercher l'homme et l'en retire lentement. Mystère du dessein le plus profond de Dieu qui est de se donner au monde en s'incarnant. Dieu est allé jusqu'au bout de ce dessein, de cette économie, si l'on peut dire, de cette idée... L'Église, mystère de foi, auquel on ne peut bien adhérer ici-bas qu'en le vivant.

Comment serait-il possible que cette vie n'entraîne pas souffrance. Nous le savons, ici-bas, le seul signe de fécondité, indubitable, est la croix. Il suffira de résumer la vérité de toutes ces réponses en celle-ci : « Aime-t-on vraiment quelqu'un quand on ne peut souffrir pour lui? »

Mais il faut aussi lire entre les lignes : « Plus qu'à la foi, c'est à l'apostolat que l'Église pose difficulté. » Pour combien la difficulté de communiquer leur foi en l'Église n'aura-t-elle pas été occasion de perdre la foi?

Institution incarnée, l'Église nous fait parfois souffrir (fautes historiques; cérémonial parfois un peu vétuste; hiérarchie qui n'est pas parfaite) ce qui peut poser des difficultés à notre foi. Mais il nous faut considérer la valeur chrétienne de la souffrance. *Aime-t-on vraiment quelqu'un quand on ne peut souffrir pour lui?* Ce qui nous rattache à l'Église, c'est plus que de l'amour, c'est quelque chose de vital. L'Église, c'est la construction à laquelle tous participent et qui est bénéfique à tous. (H., 18 ans.)

Comment l'Église pose des difficultés à ma foi? Difficultés d'obéissance à certaines attitudes pastorales, beaucoup plus que difficultés d'obéissance au dogme. Mais j'ai compris le sens de la liberté et de l'obéissance dans l'Église et *toute difficulté devient rédemptrice* si je sais l'accepter.

En certaines périodes (querelle scolaire par exemple), l'obéissance à nos supérieurs hiérarchiques est cause de révolte. Quelle que soit la décision qu'on prenne, on a mauvaise conscience. *Mais finalement, cela m'a aidée,* par des rencontres avec l'Archevêque à avoir une vue plus concrète de la nature du peuple de Dieu et de ses pasteurs. Les articles sur le concile parus dans *Témoignage Chrétien* ont été une aide également.

Comme je l'ai signalé, l'Église nous gêne parfois aux entournures. Je crois, pour ma part, que c'est un bien, car cela nous permet ou plutôt nous oblige, à ne pas vivre dans le conformisme et la tradition. Nous ne sommes pas le wagon qui suit aveuglément la locomotive, mais plutôt cet explorateur qui se perd à certains moments, mais qui retrouve le guide plus enrichi, car il en comprend mieux la nécessité. L'Église est nécessaire, mais en certains moments, elle n'est pas suffisante, ou tout du moins on se la représente ainsi. L'Église est une

société humaine. L'adjectif suffisant que j'emploie a besoin d'être expliqué, car il peut être mal compris. Je l'éclairerai en disant que l'instituteur chrétien a plus l'impression d'être « de » l'Église que « dans » l'Église, et cette marge d'insuffisance nous ménage l'exercice de notre liberté. (H., célibataire, 20 ans.)

Pour l'instituteur croyant, le problème sera de concilier d'une part son désir de ne pas se couper de son milieu et donc d'accepter les positions anticléricales en ce qu'elles peuvent avoir de sain et, d'autre part, un devoir de fidélité à l'Église telle qu'elle se présente sociologiquement, en assumant ses manques pour sa part. En un certain sens, que l'appartenance à l'Église offre difficulté, paraît normal.

Les difficultés que peut poser l'Église à notre foi seraient peut-être importantes si l'on se donnait la peine de les soulever : mais si l'on a bien compris une fois pour toutes que l'Église est divine et humaine et qu'à travers toutes ses erreurs elle a conservé tout au long de l'histoire la révélation et son appartenance divine, voilà bien des obstacles franchis ou déplacés.

Difficultés que pose l'Église à notre foi : essentiellement du point de vue historique (l'Église s'occupe trop d'activités d'ordre temporel, elle oublie l'essentiel du message du Christ). Cette difficulté n'est pas tellement sérieuse, on ne doit pas en effet oublier que les chrétiens, comme tous les hommes, peuvent être atteints par le péché. Je trouve même formidable que, malgré un long sommeil (qui peut-être s'achève) de l'Église, malgré les fautes des chrétiens, l'Église est toujours, et par elle le message passe toujours. Pour celui qui n'a pas le sens de la présence du péché même au sein de l'Église (ce qui est normal), ce peut être une difficulté. (H., 19 ans.)

Notre foi nous dit que nous sommes tous fils d'un même Père, frères du Christ, que le Christ c'est les autres. Ceci nous pose difficulté quand nous prenons véritablement conscience de ces phrases. En effet, nous avons parfois du mal à voir le Christ dans les autres, dans l'Église. Nous voyons le péché, les défauts.

Cette difficulté de l'Église me paraît normale, mais elle reste l'obstacle déconcertant, mystérieux. *Ceux qui ont la certitude d'être dedans ont de la chance.* Je n'arrive pas à croire que j'en suis et que je peux y apporter quelque chose. Elle m'apparaît comme l'inévitable nécessité, celle qui entretient scrupules ou préjugés par une certaine pression sociale. (F., célibataire, 27 ans.)

Notre entrée, puis notre cheminement dans l'Église constituent toujours des étapes douloureuses. Vis-à-vis d'elle nous portons sans doute — à un certain stade tout au moins — cette même opposition incessante ou larvée que manifeste l'enfant vis-à-vis du père, ou l'élève vis-à-vis du maître, si soumis que son comportement apparaisse. Peut-être parce qu'éducatrice, elle pose des exigences et détient des droits que nous lui reconnaissons, mais auxquels une partie de nous-mêmes consent encore mal. Dans la mesure d'ailleurs où elle nous paraît « valable » et conforme à la doctrine. Que l'histoire nous révèle des abus dans le domaine politique, des maladresses dans le domaine social, que telle communauté paroissiale s'engage dans une polémique autour du problème de l'école, que tel prêtre s'avère indigne, que j'apprenne les rivalités qui existent entre curés du diocèse, ou les incompréhensions de l'évêque pour telle forme d'apostolat, l'opposition ou les restrictions qu'a subies tel religieux dans la manifestation de sa pensée ou de ses œuvres, et voilà que ce visage sur lequel s'essayait mon amour m'apparaît plus difficilement aimable. Nous lui demanderions volontiers de nous procurer un reflet de Dieu et nous lui en voulons de n'y voir trop souvent que l'image sans éclat des hommes. Mais il est trop évident que nous manquons à la fois de discernement, de lucidité et d'espérance et que nous nous plaçons toujours dans une perspective humaine et naturelle, en dehors du mystère dont elle participe. Défiance aussi d'un « militantisme » et d'un zèle apostolique maladroit à qui manquent le sens du temps et l'authenticité des libres démarches. (Marié, 2 enfants, 40 ans.)

Je crois que, si l'Église fait problème pour moi, c'est que, par tempérament, *je suis impatiente*. L'Église, elle, est universelle, donc, prudente, et lente et sage. Sentir ce qui bouge dans l'Église. Avoir envie d'aller de l'avant et puis devoir stopper! respecter les temps d'arrêt, de réflexion quand on a conscience de l'étendue et de l'ampleur de la tâche, ça ne peut pas ne pas faire problème. Je ne sais pas si c'est normal. En profondeur, j'accepte. J'essaie aussi d'accepter les réactions des incroyants : « Bien! la déclaration des cardinaux et archevêques, dommage qu'elle vienne si tard! » *J'accepte de vivre continuellement en attente* de ce qui se fera, et j'accepte que les incroyants autour de moi aient tant de mal à pénétrer le mystère de l'Église.

Je me sens en réaction contre l'Église quand, à mon avis, elle fait des blagues, quand elle agit et parle d'une façon qui n'est pas conforme à ma façon de penser (cf. prêtres-ouvriers, attitude vis-à-vis de l'école libre). Ces difficultés m'aident à prendre conscience de la réalité

de l'Église, elle est humaine mais le Christ la mène et utilise tout. Je me rends compte aussi que dans l'Église nous devons faire connaître notre opinion, d'abord aux prêtres qui sont plus proches de nous et aux autres chrétiens. L'Église nous transmet l'authentique message chrétien et *c'est déjà la communauté du Ciel bien qu'elle soit encore bien impure.*

Autre difficulté : celle d'une vie de communauté avec les autres, difficulté de se sentir en union avec des catholiques pour qui la lettre passe avant l'esprit, ou avec d'autres qui voudraient imposer leur foi, difficulté de prier à des cérémonies où le faste me paraît en contradiction avec l'esprit de l'évangile. Ces difficultés me paraissent cependant normales, elles sont peut-être au contraire source d'enrichissement. Ne faut-il pas « mourir à soi-même pour renaître » ? (F., mariée, 3 enfants, 44 ans.)

Dans quelle mesure le baptême marque-t-il une délimitation ? Penser « Église » c'est plutôt, pour moi, penser « Communion des Saints », et sous ce terme je vois l'humanité entière, passée, présente et future. Les fruits spirituels déjà apparents chez les uns sont en virtualité chez les autres... qu'importe au fond, que tel être soit plus évolué que tel autre, sinon pour l'ensemble; l'essentiel n'est-il pas ce vaste *fleuve humain en marche* vers Dieu à la suite du Seigneur ? Songer que tout acte particulier a des conséquences (visibles ou invisibles) pour tous, que l'on vit effectivement pour autrui, que la responsabilité croît avec la conscience que l'on en a : c'est ce qu'évoque pour moi de magnifique ce mot d' « Église ».

Je dirai plutôt souffrance. Souffrance de voir les inadaptations de l'Église par rapport au monde moderne et sa fermeture sur elle-même. La façon dont le clergé rapetisse Dieu et en fait un objet vénéré mais possédé et enfermé dans des coutumes, des habitudes de penser, de sentir, d'agir. Il y a les petits détails choquants, depuis les nappes d'autel sales, les prêtres qui expédient la messe, et les grandes méprises ou incompréhensions du genre : « L'école du diable »... Une politique de préservation du troupeau chrétien. Souffrance de voir que l'Église enseignante fait penser à une puissance dont les armes ne sont pas toujours la pauvreté, les armes de Jésus-Christ. Qu'elle a ses langages, ses habitudes de pensée si éloignées quelquefois de celui de son troupeau! Non l'Église n'est pas inévitable nécessité. Elle est aussi grandeur de Dieu qui s'est donné aux hommes, et limites des hommes. L'Église de cette terre illustre notre condition humaine bien sûr, et témoigne de Dieu. Ma foi en l'Église n'est pas ébranlée par

toutes les souffrances reçues d'elle. D'autant plus que, au-delà des incompréhensions de langage et de sensibilité, l'Église demeure source de vérité; elle guide. On l'a bien vu dans les récents communiqués des évêques français. (F., célibataire, 32 ans.)

Si l'on détache Jésus de son Église tout se dissout. Pour nous, instituteurs, il faut vraiment nous vouloir dans l'Église car les occasions de s'en détacher sont nombreuses.

L'Église ne pose pas tellement de difficultés à notre foi, car étant humaine, elle est forcément pécheresse, mais combien parfois, elle pèse sur nos épaules, au point que nous aimerions nous désolidariser d'elle ou du moins de ce qu'elle apparaît être, aux yeux non seulement de notre milieu, mais surtout du monde ouvrier, comme un agent subtil des puissances d'argent. (Foyer, 5 enfants, 42, 39 ans.)

L'Église pose difficulté plus à l'apostolat qu'à la foi elle-même. J'admets bien que les hommes qui la constituent soient divers et parfois apparemment opposés, voire médiocres ou en difficultés. J'en rencontre assez chez moi et chez les autres de ces défaillances. Ce qui me fait mal c'est pour le témoignage auprès des incroyants, de tous les chrétiens qui vivent leur foi en dedans.

Tout cela ne fait pas pour moi difficulté de foi mais engendre une souffrance. Je pense d'ailleurs qu'elle est normale cette souffrance, c'est celle de tout chrétien qui se voulant fidèle à l'Église essaie de penser l'évangélisation et le témoignage vrai dans le monde laïc d'aujourd'hui tout en sachant qu'il participe lui aussi au péché d'Église.

L'Église fait difficulté pour ma foi en ce sens qu'elle ne reflète pas toujours aux yeux du monde le visage exigeant et pur mais plein d'espérance de l'Évangile. Au fur et à mesure que j'avance j'accepte davantage tout cela, mais où je ressens toujours une souffrance profonde c'est lorsque des non-chrétiens jugent et que leur jugement est vrai. C'est difficile de leur faire apparaître ou découvrir derrière les imperfections humaines l'Église du Christ.

L'Église porte difficulté à notre foi, et surtout à la conversion du milieu dans la mesure où elle n'est pas vraiment une communauté chrétienne, où elle manque d'unité. Plus nous irons vers une pastorale d'ensemble, d'unité, moins l'Église sera un obstacle à la foi.

L'Église c'est une Incarnation; lorsque je suis en face de mon milieu, ce sont ses insuffisances humaines, ses erreurs, ses faiblesses

humaines qui me font difficulté, elles sont un écran. Seul, j'en souffre, mais je comprends. C'est le vrai cléricalisme qui constitue la difficulté majeure à l'heure actuelle. (Foyer, 25 ans.)

3. *Responsables dans notre milieu*

Avez-vous dialogue entre chrétiens sur votre foi et votre relation a Dieu (et non seulement sur vos engagements et problèmes humains) ? et avec les non-chrétiens ? Est-ce que l'ambiance, les aspirations, les valeurs de votre milieu vous paraissent volontiers reconnues ou suspectes dans le monde catholique autour de vous ? (idées de liberté, progrès, tolérance, respect). Quelles difficultés cela entraîne-t-il pour vous et votre foi ?

« Nous ne pouvons pas ne pas parler », s'écrie saint Pierre. Le dialogue fait partie de la foi. Mais Notre-Seigneur nous a avertis que ce dialogue n'était pas facile : « Celui qui aura rougi de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme aussi rougira de lui » (Luc 9, 26).

Nous sommes responsables de ceux près de qui Dieu nous a placés. Le prochain est celui qui est sur mon chemin, dans le besoin, de telle façon que je devrais détourner mon chemin pour ne pas le voir. « Quiconque vous donnera un verre d'eau... parce que vous êtes du Christ, ne perdra pas sa récompense » (Marc 9, 40). L'instituteur est obligé au dialogue : « situation inconfortable », « être sur la barrière »...

... ces réponses disent assez la difficulté de ce dialogue de la foi. Mais elles constatent aussi le très grand progrès qui

s'est réalisé depuis plusieurs années. Néanmoins, pour un chrétien, le témoignage est peut-être en bien des cas la plus haute forme du dialogue. Car, finalement, pour la foi, c'est Dieu qui se charge du dialogue, en donnant de comprendre, à son heure, la parole du témoin. Saint Paul le comprit qui avait commencé par martyriser saint Étienne.

ÊTRE SUR LA BARRIÈRE

Les enseignants catholiques ont *une position boiteuse* : nos valeurs sont suspectes d'un côté comme de l'autre autant dans le monde enseignant que dans le monde catholique. (4 foyers de 25 à 35 ans).

Pour nous, cette coupure provoque une situation « inconfortable », nous servons de « tampon ». Cette situation est extrêmement pénible pour ceux des collègues catholiques qui n'ont pas le soutien d'une communauté vivante. Pour les équipiers, tout en étant cause de souffrance, cette situation peut être un stimulant pour une foi plus vivante.

Difficulté personnelle : impression désagréable de n'être pleinement admis par aucun des deux mondes, *d'être sur la barrière*. Difficulté du choix dans toutes les actions. Équilibre précaire entre les deux. Manque de confiance en soi parce que toujours suspecte.

Je crois que les catholiques n'aiment pas le milieu instituteur même s'ils lui reconnaissent des valeurs. Ils le croient sectaire, intolérant. Pour nous, on a l'impression d'être rejetés des deux côtés mais le dialogue est quand même plus facile avec les catholiques des autres milieux, surtout avec les jeunes des mouvements d'Action catholique.

Dans le milieu catholique de ma petite ville, on ne comprend pas que l'on puisse être un catholique fervent et un instituteur attaché à la laïcité. *Quand il faut opter (exemple : pour la pétition) je suis toujours tiraillée intérieurement.*

Dans le monde catholique, les valeurs de notre milieu en elles-mêmes nous paraissent reconnues, mais elles ont été véhiculées par des courants (pensons à la période précédant la séparation des Églises et de l'État) qui les ont rendues et qui continuent parfois à les rendre suspectes. Pour notre foi, cela n'entraîne pas de grosses difficultés, au contraire.

A l'heure actuelle, les structures du milieu enseignant sont remplies « d'évadés de l'Église », qui s'en sont peu à peu éloignés et qui ont cru trouver dans cette démarche leur efficacité humaine. Le dialogue avec eux est difficile, car ils ont contre l'Église une amertume, une rancœur tenaces, et le débat est passionné.

C'est là que réside la difficulté, car pour certains (rares, je pense) on ne peut pas être instituteur chrétien si on est instituteur laïque. Plus répandue, il me semble, est l'attitude inverse de la part de nos collègues soi-disant laïques, qui n'admettent pas qu'un instituteur chrétien puisse se dire laïque.

Difficultés : tentation du désespoir. On n'arrivera à rien. Nous ne sommes pas compris, mal compris, suspectés. Ceci me semble très important car on est tenté d'abandonner ce qui fait le meilleur de nos convictions. Tentation du « ghetto » : on se repliera entre quelques « initiés », on évitera l'ensemble des milieux catholiques, on ne parlera pas à son curé. J'avoue avoir été tentée, et l'être encore, par ces deux abandons.

Prise dans son sens classique, l'idée d'Église me fait parfois me demander si je suis vraiment devenue catholique. Je désire l'être cependant, parce que j'aime cette Église comme la Mère que le Seigneur nous a donnée, et la considère comme dépositaire du plus authentique de la Révélation. Mais suis-je bien de cette famille spirituelle ?...

Voir dans l'Église des chrétiens endormis, peu présents au monde moderne m'incite à me désolidariser d'eux. Je comprends souvent beaucoup mieux l'incroyant que le croyant traditionnel. *J'ai l'impression d'être « minoritaire dans l'Église »* et il me faut faire effort pour reconnaître la présence du Christ dans n'importe quel catholique. Par contre des contacts récents avec notre évêque ont fait tomber bien des préjugés que j'avais sur la hiérarchie et je sens très fort la nécessité d'un dialogue avec nos pasteurs pour leur faire connaître la mentalité de nos milieux et, réciproquement, pour que l'Église leur soit accueillante.

Faut-il rappeler que toute conversion amenant un attachement respectueux à l'Église serait reçue dans notre milieu comme une véritable trahison ?

Pour ce qui est du monde catholique, il a peut-être sa large part de responsabilité dans le conflit scolaire actuel. Il suspecte la laïcité,

peut-être même la méprise. Pourtant, si les catholiques étaient présents en assez grand nombre pour bâtir une authentique laïcité et veiller à ce qu'elle ne dévie pas, ce ne serait peut-être pas si mal. L'enseignement catholique dans l'école laïque doit au fond *se réjouir de sa position inconfortable* qui l'oblige à approfondir sa foi, à réviser sa conception de la laïcité, à être sans cesse attentif à Dieu et aux autres pour une charité toujours plus grande.

DIFFICULTÉS DES ÉCHANGES

Peu de dialogues entre chrétiens sur notre foi et nos relations à Dieu, mais plutôt comment cette foi doit être vécue, avec les erreurs, les chutes qui nous menacent ou les travers où nous sommes tombés. (H., 20 ans.)

Ceci vient d'un manque d'intimité entre nous : exactement comme des problèmes affectifs, nous n'osons pas en parler ensemble, nous n'osons pas dire nos découvertes, nous n'osons pas exposer aux autres nos problèmes; ceci parce que notre foi ne fait pas suffisamment notre vie, parce que nous avons peur d'atteindre la liberté de l'autre. Nous avons assez peu de temps pour avoir des contacts humains vrais avec les autres; si, à chaque fois que l'occasion se présente, nous parlons « foi », l'autre peut penser que nous voulons le ou la convertir et que nous n'avons que cela sur le cœur, donc que nous sommes des êtres à part, incapables de les comprendre. D'autre part, personnellement, j'ai plutôt tendance à dire ce qui est reconnu par l'Église et non ce que je pense. Il y a là une erreur car j'ai l'air de vouloir à tout prix ne pas être en contradiction avec l'Église alors que je le suis parfois et les autres peuvent m'objecter : « Tu crois tout ce que te dit l'Église sans balancer; tu as une faculté d'obéissance...! » Je pense qu'il faudrait arriver sincèrement à dire ce dont nous vivons même si c'est loin d'être parfait, surtout sans vouloir convaincre les autres, chrétiens ou non. (F., célibataire, 20 ans.)

Peu de dialogues sur notre foi et notre relation à Dieu avec des chrétiens, pudeur, manque de profondeurs des échanges, trahison des mots (auxquels au fur et à mesure qu'on devient « adultes » on croit de moins en moins).

Le milieu enseignant n'est plus une réalité. Les instituteurs ne se rencontrent plus comme autrefois. Les échanges restent souvent superficiels (politique, questions pédagogiques). Lors des conférences

pédagogiques on sent qu'il n'existe pas de lien véritable entre les enseignants. On ne cherche pas à se connaître.

Oui, mais réduit seulement aux études d'équipe ou aux conversations entre équipiers (de notre équipe, ou de plusieurs équipes, par exemple dans les lettres). Les conversations avec d'autres catholiques n'approfondissent pas vraiment.

Principales difficultés rencontrées par un instituteur exerçant en milieu rural : — travail absorbant, fatiguant (classe unique, secrétariat de mairie, jardin) peu ou pas de temps pour la culture personnelle. — Isolement : il y a dans le village peu de gens qui sont à même de discuter d'un sujet sérieux en dehors des questions agricoles.

Tout rencontre avec un non-chrétien ou un chrétien est un enrichissement, une ouverture vers Dieu et nous libère du souci du profit pour soi ou son « Église », si nous savons faire passer l'autre en premier.

Le dialogue s'engage parfois entre chrétiens sur notre foi mais il se situe plus facilement sur les engagements humains, et ceci y compris dans les Équipes. Il y a, me semble-t-il, une déformation très nette qui consiste à débattre de « grandes » idées, à n'accepter pour vrais que de « grands » engagements et à perdre le sens du détail, des petits faits quotidiens qui constituent, je crois, l'essentiel de notre vie de chrétien. Nous nous trouvons plus souvent affrontés à de petits problèmes qu'à des grands, et je me demande dans quelle mesure cette déformation n'entraîne pas un manque de charité, d'amour vrai des autres et une certaine recherche de soi.

Il y a aussi une déformation due à l'influence des milieux d'Action catholique (J.E.C. par exemple) : on nous a appris à agir, à rayonner, etc., au lieu de nous apprendre à « être ».

PLUS FACILE AVEC LES NON-CHRÉTIENS ?

J'avoue que je me sens plus de plain-pied avec mes collègues non chrétiens qu'avec des catholiques traditionnels. Les idées de notre milieu, l'ambiance, les aspirations semblent déplacées dans les milieux catholiques traditionnels ou dans les paroisses où la majorité bourgeoise donne le ton. (F., célibataire, 26 ans.)

Le dialogue avec d'autres chrétiens existe, mais davantage s'ils sont extérieurs au monde enseignant. Peu de chrétiens de l'enseignement

acceptent le dialogue sur le plan de la foi. Il y a comme une sorte de pudeur, ou est-ce une laïcité mal comprise, une habitude de se taire qui les arrêtent ?

Des échanges sur la foi, j'en ai fréquemment avec des non-catholiques ou des incroyants; mais avec des catholiques, le contact est à la fois plus rare et moins détendu (je ne sais quelle pudeur s'interpose).

Peu de dialogue sur la foi, seulement dans les grands événements (avec des collègues incroyants, ça a été souvent à l'occasion d'un décès).

Le dialogue entre chrétiens sur ma foi et ma relation à Dieu m'a toujours paru plus difficile qu'avec les non chrétiens. Il me semble qu'encore trop souvent pour les chrétiens — et je n'échappe pas à cela bien sûr — la foi, les relations à Dieu sont considérées comme individuelles, comme ne devant pas être exhibées sous peine de paraître trop « sévères » ou « pieusards ».

C'est notre métier, notre engagement laïc, qui nous obligent à découvrir l'importance primordiale — presque unique! — de l'être. « On n'enseigne que ce qu'on est », du coup : « On ne rayonne que ce qu'on est! » Ces échanges seraient presque plus faciles avec des non-chrétiens de notre milieu qui ont ce sens de l'être et ce respect de l'autre être. La grande difficulté pour nous c'est de concilier ce respect de l'autre, ce souci de non-ingérence dans son domaine privé... et le grand souffle conquérant de la foi d'un saint Paul. (Mariée, 37 ans.)

Le dialogue est relativement plus difficile avec les chrétiens sur la vie de foi, sur notre vie de prière, car il semble que ce soit assez personnel, et on n'ose pas en parler quand on se connaît mal, ou bien pour d'autres il semble que les problèmes humains, les engagements prennent plus d'importance (selon l'extérieur, on ne peut juger) que la vie d'intimité avec Dieu à laquelle nous sommes appelés. Avec des non-chrétiens, pour ma part, j'ai parlé quelquefois seulement de certains sujets de foi (les collègues posent des questions quand cela se trouve), mais jamais de ma vie de relations avec Dieu : ils sont trop discrets pour m'en parler, et de moi-même je n'insisterais pas. (F., célibataire, 29 ans.)

Auprès de certains esprits assez éclairés de non-chrétiens on trouve une large part de compréhension, mais ce qui laisse souvent l'interlocuteur sceptique ce sont les réalisations de la vie chrétienne. « Tout

ceci est bien joli, mais à voir le résultat... » On préfère être moins « ambitieux » et ne pas « s'asservir » aux exigences d'un dieu. La liberté chrétienne est contestée. (H., 16 ans 1/2, normalien.)

De la part des non-chrétiens avec lesquels j'ai dialogué, j'ai toujours rencontré de la sympathie et un peu d'envie en voyant que ma foi me comblait alors qu'il leur manquait quelque chose.

Avec les non-chrétiens :
Difficile de leur montrer que la foi est autre chose qu'une pratique religieuse. Sont souvent obnubilés par des questions pratiques sans importance (formes du jeûne, etc.).

Avec les incroyants il est rare que nous parlions de la même personne quand nous parlons de Dieu et de l'Église. N'abordant pas la seule question : celle du rapport personnel de Dieu à l'homme, ils voient l'Église comme un appareil de coercition; les chrétiens comme des moutons passifs et non comme des brebis aimantes. Ils ont d'ailleurs raison : nous sommes souvent moutons. Ce qui manque : le témoignage d'un chrétien ou d'un prêtre qui soit absolument homme d'Église et homme libre (je connais un prêtre qui porte ce témoignage en milieu enseignant. Deux collègues athées, très intelligentes, ont été dans l'admiration en face de cet homme de Dieu parfaitement libre). (F., célibataire, 30 ans.)

Quelquefois conversations avec des non-chrétiens qui nous demandent des explications sur la religion : naissance virginale du Christ; ou sur notre foi : pourquoi la morale ne suffit-elle pas.

IL Y A DU PROGRÈS

Je crois que l'on ne discute plus notre tolérance et notre laïcité à part certains milieux visiblement passionnés ou ignorants, certains usagers d'écoles libres ou certaines tendances de S.N.I. et ce n'est pour nous qu'une raison supplémentaire de bien vivre notre foi.

Je pense que le dialogue entre chrétiens sur la foi est absolument indispensable (et je pense qu'il est d'ailleurs plus facile de dialoguer sur la foi que de dialoguer sur l'engagement de vie de chacun). Et je pense également que nous avons aussi besoin du dialogue avec des chrétiens non enseignants. On ne peut nier à notre égard une certaine méfiance du monde catholique. Mais je crois qu'elle s'amenuise. L'Église évolue (des parents catholiques hésitent moins à confier leurs

enfants à l'école publique); l'école laïque évolue (entrée de jeunes maîtres catholiques dans l'enseignement d'État). Je pense qu'il faut se placer dans cette perspective d'évolution et croire à notre rôle de « lien ». (F., célibataire, 40 ans.)

J'ai l'impression que notre milieu laïc est de plus en plus reconnu dans le monde catholique. Cependant beaucoup de préjugés — assez souvent fondés il est vrai — sur le sectarisme, l'intolérance. Pas de difficultés... il y a tant de travail à faire que plus personne ne pourra nous dire que nous serions mieux ailleurs. Difficultés tout de même pour établir des ponts entre catholiques (hors du milieu enseignant) et non catholiques. (H., célibataire, 22 ans.)

Le fait d'enseigner dans une école laïque est souvent source de critique par les chrétiens et même les prêtres qui ne comprennent pas et n'acceptent pas les valeurs de notre enseignement. *Mais il y a des améliorations* tout de même. C'est surtout l'idée du respect des idées d'autrui qui est la plus mal comprise. Cela m'a montré la difficulté de l'apostolat. Peut-on vraiment prêcher par l'exemple? Et aussi le fait, lorsqu'on a une influence assez grande sur les élèves, de ne pouvoir en profiter pour les influencer au point de vue religieux.

Je crois que les valeurs de notre milieu sont reconnues dans le monde catholique autour de nous dans la mesure où on les explique, où on montre leurs raisons profondes (exemple : discussions avec des prêtres, des instituteurs libres qui sont très étonnés de notre position). Pour ma part j'ai plus de difficultés à me sentir à l'aise dans le milieu laïc et à y discuter que dans le milieu catholique.

Le sentiment d'être au moins écouté par les membres du clergé a fait beaucoup pour faire tomber mon opposition ombrageuse. Sur le plan de la vie de foyer, sur celui de la mentalité du monde enseignant laïque, sur celui même de notre compréhension de la liturgie et du rituel, j'ai maintenant conscience que l'Église cherche à adapter doctrine et pastorale. Aux allusions perfides sur la « richesse de l'Église », la connaissance des prêtres, et même d'évêques, suffit à dégonfler la baudruche. (Encore que dans tel département de l'Ouest où je suis passé, les difficultés pour la foi me semblent beaucoup plus grandes : confusion des tâches des laïcs et des clercs, totalitarisme de l'Église, intolérance pratique...) (Marié, 3 enfants, 30 ans.)

C'est la multiplicité des contacts avec des prêtres, des religieux et des évêques (contacts personnel ou lecture d'articles) qui m'ont permis de ne plus anathémiser « l'Église en bloc ». On a vite fait, à la

connaissance des difficultés rencontrées par ceux qui ont des responsabilités, de faire la part des limites personnelles, des pressions exercées par telle éducation, tel groupe, telle circonstance. On voit la diversité des hommes, l'unité profonde de leur foi à l'Église (la vraie), et dans la majorité des cas la bonne volonté et la charité qui les animent.

Oui, les valeurs de notre milieu sont suspectes dans le monde catholique. Toutefois le monde catholique rencontré à D. est volontiers de même « teinte » que moi. Le seul litige est le problème scolaire et encore la compréhension règne avec presque tous, ainsi que le respect de la vocation de chacun. Nous dialoguons avec les enseignants libres, avec Mgr l'Évêque (avec beaucoup de calme). Monseigneur nous encourage d'ailleurs et applaudit lorsque nous lui disons assimiler et promouvoir les valeurs de notre milieu que vous citez, j'en ai eu son avis directement.

Le dialogue entre chrétiens sur notre foi est facile, avec ceux qui sentent et voient comme nous. Exemple : je viens de rencontrer un militant d'A.C.O. Immédiatement nous nous sommes sentis en communion avec ce foyer. Par contre, aux yeux de ceux qui dénient à l'Église son rôle social, nous sommes un peu des illuminés, à moins que nous ne soyons des communisants! Je peux leur demander de prier pour les « Équipes Enseignantes ». (Nous croyons tous à la Communion des Saints, c'est déjà quelque chose!) Je suis sûre qu'ils répondent à ma demande mais peut-être bien pour en demander la conversion! Autour de moi le monde catholique se méfie un peu des idées de respect, je pense. Mais ce mal est peut-être un bien parce qu'il pousse à réfléchir davantage à tous les problèmes qui divisent. A prier aussi.

Il me semble que mes camarades devenant adultes cessent de s'inquiéter. Autour de moi les valeurs de mon milieu me semblent en général reconnues par le monde catholique jeune. Les aînés sont moins « tolérants ». (F., 19 ans.)

Pas de difficultés pour que le monde catholique reconnaisse les valeurs de notre milieu. Il règne ici un esprit de tolérance dans les deux sens. Nos valeurs sont tout à fait reconnues par les catholiques et la pratique de notre religion ne nous occasionne aucun ennui de la part des laïcs non chrétiens.

Le monde catholique ne connaissant notre milieu que du dehors, le critique. Mais notre évêque, par exemple, nous comprend, nos aumô-

niers aussi, des gens de l'A.C.O. que je connais. Reste la tendance chrétienne de droite qui critique les structures, mais reconnaît le travail fait individuellement par les maîtres.

Bien que le chrétien pratiquant soit durement désapprouvé, pris pour un suspect dans notre milieu, je me suis rendu compte que s'il « tenait le coup » il était respecté et considéré.

Aspirations et valeurs du milieu plutôt reconnues que suspectes quand elles ne sont pas méconnues en partie. Mais reconnaissance limitée, « votre » action, « vos » aspirations et « vos » valeurs sont légitimes mais... (en quelque sorte : à l'intérieur de votre milieu et il ne serait pas bon qu'elles deviennent générales). Il y a une évolution; nous sentons encore la nécessité de poursuivre le dialogue, sans nous décourager.

Il me semble que les valeurs de notre milieu sont plus ignorées que suspectes. Le monde catholique ne se doute pas du nombre de chrétiens fervents dans l'enseignement public; *dans les villages on est étonné de voir l'institutrice aller communier* et nos rassemblements dans les lieux de pèlerinage par exemple, étonnent et provoquent même l'admiration; j'ai eu là-dessus la confidence d'une religieuse enseignante.

Obstacles et préjugés

Laissons parler ceux qui ont cherché à être témoins de leur foi dans un dialogue vrai. Des deux côtés, ils ont affaire trop souvent avec des idées toutes faites, et avec la paresse des préjugés.

La responsabilité est bien partagée.

LES IDÉES TOUTES FAITES

Idées de liberté, de progrès, tolérance, respect : acceptées en principe par tout le monde dans notre milieu catholique, superficiellement par les « chrétiens d'occasion », plus profondément par « ceux qui vivent dans le Christ ». En général, on a plutôt tendance, d'après ce que je connais, *à s'endormir sur ses*

idées, sans trop essayer d'y mettre vraiment toute sa personnalité, de se voir par là obligé en conscience de changer sa manière d'agir. Pour tous, évidemment, c'est la paresse de se surmonter soi-même qui entraîne la paresse d'esprit et l'arrêt de tout progrès. D'où repliement sur soi-même, manque de largeur d'esprit, de tolérance. (F., célibataire, 20 ans.)

Les valeurs de notre milieu ne sont pas reconnues dans le monde catholique. Elles sont suspectes parce que méconnues bien souvent. On a plutôt des *idées toutes faites* sur notre milieu qui ne correspondent pas à la réalité en général. Il s'ensuit pour nous, enseignants catholiques de l'école publique, une incompréhension souvent de la part des catholiques. Certains, par exemple, se sont indignés lorsque je suis entrée dans l'école publique alors que j'avais fait toutes mes études à l'école libre.

L'ambiance des écoles normales nous semble généralement suspectée dans les milieux catholiques : préjugés le plus souvent, *qui se réfère à un état de choses la plupart du temps dépassé*. Mais les valeurs de ce même milieu et leurs aspirations, paradoxalement, sont généralement reconnues, ce qui supprime les difficultés.

Les valeurs laïques me semblent suspectées par le monde catholique, suspectées parce que non comprises, car *un même mot peut avoir des sens très différents*; je pense à un curé de village qui était choqué que je me présente en tant qu'institutrice laïque. Cela entraîne une très grande difficulté dans la discussion, nous sommes suspectés ou même plaints (ce qui est peut-être encore pire).

L'ambiance de notre milieu est suspecte. Le milieu enseignant est jugé trop libéral et trop progressiste. Mais les valeurs de notre milieu, expliquées, sont assez bien reconnues.

Le monde catholique reste assez réticent pour le monde enseignant (dans ma campagne), mais c'est assez difficile à distinguer de cette attitude du travailleur qui voit sans indulgence l'instituteur, l'homme aux mains blanches et aux longues vacances; on distingue mal la religion du reste.

Pour résumer, dans l'histoire des vérités chrétiennes devenues folles, nous voyons surtout des vérités chrétiennes, alors que le monde chrétien voit surtout qu'elles sont devenues folles.

PRÉJUGÉS DES CHRÉTIENS

Mais je reproche au monde catholique de trop souvent se croire le propriétaire de ces valeurs : dévouement, etc., sans reconnaître la valeur humaine propre des incroyants. Il y a chez les incroyants du monde instituteur un profond et réel respect de la conscience qui est aussi, et même très souvent dans la lutte anticléricale, un respect vrai de la liberté de l'acte de foi — et qui place celle-ci très haut. (Marié, 4 enfants, 38 ans.)

Les valeurs du monde instituteur paraissent suspectes aux autres catholiques. *Nous sommes un peu les loups dans la bergerie.* Par définition, l'instituteur est anticlérical. Si les catholiques admettent quelques exceptions, c'est sur le plan particulier (tel ou tel qu'ils connaissent), mais ils ne croient pas à des aspirations élevées collectives, à plus forte raison à des aspirations apostoliques. D'ou difficulté pour nous de pénétrer grâce à notre foi dans d'autres milieux (ouvrier, paysan). (F., célibataire, 27 ans.)

Attitude du monde catholique envers notre milieu. L'an dernier j'ai provoqué le dialogue avec un jeune foyer (lui ingénieur), tous deux anciens élèves d'établissements libres, à propos de la loi scolaire. Hostilité héréditaire (presque viscérale) à l'enseignement public. Ignorance complète des problèmes qui pouvaient se poser à la conscience d'un instituteur chrétien dans l'enseignement public, du sens de sa présence. Préservation du noyau de « bons »; quant aux « mauvais », « qu'ils s'arrangent ». Malheureusement ce n'est pas un cas isolé. Par contre, compréhension dans l'ensemble du clergé de la région.

Je crois que pour beaucoup le milieu normalien apparaît comme un milieu « pourri » où il n'y a que des anticléricaux, ceci est faux, beaucoup de normaliens ont été élevés dans la religion chrétienne et l'ont par la suite délaissée, mais très peu sont vraiment anticléricaux.

Les valeurs de notre milieu ? Elles sont presque totalement ignorées du monde catholique. C'est bien là un exemple de cette fermeture du monde chrétien dont je parlais plus haut. Je m'emploie à essayer de faire tomber les barrières personnellement, dans mon cadre de vie et collectivement par l'intermédiaire de l'activité des Équipes. Un exemple. Le quartier où j'enseigne comprend une école laïque : 50 classes à peu près. Une école libre 3 ou 4 classes. Je suis allée me présenter au curé du lieu. Il m'a regardée comme un oiseau rare, m'a dit que mon école avait été sectaire... l'an passé! J'ai senti qu'il considérait

cet énorme bloc scolaire comme « un monde à part » dont il avait un peu peur et dont il se méfiait, à tout le moins. Mais dites-moi quel est donc le « monde à part » ? Nos 1 500 gosses ou ses 150 brebis ? Nos syndicats font figure de révolutionnaires dans le monde catholique. La ligue féminine écrit qu'un tiers des instituteurs sont communistes, ce qui est rigoureusement faux. Les valeurs de respect de l'enfant, de tolérance qui sont véhiculées dans notre milieu sont taxées de rationalisme par les milieux catholiques.

Le culte de la tolérance, le souci du respect, que l'on trouve dans le milieu instituteur seront plutôt baptisés, dans le monde catholique, rejet de Dieu, etc.

Les dialogues avec les non-chrétiens sur le plan de la foi sont plus difficiles. Je suis dans une grosse école dans une commune à municipalité communiste; les collègues sont pour la plupart antireligieux (et pas seulement anticléricaux). Souvent, par peur d'être incompétent, on n'ose pas trop prendre la parole. Il y a aussi parfois les arguments simplistes que vous opposent les collègues et qui vous font mal. Par peur, on n'ose rien dire; on n'en souffre pas moins de voir une telle incompréhension. Néanmoins j'essaie de trouver dans mes collègues ces valeurs chrétiennes du milieu laïc : respect des autres, tolérance, foi en la valeur de l'homme, souci du plus pauvre, idée de liberté. Ces valeurs, je les porte dans la prière. Mais ces valeurs ne sont pas toujours reconnues des chrétiens. Je pense à mon curé qui me disait que *Vie enseignante* à ce propos sentait un peu le fagot. Peut-être ai-je eu tort mais je ne lui ai plus fait passer le journal.

La difficulté pour moi a été l'isolement, en particulier les trois dernières années, dans un village soi-disant chrétien bien pensant, que j'ai quitté ne pouvant absolument plus le voir... *une indifférence pour moi pire que de la haine.* Je ne pouvais plus juger objectivement.

Le curé. Il fait partie du décor. D'ailleurs il n'est pas souvent là, sa voiture n'a pas le temps de refroidir. Les rapports curé-instituteur sont bons. On échange quelques banalités, on semble d'accord pour ne pas se créer d'ennuis.

Pour répondre aux exigences de notre foi, nous nous engageons socialement, d'où dispersion et manque de temps. De plus les activités « paroissiales » ne peuvent être menées de pair avec des activités sociales « laïques » justement à cause du contre sens qui veut qu'un chrétien soit plutôt d'esprit conservateur, pas trop « indépendant dans

ses jugements et engagements » (indépendant au sens propre, c'est-à-dire vis-à-vis d'une caste ou de soi-même, de son confort personnel). En effet, il est impensable pour un esprit conforme à l'ensemble des chrétiens bien pensants qui peuplent les « messes du dimanche », qu'un chrétien puisse militer en dehors de l'Église sur le plan social même. Tout cela crée des difficultés de rapports à établir entre soi et les divers groupes où nous nous devons de lutter, pour ne pas « choquer » d'un côté ou de l'autre et même un seul individu.

Il me faut aussi noter que les groupements et activités sur le plan paroissial me font personnellement un peu peur (trop de gestes, d'attitudes, d'habitudes, de religiosité puérile, imprègnent souvent ceux qui en font partie au point qu'on les « reconnaît » dans la rue!) Pourquoi la paroisse semble-t-elle si peu accueillante, malgré toute l'évolution déjà accomplie ? (Mariée, 35 ans.)

Le curé est éleveur de poulets ou apiculteur, ou cinéaste, ou photographe de talent. Ses déplacements sont fréquents, pour « faire plaisir » il conduit l'un ou l'autre, parfois à des distances considérables. Chaque année il va à Lourdes, ou fait un grand voyage (Fatima, Rome). On se demande comment il arrive à payer tout cela.

Je me suis coupée du monde catholique traditionaliste. Il y a chez la plupart une méfiance vis-à-vis de l'école publique. Mes pensées pour ces gens ne sont pas toujours charitables : je les juge repliés sur eux-mêmes, refusant le contact avec ceux qui ne sont pas « purs », loin de la vraie doctrine évangélique (le levain dans la pâte). Ils empêchent l'Église d'avancer. J'étais l'an dernier dans un bourg très traditionaliste, quand certaines personnes avaient l'air de m'entourer, pensant que j'avais le même esprit qu'elles puisque j'allais à la messe, cela me « hérissait ».

Quant aux réactions du monde catholique envers le milieu enseignant, elles sont variées. Cependant il demeure une certaine méfiance. On admet peu que les idées de liberté, de progrès, de tolérance, de respect... soient des valeurs pré-évangéliques et on suspecte souvent les enseignants d'être plus ou moins pro-communistes, sinon communistes tout à fait, ou du moins de pencher vers un matérialisme dangereux. Certes, c'est variable avec tel ou tel aspect du monde catholique, ou tout simplement avec tel ou tel catholique. Cependant je dois dire qu'au moment de la Mission qui a lieu en mars 1960, *le monde enseignant n'a pas été pris au sérieux,* et n'a pas compté. Certes, les missionnaires avaient fort à faire pour faire face au monde ouvrier, rural, etc., mais le fait que ce monde enseignant n'ait pas

compté me semble tout de même être une preuve qu'il tient peu de place et qu'on ait méconnu ses besoins et ses possibilités; ses responsabilités et son influence aussi. Sans aucun doute, cela m'a amenée à prendre conscience qu'il me fallait encore purifier ma foi et attendre patiemment, de la patience même de Dieu. Pas facile toutefois... (F., célibataire, 32 ans.)

L'ambiance, les valeurs de notre milieu et ses aspirations sont suspectes dans le monde catholique autour de nous (idées de liberté, de progrès, de tolérance, de respect de la personne, de la justice avant la charité).

Les aspirations, l'ambiance et les valeurs de notre milieu paraissent plutôt suspectes dans le monde catholique. L'ensemble, la masse croyante tient aux valeurs établies, importance de la tradition, conserver et défendre les droits, les institutions, les valeurs même en ce qu'elles ont de contingent. L'enseignant lui, aux prises avec un monde en progrès, assez rationaliste et progressiste, est très sensible aux aspirations populaires et ouvrières : progrès, liberté, tolérance, etc., au risque même de frôler l'hérésie. De plus, l'enseignant s'affirme souvent de façon directe, brutale, franche, en s'opposant, ce qui risque de l'isoler et souvent de le faire mal comprendre et mal juger. Ses paroles vont souvent plus loin qu'il ne le voudrait et ne le pense. Dans l'ensemble il manque de diplomatie et de nuance, ce qui ne tend pas à aplanir les difficultés. Difficultés d'isolement, de méfiance réciproque et de souffrances. (F., célibataire, 35 ans.)

Je crois que les valeurs laïques sont suspectes à la majorité de ceux pour lesquels l'examen de ces valeurs obligerait à reconsidérer leur foi.

Les valeurs de notre milieu sont souvent méconnues, même — et j'en ai été peinée — par les équipes d'A.C.O. L'idée laïcité : respect de la personne est très peu connue et suspecte. Il faut parler et expliquer. Malheureusement quelques instituteurs ne sont pas encore très respectueux des opinions.

Certes, les aspirations de notre milieu sont idéalistes et humanitaires et nous savons aussi que ces aspirations de liberté et de tolérance ne sont pas partagées par tous les catholiques : la famille catholique réactionnaire n'est pas un mythe : elle existe! Je connais des riches qui applaudissent à la condamnation de prêtres « bêtement humanitaires avec les Arabes »; l'intérêt passant avant la justice et la charité. Ceci n'entraîne pas de grosses difficultés pour notre foi, mais nous devons

admettre courageusement que tous les catholiques ne sont pas très respectueux de la personne humaine.

Notre croyance au progrès est considérée comme une utopie parce que, s'il y a progrès scientifique ou économique, les chrétiens pensent que le progrès moral n'existe guère, et que le péché originel, le « monde » continuent à agir dans l'humanité. Ils suspectent aussi notre foi en l'homme d'être trop « naturelle » et de méconnaître le domaine du surnaturel, de la lutte contre le mal. Les chrétiens insistent aussi sur les habitudes, les cadres, les soutiens donnés par les instituteurs alors que nous mettons l'accent sur la responsabilité personnelle et la liberté. Ceci joue surtout dans le problème de l'éducation et donc de l'école libre. Les uns craignent les courants d'air. Les autres pensent qu'ils fortifient.

Le monde catholique pense que les erreurs n'ont aucun droit et qu'il ne faut pas être tolérant pour l'erreur, ni respectueux, mais que les personnes, cependant, ont quelques droits à notre charité. Nous mettons moins l'accent sur les personnes, et le respect des convictions nous amène à considérer les autres de l'intérieur et à essayer de leur faire découvrir la vérité non comme quelque chose d'imposé du dehors, mais comme une découverte du dedans de toutes les richesses possédées.

Les chrétiens supportent assez facilement l'inégalité comme voulue par Dieu et réparable dans l'au-delà, ou par la charité. Nous préférons la justice, une justice faisant partie de la charité.

Le monde catholique autour de moi! Curé et vicaire en tête, et ceux qui s'estiment bons catholiques au village, me soupçonnent plus ou moins de catholique sur la « frange » frisant l'hérésie. Paroisse semi-ouvrière (tissages de coton), semi-rurale, les ouvriers d'usine tenant une petite ferme ou ayant des jardins cultivés par eux pour la plupart. 2.100 habitants, pas d'action catholique spécialisée surtout pour le monde ouvrier. Alors on s'en réfère plus ou moins au jugement du clergé. Curé sympathique cependant, mais manquant d'ouverture. Par exemple, invité chez moi lorsqu'il s'y déroule une réunion d'équipe, me dit après : « Votre aumônier d'équipe n'a pas dit d'hérésie. » D'autre part il se méfie aussi de mes participations à des réunions œcuméniques de l'Amitié, disant qu'on « en reviendrait de la parole de Dieu ». Je suis suspecte pour les braves gens catholiques, pour l'A.C.G.H., l'A.C.G.F... Cela ne posant pas de difficulté pour ma foi, en pose pour mon attitude pratique : dialogues pénibles avec le clergé (les instituteurs chrétiens du coin qui firent passer la pétition l'an dernier furent dénoncés à Monseigneur... par des chrétiens laïcs ?

ou prêtres ?). Dialogues inexistants avec les fidèles. Je ne me sens pas sur la même longueur d'ondes et je n'ai aucune occasion de les rencontrer, en tant que groupements. Bien sûr, j'en connais quelques-uns plus particulièrement mais suis comme une étrangère vis-à-vis d'eux. Et ce n'est pas normal. (F., célibataire, 40 ans.)

PRÉJUGÉS DU MILIEU ENSEIGNANT

Nos collègues incroyants ou du moins non pratiquants font preuve de regrettables préjugés vis-à-vis de l'Église qu'ils ne connaissent que de l'extérieur. L'Église, c'est pour eux l'ennemie n° 1, le retour à l'obscurantisme, le frein au progrès et à la liberté. Mais c'est aussi un organisme rudement puissant et redoutable qui vise à tout dominer et dont ils ont très sincèrement peur. D'où leur farouche hostilité. C'est surtout, la mentalité des quarante-cinq à cinquante-cinq ans marqués par les luttes entre l'Église et l'État. Certes, ils admettent et respectent profondément l'aspect personnel et intérieur de la foi. Mais pour eux, tout se borne là : pour eux la foi est uniquement une affaire individuelle et privée qui ne regarde que l'intéressé. L'Église étant le rassemblement fraternel de tous les hommes dans le Christ, ceci entraîne logiquement que la foi s'exprime aussi communautairement. Nos collègues incroyants semblent ne pas comprendre cet aspect communautaire et nous reprochent souvent ces rencontres fraternelles où nous essayons ensemble d'approfondir notre foi, de mettre en commun nos problèmes, de nous aider mutuellement et de prier le Seigneur. Paroisse Universitaire et Équipes Enseignantes sont pour eux des choses suspectes et dangereuses : pénétration cléricale, noyautage destiné à saper la laïcité.

On ne croit pas facilement que notre foi est réelle et sincère. On pense entre autres qu'aller à la messe est une occasion comme une autre de sortir. (Normalien.)

Dans le monde catholique autour de moi, je n'ai jamais entendu tellement suspecter les valeurs de mon milieu toutes les fois qu'elles étaient réelles. Quant à ce qui est, malheureusement, tares du milieu : sectarisme surtout, je suis la première à le regretter (dans ce milieu surtout! les catholiques le savent, pas la peine d'en parler).

Les valeurs de notre milieu paraissent suspectes au monde catholique et peut-être à juste titre, parce qu'en même temps que propul-

sion en avant elles peuvent dégénérer en licence, progressisme, indifférentisme, affadissement de notre foi.

L'École Normale a la réputation d'être par excellence un lieu de perdition! En 1re A, les filles sont très nombreuses à aller à la messe; en 4e A, elles sont rares. Il y a encore, malheureusement, des filles « laïques » au mauvais sens du terme dans nos Écoles Normales, de plus certains professeurs se mettent de la partie et multiplient les attaques contre l'Église. Toutes les circonstances sont bonnes à prendre : cours d'histoire, ciné-clubs, etc. Cependant, dans l'ensemble, les filles sont ouvertes et assez tolérantes. A l'École Normale on se signale surtout par l'inertie, l'indifférence. Certaines petites allusions ou attaques de temps en temps nous réveillent en sursaut et nous obligent à réagir; nos camarades prennent parfois plaisir à nous « charcuter » sur des domaines touchant de près ou de loin la foi; elles nous demandent notre avis sur tel fait précis de l'actualité; alors bien sûr nous sommes amenés à prendre position en tant que chrétiennes. Au début, en général, la discussion est assez impartiale, mais si nous avons des avis tout à fait acceptables pour nos camarades incroyantes, elles essayent de pousser plus loin la discussion pour nous faire perdre pied, et si elles n'y arrivent pas par une discussion objective, la discussion devient du côté adverse un mitraillage de questions ou d'arguments assez inattendus et de mauvaise foi. Pour « l'adversaire » cela devient un jeu... et bien sûr la discussion devient impossible. Mais de toute façon, de telles discussions, de tels contacts ont au moins le mérite de nous faire réagir, elles nous donnent le désir de fonder notre foi sur quelque chose de solide car notre témoignage est très important. Dans certaines circonstances, il arrive que nous nous sentions observées : « Ah, ah, on va la voir à l'œuvre... » (F., 18 ans.)

C'est une chose incompréhensible pour des incroyants que la diversité des options temporelles, car ils ne peuvent comparer l'Église qu'à une puissances politique.

Appartenant par mon mari au milieu dit « indépendant « (monde patronal, économique, monde de techniciens), ayant par ma famille une connaissance du milieu rural et artisanal, ayant dialogué d'autre part avec certaines familles de mes élèves, j'ai pu constater que notre milieu n'est pas tellement apprécié dans le monde catholique, ni dans d'autres milieux socialement équivalents ou supérieurs. Je crois aussi que notre milieu est en grande partie responsable de ce manque de considération. Les aspirations qu'il proclame sont souvent des mythes *et il y a décalage sinon opposition entre le témoignage de*

vie et les grandes idées proclamées. Cela ne fait pas très sérieux.

Voici quelques exemples pris dans mon expérience personnelle : idée de liberté et peur de l'Inspecteur, du Syndicat, des parents, etc., idée de progrès et sclérose des méthodes d'enseignement, idée de tolérance et pression, voire sectarisme, du milieu, idée de solidarité et égoïsme de la vie courante, idée de respect et morale plus ou moins libre, manque de dignité dans la tenue, le langage, manque de respect pour l'enfant, sens de l'effort et du travail bien fait à donner aux élèves et manque de conscience professionnelle de certains maîtres, importance excessive donnée aux vacances, mesquinerie pour accepter un travail supplémentaire non rétribué, laisser-aller encouragé par le slogan « on en fait toujours assez pour ce qu'on gagne ». (Mariée, 2 enfants, 38 ans.)

Une situation providentielle de témoins

« Saurons-nous faire le pont? » La question n'est pas posée à la légère, pour qui sait la tentation d'installation, d'embourgeoisement et la peur qui guettent tout instituteur. « Explique-moi en quoi consiste ta foi? » La réponse nous juge. Et le jugement de Dieu comptera au moins autant que le jugement des hommes. Prions-nous assez pour ceux qui ont à répondre?

La meilleure façon de ne pas être déçu par ceux qui nous livrent le message de la foi, ces réponses le disent très bien : c'est de comprendre qu'à notre tour nous sommes chargés de le transmettre. Soyons d'abord loyaux en face de notre rôle de témoins de la foi, alors sans doute bien des difficultés disparaîtront.

Tout vient au fond de ce que l'on s'ignore et que l'on veut réciproquement s'ignorer. Et là je crois fortement qu'en tant qu'appartenant à la fois au monde laïc et au monde catholique, nous pouvons être des éléments de liaison et d'information sur ces deux milieux que nous aimons et connaissons également.

Pourrons-nous, saurons-nous faire le pont? Nous apparaissons trop comme des chrétiens, un peu en marge, que l'Église admet du bout

des lèvres parmi ses enfants et certains laïcs n'hésitent pas à dire que sans le savoir, nous sommes exploités par l'Église, afin de détruire par le dedans l'école laïque : « le ver dans la pomme » disait un bulletin du S.N.I.

Cependant, parmi eux — et c'est là le plus douloureux — beaucoup ne sont antireligieux que parce que personne ne les a aidés à être « religieux ». Beaucoup ne combattent l'Église que parce qu'ils ne la connaissent pas — car comment connaître l'Église sinon de l'intérieur ? mais au fond, visent sans le savoir au même but qu'elle. C'est ici que nous catholiques de l'enseignement public devons peut-être faire *mea culpa* : notre souci de dialogue est-il assez grand ? Sommes-nous assez attentifs à nos frères incroyants, assez inquiets, assez tourmentés de leur salut ?

Une expérience intéressante : il y a deux semaines, le groupe diocésain des religieuses enseignantes m'a demandé, à l'occasion de l'année de saint Martin, de leur expliquer ce qu'était le « milieu scolaire officiel », avec ses richesses humaines et spirituelles, et le rôle de l'instituteur catholique en milieu laïc.

Si cela leur a été profitable, cela ne l'a pas été moins pour moi qui n'avais jamais eu, auparavant, de contact avec leur milieu. Le milieu laïc paraît suspect aux catholiques en général. Ils ont beaucoup de méfiance et de préjugés à son égard, par manque de confiance dans l'humain sans doute.

Les instituteurs catholiques ont un grand rôle à jouer à cet égard, ils devraient pouvoir s'insérer dans les structures ecclésiales sans arrière-pensée, et aussi œuvrer dans les structures laïques pour qu'elles deviennent plus ouvertes, plus éducatives au plan humain, plus compréhensives à l'égard du phénomène spirituel. Mais j'ai remarqué qu'un bon nombre d'instituteurs et de professeurs — surtout d'un certain âge — manquent de confiance dans leur vocation; ils n'en ont pas découvert toutes les possibilités et les richesses, même du simple point de vue humain. Les interroger sur l'enseignement de la morale est significatif à cet égard. Ils semblent avoir la nostalgie d'une morale théocentrique. (F., célibataire, 30 ans.)

La difficulté de vivre notre foi vient peut-être justement que nous devons témoigner. On craint peut-être le « qu'en-dira-t-on » et aussi une répercussion sur notre emploi (point de vue de l'Académie — est-ce justifié, je ne sais ?).

De tout ceci il résulte que dans le fait, et non sur le plan des principes, le chrétien de l'enseignement public ne se sent pas très à l'aise

ni dans l'Église, ni dans le milieu enseignant. Ceci est typique pour les jeunes. Par la suite, cela s'estompe quelque peu. Il est vrai que *la vie chrétienne n'est pas une vie installée.* Sûrement que ce fait signalé plus haut est une grâce du Seigneur car cela nous pousse à mener une vie chrétienne plus authentique.

Dans l'Église, les idées de laïcité et de gauche me font me dire que je ne suis pas orthodoxe, mais j'en prends allégrement mon parti. Quand je parle avec mes collègues, je me situe toujours sur un terrain laïc et là je suis d'accord avec eux sur presque tout. J'évite les sujets brûlants pour ne pas me faire coller d'étiquette. Quand je connais bien une collègue, je dis ce que je pense et crois et elle considère ma personne et non une boutique à laquelle j'appartiendrais. (F., célibataire, 26 ans.)

En tant qu'enseignant, nous avons à défendre les valeurs de l'Université contre les attaques violentes de certaines feuilles paroissiales ou d'associations confessionnelles. Nous avons droit, avec ceux-là, aux qualificatifs, de « faux catholiques », « faux protestants », « socialistes », « communistes ». Seule la force de l'amour du Christ peut nous conduire, vigilants et inébranlables, sur le chemin de l'honneur et de la vérité.

Je pense que notre milieu est assez suspect dans le monde catholique (on l'accuse volontiers d'intolérance, pour les normaliens en particulier, on monte en épingle les erreurs de certains dans le domaine moral). Je crois que cela doit nous entraîner à une plus grande exigence envers nous-mêmes et notre milieu. Mais attention! *Pas de complexe d'infériorité.* Ne paraissons pas gênés par notre milieu.

Malheureusement ceux qui souffrent le plus de ce climat ne répondront pas au questionnaire! Car ils ont peut-être déjà choisi un bord ou l'autre... Pour ceux qui tiennent cela doit engendrer une vitalité accrue, nécessité de connaître quelques prêtres susceptibles de nous comprendre sinon on est privé de tout soutien sacerdotal. Nécessité de faire le point avec d'autres ayant les mêmes difficultés, de bouquiner et de chercher sa pâture spirituelle et intellectuelle. (F., célibataire, 32 ans.)

Souvent le monde catholique dit « bien pensant » s'évertue à nous montrer, et souvent inconsciemment ce qui aggrave la chose, que notre milieu va nous absorber et nous étouffer et que nous ne saurons pas faire la part du bien et du mal et nous laisserons entraîner

comme le mouton dans le troupeau. *Et justement ce milieu catholique tient un pareil raisonnement parce qu'il est trop friand d'efficacité immédiate et palpable.* Nous avons l'impression d'être assis entre deux chaises. Les principales démarches de notre foi sont d'en rapprocher les deux bords. Car s'ils s'écartent ce sont les instituteurs chrétiens qui seront les premiers déchirés, ou tout au moins ceux qui veulent être de vrais chrétiens et de bons instituteurs. (H., 20 ans.)

Ceci vient en grande partie des erreurs dont on recouvre le mot « laïque ». Il y a sans doute un manque de tolérance. Ceci nous occasionne des difficultés, une certaine crise peut-être, mais aussi un approfondissement, une recherche en profondeur, un accomplissement de notre vocation. Remise en question de notre rôle, ce qui fait que nous en sortons avec davantage d'exigences. Je crois profondément que notre foi y trouve un regain de vigueur.

Il arrive parfois qu'il faut se situer en chrétiens devant les non-chrétiens. C'est une souffrance de sentir notre milieu laïque suspecté par le monde catholique mais il semble que cette méfiance tombe devant des instituteurs capables, dévoués à leur tâche et très respectueux de la foi des enfants.

Les valeurs de notre milieu me paraissent suspectes parce que méconnues dans le milieu rural où je vis (existence d'une école libre). Ce n'est pas une difficulté pour la foi, mais plutôt une raison de la rendre plus vraie, plus pure (souffrance d'être incomprise), plus vivante par un effort de contact, de compréhension avec ce milieu.

Par contre plusieurs fois j'ai eu l'occasion d'échanges avec des non-chrétiens du milieu enseignant. Généralement ils reconnaissent aux chrétiens un droit à une religion personnelle, mais ils s'effarouchent dès que celle-ci prend des dimensions plus larges. Ils ne comprennent pas autrement qu'en le taxant de prosélytisme, le souci d'expansion de l'Église, et ne croient pas que ce soit dans un total respect de la liberté de chacun. Je suis en Cours complémentaire et l'idée d'aumônier a été violemment rejetée, vue comme une malhonnêteté par rapport au respect de conscience de l'enfant. Une difficulté de dialogue s'ensuit car on ne parle pas la même langue. Cela exige une pureté plus grande de la foi. Cela exige beaucoup de patience pour accepter de reprendre pas à pas, d'expliquer. Cela m'a posé personnellement un problème de charité à vivre. Accepter chacun comme il est, là où il en est. Accepter de reconnaître et de respecter ses lenteurs, de chercher ce qui est positif en lui. Il s'en est suivi une découverte plus

grande des valeurs de respect, d'accueil à toutes les familles spirituelles. (F., célibataire, 32 ans.)

La liturgie de l'Avent et son attente, et le travail du précurseur que fut Jean-Baptiste, m'ont aidée à redécouvrir les vraies valeurs cachées en chacune de mes collègues en apparence hostiles.

Provoquer de plus en plus des rencontres personnelles entre prêtre et instituteur et que le prêtre ne soit pas curé du village. Je ne crois pas au rôle de l'instituteur auprès d'un collègue si le terrain n'est pas préparé par un prêtre de secteur.

Le dialogue sur la foi avec les chrétiens d'autres milieux, et, quand c'est possible, avec les non-chrétiens, me semble une grande nécessité, une obligation même. J'ai déjà essayé dans le milieu ouvrier et le milieu bourgeois, auprès de mouvements de jeunes ou de membres de l'enseignement libre. Ces contacts ont toujours été enrichissants. J'ai essayé notamment de faire comprendre à des maîtres de l'enseignement libre pourquoi des maîtres de l'enseignement public très chrétiens avaient signé la pétition et d'autres non, j'ai essayé de faire sentir la souffrance et les déchirements qu'entraînait l'un ou l'autre choix, pour les uns et les autres.

Avec des non-chrétiens, il m'est arrivé aussi de dialoguer, plutôt de donner un témoignage : « Explique-moi en quoi consiste ta foi ? Comment donne-t-elle un sens à ta vie ? » Dans le monde catholique autour de moi, dans mon village, l'E.N. apparaît comme un milieu très anticlérical qui ne respecte pas la religion et ne laisse pas libres les chrétiens de vivre leur foi, et surtout les entraîne rapidement à abandonner toute pratique religieuse. Le fait que j'aille encore à la messe dans mon village paraissait comme une hypocrisie, au début de mon séjour à l'E.N. « A l'E.N. elle ne doit pas y aller. » Pour nous, cela doit être une raison de plus pour « vivre » vraiment sa foi dans une charité réelle, pour essayer de répondre le plus fidèlement possible aux exigences de discrétion et de respect de notre milieu ainsi qu'aux exigences d'intransigeance de notre foi. (F., 20 ans.)

Nos dialogues avec les chrétiens. Rares sont les chrétiens avec lesquels nous arrivons à une même conception de la foi. Beaucoup donnent plus d'importance au comportement religieux qu'au comportement humain et charitable. La dissociation est faite consciemment entre la vie spirituelle et temporelle. Avec les non-chrétiens : il est très difficile de faire admettre que l'Église est autre chose qu'une force

politique de droite cherchant à s'infiltrer partout. Le vote de la loi Debré aidant les écoles privées a accentué cette position dans le milieu laïc. L'idée que l'on se fait du chrétien est également très souvent celle d'une personne sectaire. Notre tâche je pense donc que c'est là qu'elle réside : être très ouvert, propager les idées de liberté, progrès, tolérance, tout en restant très laïc dans notre milieu de travail. *Ne pas chercher à progagander,* seul l'exemple, le regard posé sur notre manière de vivre doit suffire. (Foyer, 1 enfant, 22 et 24 ans.)

Les valeurs de mon milieu, qui sont les valeurs d'une vraie laïcité (idées de liberté, de progrès, de tolérance, de respect), ne me gênent pas, au contraire, elles me forcent à un christianisme plus authentique.

C'est étrange, mais je pense d'abord aux non-chrétiens. Mon premier terrain apostolique a été, au fond, ma propre famille. *Il fallait déjà que je m'explique là de ma foi.* Je crois que cela a décidé de l'orientation de ma vie.

Le contact avec mes collègues m'a fait comprendre leur attente de Dieu. Ils nous observent et attendent beaucoup de nous. Je crois que ce n'est pas trop dire que quelquefois nous sommes pour eux le seul contact avec l'Église. C'est donc pour nous une rude exigence pour ne pas trahir l'Église en voulant rester solidaires, et aussi un fameux stimulant.

Au début c'est une amitié qui m'a ramenée à la foi, puis ensuite les réunions m'ont aidée. Et quand je suis rentrée dans l'enseignement, le fait de devoir s'affirmer m'a aidée à approfondir ma foi et aussi ceux que je rencontrai aux réunions m'aidaient à m'affirmer, souvent simplement par leur présence.

Ce qui éloigne de la foi, ce sont les chrétiens qui portent contre-témoignage. C'est un problème que je me pose très souvent : « En quoi ai-je porté témoignage du Christ aujourd'hui. »

C'est en m'opposant brutalement à mon milieu (au point d'envisager un autre métier) que je suis rentrée dans l'Église. Je me suis trouvée un moment coupée des autres, désapprouvée. Plus tard, quand j'ai trouvé une communauté chrétienne vivante, j'ai repensé au sein des Équipes, ma présence au milieu. J'ai l'impression maintenant d'être réacceptée, encore qu'une certaine méfiance subsiste chez certains. Face à eux tous, *je me sens singulièrement responsable,* et c'est une exigence qui doit en définitive nourrir la foi, car elle est obligation de vivre et de penser la foi. Témoin, on l'est, qu'on le veuille ou non; on est bon ou mauvais témoin, ça donne à réfléchir. Apôtre, on l'est par

son baptême et l'apostolat, quelque forme qu'il revête, porte la foi en même temps qu'elle le motive.

Cependant cette tension plus ou moins antireligieuse du milieu nous a incités à l'engagement : à une sorte d'affrontement chrétien permanent dont le principal souci est la présence au milieu — aucun refus devant toute sollicitation bonne en soi (délégation syndicale par exemple). En effet, nous pensons que seule la confrontation peut décider la compréhension et nous savons aussi qu'il n'y a pas de témoignage sans présence aux autres. (Marié, 3 enfants, 26 ans.)

L'affirmation de sa foi. J'ai repris contact l'année dernière avec des collègues communistes avec lesquels j'avais fait des ciné-clubs. J'ai passé une soirée chez eux. Nous avons très vite discuté religion (c'était d'ailleurs au moment de la pétition). Ils en sont venus à me montrer « leur Bible », une vieille bible datant vraisemblablement de leur grand-mère. Et nous avons lu, je ne sais plus pourquoi, le récit de la chute, et ils m'ont fait cette réflexion : « Adam a eu raison de manger le fruit, c'est maintenant que nous sommes intelligents... » Et j'ai pu reprendre conscience de l'éternité de la Parole et de son éternelle actualité. Ils reprenaient, personnellement à leur compte, cette tentation « vous serez comme des dieux »...

La foi n'est pas complète si, pour le chrétien, vivant dans le monde, le souci et l'action apostoliques n'existent pas. Le Christ est là pour nous l'enseigner. Étant Dieu, il aurait pu sauver le monde, fonder l'Église, en menant une vie cachée à Nazareth. Il ne l'a pas fait, il a voulu être le missionnaire errant.

Une foi simplement intériorisée est inconcevable : être témoin du Christ est une condition d'être chrétien. (F., célibataire, 20 ans.)

Peut-être ai-je découvert un aspect du mystère de la personne du Christ, homme et Dieu, le jour où, après la lecture de *Découverte de Dieu* de Mendigal que j'avais prêté à une camarade communiste, elle me dit : « Le jour où je rencontrerai le Christ, je ne me mettrai pas à genoux comme il est dit dans ce livre, mais je lui dirai : « Eh bien! il y a longtemps que te cherchais! » Se rappellera-t-elle un jour l'intuition qu'elle avait eue alors ?

Le culte de Dieu-Trinité ne s'est imposé à moi qu'à la suite de ma première session (Équipes Enseignantes — Pen Boc'h 1958). J'avais donc quarante-neuf ans! Jusqu'alors j'ignorais tout des Équipes. Mais la « nourriture » reçue là m'a été une sorte de joie intense — si intense qu'*il m'a paru impossible de garder cela pour moi.*

LA FOI EST UNE CONVERSION

LA FOI ET NOTRE VIE DE TOUS LES JOURS

1. *Un sens nouveau à nos actes*

EST-CE QU'A CAUSE DE LA FOI VOUS FAITES OU NE FAITES PAS CERTAINES CHOSES QUE SANS ELLE VOUS FERIEZ OU NON ?

Dieu n'est Dieu pour nous, il ne peut s'imposer à notre conscience que comme celui sans qui tout le reste est au fond inexplicable. La foi est vraiment une conversion, un changement qui atteint toute la vie. Comme c'est le cas lors de l'irruption dans un cœur, d'un être qui est aimé, toute la vie est modifiée. Ce qu'apporte la foi, c'est d'abord ce sens nouveau donné à tous nos actes. Sans lui, certains concluent : il ne resterait que le suicide. Non pas que la foi nous donne des visions exceptionnelles, mais un sens neuf du réel, de la vérité des choses, qui oblige à ne plus s'évader. Deux caractères résument cette conversion : la responsabilité et l'ascèse.

UNE LUMIÈRE NOUVELLE

Je me suis souvent posé cette question. Qu'est-ce qui me distingue des autres (comme chrétienne) ? Est-ce simplement le « voir » (cette accommodation nouvelle du regard dont il est question au début), ou est-ce aussi « l'agir » ? Les non-chrétiens ont tant de qualités qu'on ne s'y retrouve plus! Au fond il ne s'agit pas tellement de qualités morales, quoique ma foi me pousse à les développer, il ne s'agit peut-être même pas de ma fonction actuelle. Bien sûr, je ne le serais pas si je n'avais pas la foi. Mais on fait si vite de l'œuvre de Dieu une œuvre humaine. Il ne s'agit pas non plus de la « pratique ». En fait, je crois que ce que je fais, ou ne fais pas parce que chrétienne se réduit à peu de choses, ou à *l'essentiel peut-être qui est l'attitude intérieure.* Je crois que certaines attitudes de pardon, d'accueil, d'acceptation de mes limites et de l'échec — attitudes qui entraînent des actes bien sûr — sont miennes de par la volonté du Seigneur qui vit en moi. La joie intérieure aussi, je suis triste et angoissée sur le plan humain, et je fais l'expérience de la joie en Dieu. (F., célibataire, 32 ans.)

Souvent de l'extérieur la vie d'un instituteur chrétien et celle d'un non-croyant sont aussi dévouées et pleines du souci d'autrui, mais la différence vient *que ce qui motive les actes n'est pas pareil.*

Je suis incapable de dire ce que je ferais ou ne ferais pas si je n'avais pas la foi. Je m'efforce de vivre dignement, en enfant de Dieu, consciente de tout ce que j'ai reçu. Je constate que les exigences du Seigneur vont croissant. Par exemple, qu'il me demande de plus en plus de « *vivre dans la vérité* ». Si la foi est une réponse, faire que, de plus en plus, la vie soit une réponse vraiment sincère, un oui plénier.

La foi me fait moins agir (je crois agir pour des motifs proprement humains) qu'elle ne donne un sens profond à mon action...

En dehors de ce qui se rattache directement à l'Église, la foi n'intervient pas dans la nature de mes actions. Elle intervient dans leur sens.

Très difficile de répondre comment savoir ce que nous ferions sans la foi. La morale humaine est déjà très exigeante et d'autre part, *la foi nous donne beaucoup de liberté* puisque toute loi doit être replacée dans son contexte : la charité. Je pense que sans foi je trouverais

dans une morale laïque de dignité et de respect des autres les mêmes raisons de travailler et de donner aux autres temps et attention. *La foi ajoute des raisons supplémentaires* (pas toujours déterminantes, hélas! pour vaincre égoïsme et inertie) et une grande joie née de la confiance dans la victoire définitive du Christ, assurance que les athées n'ont certes pas quand ils voient les échecs et les injustices inhérents à toute action. (Mariée, 1 enfant, 35 ans.)

NE PAS S'ÉVADER

La foi révèle ceci : *le présent seul est vrai.* Seul, pur de toute volonté étrangère à celle de Dieu. Le vivre à fond. *Ne pas s'évader.*

Manger le présent. De toute sa faim de Dieu!

Je pense que lorsque la vie est centrée sur Dieu il est impossible de séparer foi et vie (vie professionnelle, familiale ou sociale). C'est comme si l'on posait cette autre question : « Étant donné que vous êtes mariée et mère de trois enfants, vivez-vous comme une célibataire ? »

Certes, ma foi m'oblige à me surveiller. Un musulman m'a dit un jour, avec reproche : « Comment, madame, vous êtes chrétienne et vous me parlez ainsi... » J'ai compris qu'il fallait conformer ma vie, même et surtout dans les petites choses, à l'idée que l'on se fait des chrétiens (parce que, pour les grandes choses, je pense être en règle).

Depuis, je m'efforce d'agir en chrétienne — mais pas seulement pour l'apparence — je tâche de penser en chrétienne et cela m'aide beaucoup dans mon rôle d'enseignante, dans une école musulmane avec de nombreux collègues musulmans. (F., mariée, 52 ans. Tunisie.)

RESPONSABILITÉ ET ASCÈSE

Je pense que si je n'avais pas la foi ma vie serait totalement différente de ce qu'elle est. Cela ne m'empêcherait pas d'essayer d'être fraternelle avec les êtres que je côtoie. Sans doute me mettrai-je encore volontiers au service de ceux qui souffrent sous mes yeux ou de ceux que j'aime. Mais si je n'avais le visage du Christ dans le cœur, et ses paroles (« ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens... »), *comme je laisserais tomber tout ce qui ne s'impose pas à ma sensibilité!* Je m'éviterais bien des visites, bien du courrier. J'aurais vraiment beaucoup de loisirs!... et puis peut-être m'offrirais-je le plaisir de certains petits

mots vengeurs qui seraient tout l'opposé de la charité. Il n'y a que l'image du Christ souffrant, du Christ de Gethsémani qui soit capable d'arrêter la méchanceté parfois. (F., célibataire, 51 ans.)

Notre attitude de foi est peut-être déterminée par une volonté d'ascèse, et un sentiment de responsabilité vis-à-vis de notre milieu.

Sans la foi je n'aurais sûrement pas assez de courage et d'amour pour garder foi dans l'amélioration du monde et vivrais sur mes égoïsmes comme me le fait constater *la tentation quotidienne de « faire comme tout le monde »*.

Il y a beaucoup de choses que nous ne ferions pas si nous n'avions pas la foi. Exemples : contacts nombreux avec inconnus, engagements (qui le plus souvent apportent plus de soucis, d'embêtements, de souffrances que de joies), pardon à ceux qui nous offensent, etc...

Ce qui est certain c'est que la foi est une source d'élan et que nous entreprenons plus de choses à cause d'elle. Non seulement nos engagements sont pris en fonction de notre foi mais aussi nous nous devons de les vivre à fond, qu'il s'agisse de notre famille, de notre profession, de nos activités sociales et politiques. Tout cela exige beaucoup de nous-mêmes et, dans le cas du foyer, celui-ci doit en retirer non pas une absence de vie mais au contraire un dynamisme toujours plus grand. (Foyer, 1 enfant, 22 et 24 ans.)

Oui la foi m'engage à ne pas faire certaines choses. Elle exige que je ne me laisse pas aller à mes instincts : jugements rapides, colère (c'est souvent après que je me ressaisis). Elle exige aussi que j'aie pour les autres un amour vrai : voir leur bien. Elle m'aide à maintenir ou à remettre certaine amitié sur un plan spirituel et ne pas la laisser glisser vers le charnel. Bien sûr l'idéal n'est pas toujours atteint, mais il y a lutte.

Elle corrige mon attitude égoïste de repli sur soi : vivre sa vie en famille ou avec un groupe d'amis choisis est tentant. Ma foi élargit mon horizon humain. Elle donne à chacun de mes élèves une valeur nouvelle indépendante de l'intelligence. Enfin elle m'oblige à partager dans la mesure du possible, avec mes frères moins favorisés que moi les biens matériels que j'ai à ma disposition.

La foi a modifié profondément ma vie et c'est cela qui a été aussi le plus difficile. Lorsque la foi reste intellectuelle il manque quelque chose et l'application pratique est difficile parce qu'on a l'impression

d'être limité. La foi m'a aidée au point de vue de la pureté, de l'amour des autres.

Je suis, par nature, portée vers les autres. Pourtant, je crois que sans la foi, je les enverrais promener plus d'une fois (évidemment, je n'ai pas dit que, même avec la foi, je ne les envoie jamais promener).

Le fait d'être croyant fixe un idéal, une façon de voir les gens et les choses qui permet de définir une attitude concrète dans un cas particulier.
Exemples particuliers : Pour l'un d'entre nous : donner un mois de ses vacances personnelles pour s'occuper d'une colonie. Pour une institutrice : s'intéresser plus particulièrement aux enfants qui ne suivent pas en classe. Si cette institutrice n'était pas catholique, elle ne le ferait pas. (4 foyers 25 à 35 ans.)

Bien sûr qu'à cause de notre foi, nous agissons de manière différente des autres personnes : le pardon, l'attention aux plus petits, le refus de certains méthodes; le respect des autres, le refus de certaines compromissions, de certaines facilités que peut donner l'argent, la chasteté. Ce sont les conséquences morales de notre foi. Il y a des options à faire. (F., célibataire, 30 ans.)

Nature égoïste, caractère « pantouflard », je sais que, sans la foi, je n'aurais pas pris d'engagements, et n'assisterais pas non plus à de fréquentes réunions, épuisantes nerveusement. Les sacrifices d'argent, de temps, les limitations d'activités que je m'impose, accomplis par amour pour une personne qui m'est chère, restent liés à ma foi.

Si la foi ne changeait rien à notre genre de vie, elle n'aurait pas d'existence réelle, qui m'empêcherait, sans la foi, de dépenser intégralement pour moi le mandat que j'ai gagné ? Pourquoi m'inquiéter du résultat négatif de notre enseignement au C.C. sur les enfants peu doués (de plus en plus nombreux) que les parents vaniteux et peu intelligents nous envoient ? Sans la foi, je ne vois pas comment j'accepterai, à mon âge, étant célibataire, d'entrer dans le comité naissant de l'aide aux mères ou dans une branche tout aussi embryonnaire du M.F.R. qui se propose d'étudier d'un point de vue humain et non technique l'orientation des enfants des villages voisins qui ne sont pas faits pour l'étude.

Tous ces engagements entrent dans le souci de ma foi. Cependant l'apostolat dans le milieu a été très longtemps considéré par moi

comme quelque chose de très beau, mais n'engageant pas la conscience, *une sorte de « rabiot »*.

Il m'est difficile d'affirmer que sans la foi je serais encore « engagé ». Elle m'a été un antidote précieux contre l'embourgeoisement (moral).

A QUI IRIONS-NOUS?

Pour ma vie personnelle, il m'arrive de souhaiter ne pas connaître Dieu et penser quelquefois qu'à cause de lui ma liberté est restreinte, d'être tentée de succomber quand la tentation est trop forte. Il me faut alors souvent faire un acte de remise entre les mains du Seigneur, difficile sur le moment, mais qui se révèle par la suite plus fécond. Sachant cela je ne peux faire autrement.

Si je n'avais pas la foi, il y a certains problèmes que je n'essaierais pas de résoudre ni de surmonter. Dans des moments de dépression ou de découragement, alors que tout semble crouler, je me suis raccrochée à ma foi, et je dois dire qu'elle ne m'a jamais manqué. A ces moments-là sans la foi je crois que *je me serais sentie capable de me suicider.*

Foi est pour moi moteur et guide, sans elle mon comportement serait totalement bouleversé et devrait retrouver une autre unité, laquelle ?

L'engagement est essentiel à la foi

On ne s'apercevra peut-être qu'après coup seulement du changement apporté par la foi à tous nos actes. Cela ne veut pas dire que l'activité quotidienne soit séparée de la foi. La substance de la vie demeure identique avec sa quotidienneté, sa banalité. Mais l'éclairage est autre. Le chrétien n'est pas d'abord un saint. Il le deviendra peu à peu. Mais c'est un homme dont les yeux sont ouverts à une nouvelle dimension, quelqu'un qui est né à un autre monde : ce monde-ci, mais vu sous une lumière nouvelle, finalement la plus réelle et la plus concrète de toutes.

Brusquement, on constate qu'il y a une dimension de plus à ce monde. Pour celui qui a vu cette dimension, tout est changé, même s'il faut encore du temps pour que cela passe dans la vie. Et la conversion est difficile : la foi est avec l'espérance vertu de l'imperfection, vertu de l'homme en marche, en état de pèlerinage, d'être en devenir. Elle a pour rôle essentiel de présider à ce passage de l'imperfection à la perfection. C'est pourquoi seule la charité demeurera dans l'état de possession bienheureuse.

L'EXEMPLE DU CHRIST

Je n'aurais peut-être pas compris combien le Christ s'est situé au niveau de chaque être dans l'Incarnation pour faire franchir à chaque être les étapes de la foi en les prenant au point où ils en sont pour les élever peu à peu jusqu'à lui. L'Évangile de la Samaritaine m'a beaucoup révélé à ce sujet.

Si la foi était faite uniquement de rapport « spirituel » avec Dieu, pourquoi le Christ serait-il venu vivre en homme sur la terre ?

La foi situe notre existence, nous donne la compréhension de la vie. Dieu est l'Unique, l'Éducateur suprême : il nous indique une voie, l'unique voie, l'Amour, par quoi doivent se résoudre les destins individuels comme le destin collectif de l'humanité. Il nous laisse cependant aux prises avec les réalités de la vie, libres de déterminer notre option : il ne résout pas à notre place les difficultés mais il nous a donné par son Fils l'exemple total.

Non, la foi ne saurait se limiter à un rapport spirituel avec Dieu. Celui-ci s'est incarné dans le monde par son Fils, qui pendant toute sa vie publique n'a cessé de participer à la vie de son peuple et l'a prêché selon ses préoccupations. Mes rapports avec la famille, les collègues (réunions pédagogiques, syndicales), sont animés d'un désir d'aimer et servir, plus ou moins bien concrétisé.

Nous élevons nos enfants avec l'aide d'un Dieu non pas « spirituel » mais incarné et qu'il faut servir dans le moindre de ses enfants. C'est difficile *car parler est facile,* mais témoigner de ce qu'on enseigne demande à cheminer avec les saints, et nos propres enfants nous regardent vivre plus qu'ils ne nous écoutent. (Foyer, 5 enfants, 42 et 39 ans.)

TOUTE MA VIE

La foi est pour moi un « engagement », une vie. Parfois elle reste dans le domaine d'une croyance traditionnelle, en dehors de ma vie. J'ai alors l'impression de ne plus croire. Ce n'est que lorsque j'accomplis un acte à cause de ma foi que j'ai le sentiment de croire vraiment.

Il n'est pas possible de faire deux parts dans la vie, ce serait de l'hypocrisie. L'idéal serait de tout penser, tout vivre sous l'éclairage de la foi, mais cette attitude est très difficile. C'est celle des saints.

La tentation du repli sur soi existe pour les chrétiens comme pour les autres. C'est la foi qui me pousse à être patiente à l'égard de ma famille, à être exigeante dans mon métier, à toujours me perfectionner à essayer de lutter sur le plan politique pour un monde plus juste et moins violent.

Il me semblerait hypocrite de prier pour la paix, par exemple, sans rien faire pour qu'elle arrive, par exemple en Algérie, et ce, à partir de l'humble secteur que Dieu m'a confié.

Je souffre tous les jours de la démission des parents, du laisser-aller où sont livrés les gosses, de l'amoralisme ambiant. En souffrir ne suffit pas, cela doit aider à réfléchir sur les moyens de lutter efficacement. Dieu, de toute évidence, n'a pas voulu cette déchéance du monde en général, du monde ouvrier en particulier. Lutter pour des conditions de vie meilleures pour les salariés ou pour la revalorisation des traitements des enseignants me semble une condition nécessaire — mais non point suffisante — pour l'évangélisation de ce monde.

Impensable rapport spirituel Dieu et moi que ne draineraient pas mari, enfants, élèves, entourage. (Mariée, 4 enfants, 36 ans.)

Dieu nous prend tout entiers et je ne suis pas seulement chrétien « dans le silence de ma chambre ». Mais mon silence, ma laïcité rigoureuse, ma conscience professionnelle (buts à atteindre) peuvent être signes de ma fidélité chrétienne. (Attitudes de respects et de charité nécessaires à l'égard des autres.)

La foi, *c'est toute une vie,* ce n'est pas lorsque nous sommes en tête à tête avec Dieu soit à la messe, soit ailleurs que nous témoignons. Ce n'est pas dans des actes religieux que se porte le témoignage.

Il n'est pas normal de limiter la foi à un rapport « spirituel » avec Dieu. La prière ainsi comprise devient vite monologue desséchant.

En famille, dans la profession et les autres activités, des problèmes se posent et à mesure qu'on cherche à les résoudre il s'en pose de nouveaux.

Mes engagements ne sont pas extérieurs à ma foi, c'est au contraire elle qui les suscite. De même pour l'école (élèves et collègues), la famille, la façon d'envisager et de vivre mes fiançailles et plus tard la vie conjugale, etc. Je me suis déjà posé le problème des conditions de vie des enfants de ma classe, mais je n'en ai pas trouvé de solutions, excepté dans le syndicalisme, une action individuelle me paraissant une goutte d'eau dans la mer. (F., célibataire, 25 ans.)

Tout se tient ou du moins tout devrait se tenir. La foi doit être vécue. Elle ne se limite pas à un rapport spirituel avec Dieu, mais doit au contraire rayonner, elle n'a pas de milieu élu... C'est en vivant, c'est-à-dire en participant activement à la vie de son époque (par toutes sortes d'activités) que le chrétien témoigne vraiment sa foi au Christ.

Non, mes engagements ne restent pas extériorisés à ma foi; bien sûr, si j'essaie de faire consciencieusement ma classe, où si je me suis engagée dans un syndicat, ce n'est pas d'abord parce que j'avais la foi, mais parce que je me sentais une responsabilité d'éducatrice et parce que je pensais qu'être syndiquée c'était une façon de participer plus étroitement à la vie du milieu et à son amélioration dans de nombreux domaines. Mais la foi m'a peu à peu donné une autre vision de mes engagements, et des valeurs à défendre ou à promouvoir. Mes élèves ne sont pas simplement des puits de science à combler, et de plus en plus, dans la mesure où j'essaie de former un être humainement épanoui, je pense très souvent que j'ai devant moi un fils de Dieu qui ne pourra le devenir totalement que dans la mesure où l'homme vrai aura été suscité en lui. (F., célibataire, 30 ans.)

Je suis ce qu'on a l'habitude d'appeler un « homme engagé ». Je n'ai pas l'impression d'avoir effectué un saut qualitatif, dans un état de vie particulier. Mon engagement d'aujourd'hui est le développement de ma vie d'hier. C'est parce que, pour moi, le Christ est présent chez le plus petit de nos frères, que je n'ai pu, militaire en Algérie, me taire quand on torturait des Arabes et que j'ai accepté de témoigner, en rentrant, contre certaines pratiques, d'une certaine pacification. Au moment où la formidable pression collective me faisait douter de principes solides, quand toute justification humaine paraissait vaine, lorsque j'en venais à douter de moi-même, c'est le Seigneur

qui me donnait le désir et la force de parler. C'est lui qui m'a fait chercher le moyen et l'organisme avec lequel, compte tenu de mes aptitudes, je pourrai participer le plus efficacement au réveil d'une opinion publique endormie. C'est lui qui essaie de me déranger de mes certitudes amies, pour m'obliger à écouter l'adversaire sans le cataloguer *a priori*. Comme il est doux, le cercle des convaincus! Cet incessant appel au dialogue, c'est lui qui en est à la source comme il est au cœur de l'exigence de compétence dans l'engagement. Il est celui qui, constamment, remet entre nos mains le bout de la chaîne que nous avons abandonnée. Il est celui qui nous oblige à marcher sur les crêtes, battues de vent. Si son appel est tension et exigence, je ne suis jamais certain d'y bien répondre et ma réponse est un réponse humaine. A moi de trouver les structures, les organismes, les doctrines qui réaliseront ce respect actif de la personne dont il m'a chevillé au cœur le désir. Ma foi soutient, éclaire, oriente mon engagement, mais que serait-elle sans lui? Un contenu intellectuel ou une hygiène morale? L'action militante, c'est la rencontre de cet autre don qui réveille le mien, de cette vie donnée qui me parle de lui. L'action militante, c'est cet étêtage constant afin de porter du meilleur fruit; c'est le creuset, où modelant la nature et s'en rendant maître, je peux la lui remettre afin que par Lui, avec Lui et en Lui toutes grâces soient rendues au Père. (H., 26 ans.)

MÊME SI L'ON NE S'EN APERÇOIT QU'APRÈS COUP

Il est certain que la foi — ou plutôt le fait d'être croyant — détermine certaines attitudes ou certains actes, mais après coup, ou un peu plus tard on en découvre le plus souvent la valeur humaine.

Cependant la foi n'entre qu'en dernier lieu lorsque nous faisons quelque chose, nous ne raisonnons pas toujours en nous disant que nous avons la foi. Nous nous comportons pareillement à ceux qui ne l'ont pas.

Devant tel ou tel avènement, c'est notre penchant naturel qui émerge le premier, choisissant une solution de facilité. C'est ensuite que la foi nous pousse à réfléchir et à orienter notre réaction selon l'enseignement du Christ. Cette spontanéité généreuse et charitable de la foi nous guidant d'une manière chrétienne est loin d'être acquise chez un chrétien. Et c'est dans la mesure où on essaie de mieux écouter Dieu nous parler par l'événement que la foi fera l'unité de notre vie.

Bien sûr que la foi fait modifier les comportements, tout au moins en dernier ressort, fait prendre conscience que *l'action faite, la pensée (ou parole) n'est pas en accord avec la foi.*

C'EST DIFFICILE

Dieu apparaît d'abord comme quelqu'un qui nous donne sa force, qui nous aide à nous épanouir; puis il apparaît comme quelqu'un qui demande; même si on est prêt à signer une page blanche au départ, on finit par trouver que le Seigneur est bien exigeant et on se demande où il va s'arrêter (je sais bien que les exigences de Dieu sont infinies et que c'est justement parce qu'il veut plus pour nous, mais sur le plan de la vie quotidienne, c'est assez pénible).

Que serait la foi sans les « œuvres », peut-être s'agit-il alors d'une sorte de déisme mais certainement pas du christianisme. Hélas, il y a parfois loin des intentions aux actes, et je m'aperçois de plus en plus, jour après jour, quel fossé il y a entre ce que je suis et ce je devrais être pour répondre à l'amour que Dieu a pour moi, sans doute est-ce une souffrance nécessaire et peut-être féconde.

Tout notre engagement dans le monde doit entrer dans le souci de notre foi; c'est donc un effort constant à faire car ceci n'est pas réalisé spontanément.

Difficultés de réaliser la présence de Dieu dans tous ses engagements. Risque de se laisser trop prendre par l'action; éprouver une certaine satisfaction à agir et perdre le sens de ce qu'on fait; croire que l'action a une valeur en soi, coupée de sa foi.

Nos engagements (famille, profession, activités) entrent en général dans le souci de notre foi. Je pense cependant que le choix d'une profession se fait souvent en dehors de notre foi.

Les problèmes de vie m'ont permis de faire une liaison entre ma foi et ma vie concrète. C'est petit à petit et avec certaines réticences que j'ai dû reconsidérer chaque secteur : par exemple, la façon de se servir de l'argent sous le regard de Dieu, l'occupation de mes loisirs. J'ai ainsi changé ma façon d'agir en plusieurs années. Bien sûr, pas mal de secteurs sont encore à christianiser. (F., mariée, 33 ans.)

Oui, mes engagements entrent dans le souci de ma foi et aux points de vue politique et syndical, je me reproche de ne pas être assez participante.

Je ne trouve pas normal de limiter la foi à un rapport spirituel avec Dieu mais je suis loin de voir le moyen de dépasser le strictement « humain » dans ma manière d'assumer mes engagements. C'est déjà tellement difficile d'être humain. Je travaille dans un quartier misérable. Que faire en dehors de constater la misère ? Ce problème a été une de mes préoccupations de foi mais même humainement que faire pour y remédier ? Une enquête précise, un rapport ? Je les ai faits, mais quelle en sera l'utilité ? Ils resteront dans un tiroir! Comment faire intervenir la foi ici ? (Mariée, 25 ans.)

Tout entre, en principe, dans mon souci devant Dieu, mais en pratique il arrive que je n'agisse plus en chrétienne parce que *c'est constamment qu'il faut rétablir les données;* je suis dans un monde païen, je me laisse « avoir » par les façons païennes de vivre (exemple : mes collègues ne pardonnent pas à un gosse d'être bête ou empoisonnant, nous en parlons, j'ai toutes les peines du monde à ne pas me laisser séduire par leurs raisonnements, ou réactions parce que c'est plus facile! Critiques, jugements acerbes ou ironiques sur tel ou tel, et dans le bavardage je me laisse prendre à en faire autant, au lieu de me taire, ou dévier la conversation sur du positif, etc.). Sans cesse, le problème se pose de réagir en chrétienne, qu'il s'agisse d'éducation, de justice ou de charité. Mais hélas! si j'y pense, il arrive bien souvent que, par peur, ou par négligence, je réagis « comme tout le monde ».

Bien sûr les engagements entrent dans le souci de notre foi. Je crois que sans la foi je me serais aménagée une vie de famille bien douillette, agréable, j'aurais recherché d'abord des joies intellectuelles, artistiques, j'aurais été beaucoup plus ambitieuse dans mon métier, et j'aurais tout fait pour progresser et quitter les enfants du primaire souvent déficients. Il n'y a que les conseils évangéliques qui m'ont aidée à réagir.

Ce que l'on ne fait pas à cause de la foi

Qui parlera en notre faveur devant Dieu ? Pour certaines tranches de notre vie, ce sera peut-être seulement ce que nous n'aurons pas fait à cause de la foi, à cause du nom du Christ. Ce sera déjà beaucoup.

Cela ne veut pas dire du tout que la morale chrétienne

soit un moralisme et que les fils de Dieu ne soient guidés que par l'interdiction ou l'obligation. Le chapitre suivant en témoigne. La morale chrétienne n'est pas l'ajustement de nos actes à une loi extérieure, à un régime d'interdits, mais la réaction vitale d'une conscience à une vocation, à un appel divin, avec ses contreparties de refus et de ruptures.

Oui, à cause de la foi nous vivons autrement que si nous ne l'avions pas. Exemples : refus du flirt, sacrifices pour les autres, jeûnes pour la paix en Algérie, etc.

Sans la foi, je crois que je me laisserais facilement diriger par mon bon plaisir. « Cela me dit », « cela ne me dit pas »; en fait, il est très difficile de savoir ce que l'on ferait ou ce que l'on ne ferait pas, car on est autre, et il est impossible de se situer au niveau de la conscience d'un autre.

Oui, par exemple, à cause de ma foi, mais de cela seulement, je ne fais pas l'amour, car toutes les raisons pseudo-morales ou de tabou ne me gêneraient pas. (F., célibataire, 26 ans.)

Il est certain que notre foi nous interdit certaines attitudes (refus d'une laïcité identifiée à l'anticléricalisme). Mais elle se limite trop facilement au secteur religieux de notre vie. Il est certain que nos engagements procèdent autant d'une générosité naturelle que de notre foi dans le royaume.

Il est certain que sans la foi, la morale, et sans doute la conduite seraient pour moi beaucoup plus relâchées. La foi est un frein à mes mauvais instincts et mauvaises tendances — l'esprit de jouissance, la sensualité n'auraient de limites que la peur du gendarme. (Marié, 47 ans.)

La foi joue quelquefois le rôle de « garde-fou », elle m'oblige aussi à m'engager, à être présente. C'est un tout autre style de vie quand la foi est le moteur de la vie.

Le refus du flirt est un aspect de notre vie de foi; tricher : s'interdire de tricher car le Christ ne le veut pas.

Je n'ai pas toujours eu la foi, ayant été élevée sans Dieu jusqu'à l'âge du catéchisme où je l'ai trouvée. Si je n'avais pas la foi en quelqu'un qui s'appelle Dieu, en le Dieu de Jésus-Christ ressuscité, je

serais égoïste mais alors foncièrement, j'aurais continué à mentir effrontément (ce me fut dur, au nom du Christ, de dire la vérité quand je me suis convertie) et surtout je n'aurais pas accepté mon célibat (un célibat sans la foi doit être dur à assumer, et me paraît ne pas avoir de sens) ou bien je me serais mariée pour être mariée, ou bien je ne serais « pas sérieuse » comme on dit couramment. (F., célibataire, 40 ans.)

La foi influe par exemple sur l'utilisation de l'argent, sur le programme des vacances, sur les rapports avec la famille, les engagements temporels, les rapports avec les collègues.

Oui, la foi corrige nombre d'attitudes (pardon accordé, usage de l'argent, éducation des enfants, vie conjugale, engagement...).

Toute foi pousse à faire des choses qu'on ne ferait pas sans elle, cela va de soi. Elle pousse aussi à ne pas faire « certaines choses » que l'on ferait; *mais ce second aspect négatif qui tient du moralisme* est beaucoup moins intéressant. La foi en Jésus me paraît la plus exigeante, et sans limites, différente en cela me semble-t-il de l'humanisme même le plus généreux (encore y a-t-il ici matière à discussion). (Marié, 2 enfants, 31 ans.)

La crainte (ou l'insatisfaction) de ne pas vivre en accord avec la foi, sont plutôt pour moi une tentation permanente de « couper les ponts » avec Dieu, avec l'Église.

Ce n'est pas par obligation ou interdiction. Je ne me sens pas contraint. Il s'agit plutôt pour moi de me libérer. J'ai parfois l'impression que j'offre aux autres l'image d'un chrétien moralisant! J'envisage de proposer à la communauté une réflexion sur la morale, car il y a des gens qui associent étroitement christianisme et morale. (H., 19 ans.)

2. *La foi et les engagements humains*

VOS ENGAGEMENTS (FAMILLE, PROFESSION, ACTIVITÉS SOCIALES OU POLITIQUES) ENTRENT-ILS DANS LE SOUCI DE VOTRE FOI, OU LUI RESTENT-ILS HABITUELLEMENT EXTÉRIEURS ? PENSEZ-VOUS NORMAL DE LIMITER LA FOI A UN RAPPORT « SPIRITUEL » AVEC DIEU ? LES PROBLÈMES POSÉS PAR LES CONDITIONS DE VIE DES ENFANTS (MILIEU OUVRIER, ETC...) ET L'ENSEIGNEMENT DE LA MORALE, ENTRENT-ILS DANS LES PRÉOCCUPATIONS DE VOTRE FOI ?

Ce n'est pas sans raison que le Christ a voulu consacrer la vie de famille par un sacrement. Le mariage est, comme tous les sacrements, sacrement de la foi. C'est dire que la vie familiale est occasion de découvrir qui est vraiment Dieu, et occasion de ne pouvoir se passer de lui. La foi nous amène à comprendre la merveilleuse délicatesse de Dieu qui a voulu qu'il n'y ait rien d'insignifiant en notre vie, si nous savons lire avec les yeux de la foi.

Le métier et toute la vie sociale entrent ainsi dans notre conversion. On serait tenté de dire en parlant du métier d'instituteur : « bienheureux métier », qui oblige celui qui s'y consacre (peut-être parfois contre lui-même) à faire exister le meilleur de lui-même. Et pour cela la foi n'est pas inutile! Ces réponses en témoignent assez. (Notons l'importance pour l'instituteur de son rôle d'éducateur moral.)

L'AMOUR ET LE FOYER

L'union conjugale ouvrant à des dimensions nouvelles de l'union à Dieu : c'est à propos de l'union conjugale que s'est posé à moi le premier problème de foi, ou mieux la vie de foi s'est proposée à moi en termes de vie conjugale, ou encore c'est pour répondre aux exigences de la conscience de ma femme que j'ai cherché une réponse de foi. C'est de cette expérience que je suis né à la foi. Et je regarde comme un don précieux de sa grâce, que Dieu ait voulu me rendre intelligibles les exigences de l'Amour pour que je les ressente non comme une brimade mais comme une source de richesse et d'épanouissement : que par-delà mes défaillances, les difficultés de la chasteté conjugale me soient apparues comme exigence d'amour mais aussi gage et approfondissement et purification de l'amour. La part de réussite dans notre union, nous sommes certains qu'elle se mesure exactement à la manière dont nous avons tenté de la vivre dans un esprit de foi dans l'adhésion à la volonté du Père.

Foi et vie de chaque jour : Oui ma foi engage toute ma vie et m'oblige à lutter contre mon égoïsme. C'est pour répondre à ses exigences : que je travaille pour élever et éduquer mes enfants, que je fais ma classe de mon mieux sans avoir jamais le sentiment d'en faire assez pour ce que je gagne, que j'essaie de montrer une vraie charité dans l'accueil des autres et l'ouverture à leurs problèmes, que j'observe les engagements du mariage chrétien, que j'assume le souci missionnaire de l'Église autour de moi ou au loin (avec tous les manquements inhérents à notre nature humaine, bien sûr).

Comme tous les parents, nous ne manquons pas de rêver de l'avenir de nos enfants. Mais nous sommes loin d'être préparés à exprimer, au sujet des espérances que fondent comme nous les parents chrétiens, des considérations universelles. Nous savons tout juste dire, parce que nous la vivons, la façon dont nous concevons la vie d'homme de nos fils — puisque le Seigneur ne nous a confié que des fils. Encore nous limiterons-nous, pour ne pas nous égarer, à notre conception de l'avenir de l'aîné.

Nous n'avons jamais rêvé de telle profession précise, ni même de telle catégorie de professions, mais d'un service que nos enfants auront à assurer parmi les hommes à la place où ils seront appelés. La question s'est posée très tôt, vers les sept ans de notre aîné. Il nous fallait — il nous faut toujours — le mettre en mesure de pouvoir répondre à l'appel qu'il reçoit, c'est-à-dire le détacher progressivement de nous pour le « mettre au monde », pour lui ouvrir aussi largement que

possible sa propre fenêtre sur les autres. Alors, comme nous habitions loin de tout centre de quelque importance, nous l'avons préparé à nous quitter quelques années plus tard pour un internat lointain.

Et voilà qu'il a manifesté le désir d'être prêtre. Joie! ... et inquiétude. Entre-t-il ou non, en sixième, au petit séminaire? Nous avons demandé d'assez nombreux avis de prêtres — nous disons bien des avis, pas des conseils à suivre aveuglément — et ils ont été évidemment contradictoires. Et puis nous avons choisi, dans la crainte peut-être naïve d'une voie trop facile et d'un conditionnement « enveloppant » au séminaire, comme dans le souci d'une formation intellectuellement proche de celle du séminaire et humainement la plus large possible. Et l'enfant est entré en section classique dans un lycée de ville universitaire, où l'aumônerie nous semble bénéficier de conditions très favorables.

Il était convenu, compte tenu de circonstances locales, qu'il pourrait quitter le lycée pour le séminaire à la fin de la troisième. Or, en troisième, il ne le désirait plus. Il est donc resté au lycée, où il a décidé à quatorze ans d'abandonner le grec, à quinze ans d'opter pour la Série C, à seize ans de « faire math. élém. ». Le voilà qu'il quitte l'établissement et s'oriente vers la médecine. Nous acceptons toujours, non sans lui montrer les difficultés qu'il connaîtra à entreprendre sans argent d'aussi longues études. Il est d'ailleurs entendu avec lui qu'une vocation sacerdotale reste toujours possible... Comme nous n'excluons pas, au fond de nous-mêmes, qu'il se retrouve un jour en prison par exemple. Pourquoi d'autres enfants y seraient-ils jetés et pas les nôtres? Le Seigneur nous jugerait-il indignes de porter cette croix?

C'est de l'extérieur que viennent les objections : on a estimé qu'une seconde langue vivante serait plus rentable que le grec, on a inventé que les math. élém. ne sont pas une voie régulière d'acheminement vers la médecine; on souligne que l'électronique offre plus de débouchés que la médecine, que la chirurgie dentaire exige moins d'années d'études et assure ensuite la tranquillité des nuits; n'imaginera-t-on pas un règlement qui interdirait au Seigneur d'appeler au sacerdoce un matheux ou un médecin?

Médecin, si notre aîné l'est un jour, *comment* le sera-t-il? La tranquillité de ses nuits, puisqu'il en est question, saura-t-il l'offrir? Ou devra-t-on la lui arracher? — Acceptera-t-il d'être dérangé pour des riens? ou traitera-t-il ses clients comme s'ils étaient aptes à se passer de son expérience? — Comprendra-t-il l'angoisse d'un appel urgent? Ou demandera-t-il d'abord que l'on compatisse à sa propre fatigue? — Se laissera-t-il étouffer au milieu des gens les plus en vue? Ou

lèvera-t-il encore son regard vers les plus humbles ? — Servira-t-il les plus pauvres ? Ou ne saura-t-il que les exploiter ? — S'ouvrira-t-il aux plus mesquins, aux plus contagieux, aux plus répugnants ? Ou ne les approchera-t-il qu'avec méfiance ? — Saura-t-il donner un conseil, un encouragement, un espoir ? Ou ne saura-t-il que les vendre ? — Sera-t-il prêt à partager sa clientèle avec un confrère ? Ou empêchera-t-il jalousement tout autre médecin de s'installer à proximité, quitte à devenir l'esclave de son métier ? — Sera-t-il un monstre médical ? Ou sera-t-il un homme ? — C'est là que se situent notre souci et notre responsabilité.

Alors c'est aussi — c'est peut-être surtout — pour nos enfants que nous tenons à des conditions de vie modestes, parfois inconfortables, tout près de gens simples; que nous nous accrochons à cette portion du monde rural qui stagne, à ces trop petits villages que l'on fuit depuis la révolution industrielle et qui périclitent. On nous dit que nous ne sommes pas ambitieux. Eh bien! Qu'on ne s'y trompe pas. Nous avons une ambition démesurée, folle! Nous voulons que nos enfants vivent à AIMER et à SERVIR, comme nous sommes incapables de le faire, « pour une plus grande gloire de Dieu »!

LE MÉTIER

Notre foi nous aide à ne pas « condamner » et « cataloguer » nos gosses, et à nous maintenir en état d'ouverture avec nos collègues quels qu'ils soient.

Nous voudrions aussi faire notre métier du mieux possible, être vraiment des instituteurs, mais en même temps sans sacrifier notre vie de famille et nos enfants, car nous pensons que cela fait aussi partie du témoignage.

Je ne vais plus vers les autres pour qu'ils aient la foi au plus vite, mais pour les mettre dans les conditions les plus favorables à leur plein épanouissement humain donc qu'ils approchent le plus possible de Dieu dont l'Église essaie de témoigner au milieu d'eux. Je fais ma classe (méthodes actives, démocratie d'enfants) dans ce sens, participe aux colonies de vacances et maisons familiales, syndicat, réunions de parents d'élèves dans ce sens également. J'envisage les limites imposées à mes engagements temporels par ma responsabilité d'équipe dans le sens d'une démultiplication de ces mêmes efforts en fonction des diverses vocations.

Les problèmes posés par les conditions de vie des enfants, en milieu misérable, paysan ou ouvrier, ceux de la souffrance des hommes, de

l'injuste répartition des richesses, de la faim dans le monde, etc., entrent bien dans les préoccupations de ma foi. Je les vois comme une infidélité à la Création, au vœu du Créateur. Sur tous ces points je verrais volontiers les choses dans la perspective de la Spiritualité de l'Engagement du P. Suavet (Économie et Humanisme). Malheureusement, accaparé par le train-train de la tâche quotidienne, cela ne veut pas dire que je fasse grand-chose pour améliorer une situation dans l'ensemble assez triste...

Si l'on me posait à brûle-pourpoint cette question : Avez-vous la foi ? je crois que je n'hésiterais pas à répondre : oui. Et il est vrai que je n'arrive pas à « me penser » sans foi. Il est vrai pourtant aussi, que lorsque je cherche à me rendre compte comment cette foi chemine dans tous les instants de ma vie, j'ai la décevante impression que foi et vie y font rarement route ensemble. Sans doute est-ce plus loin, dans ces profondeurs de mon être souvent inconnues de moi-même que la foi pousse ses racines et pèse d'une manière ou d'une autre sur ma vie. Si bien que je suis obligée de constater : Si je n'avais pas la foi, je ne ferais certainement pas mon métier tout à fait comme je le fais. Mais aussi : si je n'exerçais pas le métier d'institutrice, ma foi n'aurait peut-être pas tout à fait les « mêmes teintes ». De quelle patience le Seigneur ne doit-il pas faire preuve à mon égard ? Quelles prévenances n'a-t-il pas malgré mes infidélités ? Il n'y a vraiment pas lieu de « faire le malin ». Oserai-je me montrer plus exigeante que Lui ? Ne dois-je pas, au contraire, chercher à l'imiter ? Quelle admirable leçon que la pédagogie divine! Là encore, je suis renvoyée au regard sur le Christ.

Il est difficile de saisir exactement les interactions de la foi et du métier d'enseignant. Si j'imagine mal ce que je serais si je n'étais pas chrétienne, je ne sais pas davantage quelle serait ma vie si je n'étais pas institutrice. Ce qui me semble probable cependant, c'est que ma vie de foi serait autre, sinon ma foi elle-même. Car le métier présente de réelles exigences à l'égard de la foi, il en est en quelque sorte, en même temps, une épreuve et une nourriture. Il s'enrichit d'elle, comme elle s'enrichit de lui. S'il fallait schématiser, je pourrais dire que la foi donne une dimension surnaturelle à ma tâche d'enseignement, et que ma fonction enseignante appelle constamment des purifications de ma foi, demande une vie spirituelle toujours plus authentique.

C'est sans doute à cause de ma foi — et peut-être aussi parce que j'ai « une grande classe » comme nous disons dans le primaire — que je suis surtout préoccupée par mon rôle d'éducation, de formation des

personnalités, d'ouverture aux vraies valeurs. Parce que je crois en la destinée spirituelle des enfants qui me sont confiés, en l'Amour du Père pour elles, je voudrais les rendre plus aptes à percevoir cet amour et à y répondre. Je voudrais aussi que cet Amour les atteigne à travers moi, je voudrais les aimer de l'amour même de Dieu. Et c'est ce qui me donne un très grand respect pour chacune, il m'est impossible d'en mépriser une seule, et un agacement passager est toujours superficiel. Aucune bêtise d'ordre strictement scolaire ne peut me paraître grave. Au regard du seul Absolu, tout ne peut être que relatif... Parce que je crois au péché, je voudrais les aider à discerner le mal en elles, à lutter contre leurs mauvaises tendances, à forger leur volonté pour résister; je voudrais aussi qu'elles fassent à travers moi l'expérience de l'amour miséricordieux. Je redoute d'être pour elles une occasion de péché, je pense que mon rôle est au contraire de leur éviter des tentations possibles : il en restera toujours assez!

Le métier m'apprend l'humilité. Le regard de foi sur les enfants évite le danger d'autoritarisme : nous sommes, elles et moi, enfants de Dieu au même titre : ce sentiment est renforcé lorsque je sais qu'elles sont chrétiennes et ont déjà communié. Je pense à elles en communiant, et je les regarde comme des sœurs en les retrouvant, je n'ai pas envie de jouer un personnage. Mais plus profondément, leurs réticences, leur manque de souplesse, leur lenteur à comprendre, leur indocilité à l'égard du pédagogue m'apparaissent comme l'image de mes propres retards à répondre à l'initiative d'amour du Père.

Oui, ma foi m'amène à plus de conscience, d'application à ma tâche, d'amour des élèves, de tous les élèves. Du moins, c'est là un idéal vers lequel j'essaie de tendre, et cette foi m'aide beaucoup dans les moments de « dépressions » dus aux difficultés du métier.

Comment notre foi éclaire et anime notre métier ? Fichtre, la question nous saisit à l'improviste. Nous n'en savons rien, nous!... Mes six enfants, ma femme, ma mère et moi, nous vivons depuis près de huit ans dans un hameau : quatre maisons dont l'école est la plus humble; l'église, la mairie, le téléphone sont à trois kilomètres; les commerçants, le médecin, le coiffeur, la poste à quatre; le dentiste à dix; l'eau potable — quand il ne pleut pas trop — à cent cinquante mètres, avec un lavoir non abrité. Des bicyclettes pour en sortir, qu'il faut garer chez la vieille voisine, faute de dépendances. Une cuisine et deux pièces seulement, mais grandes. Les deux aînés en pension. Une classe unique avec trente élèves actuellement. Pas vraiment de paroisse : les présences sont parfois bien peu nombreuses à la messe du dimanche. On dit que le poste est déshérité. On dit que nous sommes fous d'y

rester. On dit... Mais que ne dit-on pas ? En fait, les premières années ont été très dures pour ma femme qui souffrait de l'isolement et de l'insuffisance de l'installation matérielle. Mais on reçoit des grâces, pourvu qu'on essaye de ne pas les refuser : nous avons trouvé là le silence, l'intimité, et nos aînés y reviennent avec joie.

N'allez pas croire que nous l'avons demandé ce poste! Nous n'en soupçonnions même pas l'existence. Nous y avons été envoyés par suite de mon mauvais travail en classe unique. Et maintenant encore, ma manière non conforme aux directives officielles ne satisfait pas l'inspecteur. Je ne parviens pas à m'adapter au rythme d'une classe unique. Je crois que je n'y parviendrai jamais. Il paraît que chacun a ainsi une difficulté irréductible quoi qu'il fasse, et que c'est là qu'est sa croix. C'est que les élèves, comme moi, ne sont pas vifs, c'est qu'ils ne rencontrent pas grand-chose ici qui puisse les ouvrir. C'est qu'il y a surtout, à tous les cours, ceux qui ne suivent qu'à grand-peine, pour lesquels il faut sans cesse reprendre et reprendre encore les explications, bousculer l'emploi du temps; prolonger les journées. Il ne semble pas qu'une classe unique permette de s'attarder à ces cas difficiles; comprenne qui pourra, d'autres attendent. Mais le Christ n'est-il pas venu pour les petits, pour les infirmes, pour les pauvres ? Alors ?... Alors l'inspecteur fait des observations, et ma femme en souffre. Alors la tâche ne me laisse pas de loisirs, et je ne me cultive pas. Alors je me fatigue, je m'énerve, et les élèves en pâtissent. Triste revers de la médaille! Que faire donc ? Quitter ce poste serait un abandon. Il n'avait pas de titulaire quand nous y sommes arrivés; il aurait encore moins de chances d'en avoir. Les enseignants s'y succédaient à une cadence accélérée; une suppléante a même fui sans rien dire en cours d'année scolaire. Est-ce que les enfants de ces hameaux, parce qu'ils manquent déjà de beaucoup de choses, n'ont pas droit à un maître qui reste et qui ait quand même un peu d'expérience. Est-ce que nos collègues débutants n'ont droit qu'aux postes les plus difficiles que nous ne voudrions pas pour nous-mêmes. Et que pensent les populations rurales d'instituteurs qui n'acceptent pas de partager les conditions de vie dont elles se contentent — et qui, par surcroît, les jugent d'assez haut ?

Où sont les pauvres ? les plus pauvres ? Bien que nous cheminions nous aussi « dans un tunnel », nous avons quand même à nous poser la question. Et combien de fois nous répétons-nous : « Où Dieu nous a semés, il faut savoir fleurir! »

La foi ne peut être limitée à un rapport spirituel avec Dieu. Comment faire journellement la classe, sans avoir à l'esprit les paroles du

Seigneur : « Ce que vous ferez à un de ces petits... », sans être sans cesse confronté avec son propre péché (le péché sans cesse répété des brusqueries, impatiences, ironies, lâchetés, etc.), qui est atteinte au Seigneur présent dans chaque enfant sans être forcé à l'action de grâces par tant de fraîcheur, de simplicité, de joies reçues chaque jour. Comment ne pas désirer être pauvre avec les pauvres, quand les rencontres avec les familles de nos gosses déshérités nous mènent au seuil de l'insécurité, du vide affectif, du taudis. Il est vrai qu'on peut vivre dans son école, sans contact humain vrai avec les familles, mais si l'on met le petit doigt dans l'engrenage, et qu'on essaie de « vivre avec », on ne peut que repenser gravement l'établissement de son propre budget. Chaque contact humain et profond est contact avec la souffrance et pose le problème de la souffrance. C'est peut-être vrai dans tout métier pour qui veut voir autour de soi, pour qui entend créer des liens vivants avec ses compagnons de route. Mais pour nous, point n'est besoin de chercher des liens à créer avec tel ou tel, chaque famille est là, elle entre dans notre vie un jour ou l'autre, avec son lot d'inquiétude pour nous empêcher de vivre tranquille.

On m'a dit « vous vous donnez trop de mal, ce ne sont que des enfants; *elles n'ont pas de vrais problèmes*, etc. ». Sans ma foi, certes, je ne prendrais pas chacune au sérieux comme je le fais et comme si elle était unique.

Nos engagements entrent peu à peu dans le souci de la foi. La foi n'est pas qu'un rapport spirituel avec Dieu, c'est aussi aimer les autres; en particulier les enfants dont nous avons la charge. Si nous croyons vraiment qu'ils sont nos frères, nous nous inquiétons de leurs problèmes et de leur droiture.

Dans le souci de ma foi, je pense que tous mes engagements entrent. Dans l'éducation de nos filles à notre foyer, l'angoisse de n'être pas capables de transmettre notre foi est peut-être la plus grande des épreuves. Dans la profession, le service des plus déshérités parmi mes élèves entre dans la ligne de ma foi.

C'est la croissance dans la foi qui m'a fait sentir la nécessité d'être dans l'Église un membre actif d'où participation à la vie paroissiale; dans l'école laïque *d'abord ne pas s'évader de ce milieu* pour des milieux sympathiques qui paraissent plus ouverts (milieu ouvrier), ensuite y prendre sa place en participant à la vie de certains de ses organismes; dans la cité, intérêt porté aux problèmes politiques.

L'ENSEIGNEMENT DE LA MORALE

L'enseignement de la morale : pour moi, une double exigence : apprendre à l'enfant l'amour des autres, de tous les autres. Lui faire sentir que c'est un amour exigeant, difficile, mais qu'il est indispensable au simple bonheur humain, qu'il est « devoir » envers l'humanité. Enseigner déjà les grandes valeurs de loyauté, de solidarité, de générosité, de courage. Si Dieu le veut, un jour, cet amour des autres que j'aurai aidé à expérimenter et l'amour de Dieu n'en feront qu'un, dans l'âme de l'homme qui naît. Chercher moins, pour ma part, à être un exemple qu'à me dépouiller de moi-même, sachant que la grâce passe quand l'homme est désencombré. (F., célibataire, 40 ans.)

En ce qui concerne les enfants, je voudrais surtout affirmer combien, loin de n'être pour moi qu'un pis-aller, l'école laïque représente à mes yeux une base précieuse à la diffusion de cette valeur essentielle du christianisme qu'est le sens fraternel. La présence d'enfants musulmans parmi les enfants occidentaux, cette camaraderie sans arrière-pensée de jeunes croyants et incroyants, ne peut pas ne pas me faire apparaître le petit groupe qui m'est confié comme une minuscule cellule du corps œcuménique que notre foi a tant souci, aujourd'hui, de construire. De toute façon, dans l'attitude à l'égard des enfants, il me semble important de substituer la notion de « vie morale » à celle de « règles de morale »; la favoriser d'abord, cette vie morale, par un certain climat; et peu à peu, en faire prendre plus précisément conscience par une réflexion au sujet de tel ou tel fait de la vie du groupe (quand cela se présente avec assez de naturel pour permettre la simplicité).

Enseignement de la morale. Je ne manque jamais d'enseigner cette discipline qui n'est pas toujours dans la vie, si on en juge les manuels de morale. Bien que j'aie des élèves de sept à dix ans, outre les témoignages d'élèves de leur âge sur leur esprit de service et de sacrifice, témoignages reliés dans un livre par un directeur d'école, je m'efforce de réfléchir avec elles sur les problèmes, les faits marquants que leur pose leur vie. Ensuite nous sommes attentives aux actes de solidarité, de dévouement que nous apprennent la presse (découpures de textes et de gravures) et la radio. Je m'efforce d'offrir ces leçons et les élèves qui font effort — celles qui y répugnent — dans la prière que je fais parfois au fond de moi-même, après la classe, mais aussi en salle de classe et à la messe. Tout cela fait partie de la rédemption. (F., célibataire, 39 ans.)

La foi ne peut se limiter à un rapport spirituel avec Dieu. L'enseignement de la morale à l'école nécessite pour être plus vrai, notre présence à l'extérieur de l'école (famille, loisirs...).

Quant à l'enseignement de la Morale, je pense qu'il s'agit bien d'une discipline d'un genre spécial et particulier. Mais, je pense aussi que la Morale peut valablement constituer une discipline autonome, au plan des valeurs naturelles, sans recours fatal, dans une philosophie des valeurs, à la Métaphysique et à la religion. Moi, croyant, je vis les valeurs morales en croyant, certes. Mais il me semble que l'incroyant peut déjà les vivre au plan naturel et c'est dans cette perspective qu'il convient, à mon sens, de les enseigner à nos élèves de l'école laïque et de les exercer à les vivre. Bien entendu il y a là une limitation. L'incroyant, même généreux, ne peut faire qu'une œuvre humaine. Le croyant, même médiocre, est en mesure de faire œuvre divine; il est, si modestement, si piètrement que l'on voudra, le collaborateur de Dieu. L'incroyant peut l'être aussi, et il l'est souvent en fait, heureusement. Mais il n'en sait rien. Le croyant le sait, c'est ce qui fait sa grandeur et lui confère une responsabilité incomparable, dont il n'a généralement pas assez conscience.

Il nous est difficile, sinon impossible, de pouvoir exercer une influence morale sur nos élèves. C'est désormais le rôle des maîtres musulmans. Cependant, je ne laisse échapper aucune occasion d'essayer de le faire, — et surtout — j'invite les maîtres à ce rôle, leur signalant ce qui a pu leur échapper, ou ne pas les choquer.

L'enseignement de la morale me semble primordial. Il était au programme des conférences pédagogiques de l'an dernier. Mais combien d'instituteurs et d'inspecteurs ont une vue claire des problèmes moraux actuels ? Trop souvent, on s'est référé aux fondateurs de l'école laïque, voire à Condorcet ou à Auguste Comte; cela permet d'échapper à l'actualité, aux élèves de 1961 que nous avons entre les mains. Ces enfants vont, dans quelques années, se trouver affrontés au monde technique et nous ne leur aurons donné aucun instrument de réflexion; ils seront écrasés, alors que se livre la bataille entre l'homme et les instruments sortis de son cerveau et de ses mains. C'est pour cela qu'il me semble urgent de réfléchir, en chrétien, sur nos responsabilités à cet égard. Dès maintenant, il n'y a plus que les chrétiens et les marxistes à en être conscients.

Oui, mes engagements entrent dans la perspective de ma foi. Pour moi, la foi étant une vie, il ne peut en être autrement. D'ailleurs c'est à partir de cet aspect : foi : vie du Christ en nous qui anime tout

notre être, qu'a commencé mon ascension à une vie chrétienne plus authentique. C'est à partir de ce décalage que j'ai senti vers l'âge de dix-huit ans entre la Vérité révélée et ma propre vie, que j'ai tout remis en question. Ma manière d'enseigner la morale entre dans les préoccupations de ma foi. Depuis ce début d'année scolaire, j'ai essayé d'enseigner plus valablement, moins froidement la morale. Le souci de faire que les enfants s'aiment entre elles me préoccupe fort.

Les problèmes posés par les conditions de vie des enfants et l'enseignement de la morale nous préoccupent. De grandes difficultés pour les résoudre. Difficultés pour connaître le milieu de vie des enfants. Peu de rapports directs avec les parents. Désintéressement des parents vis-à-vis des instituteurs. (4 foyers, 25-35 ans.)

L'ENGAGEMENT POLITIQUE ET SOCIAL

La foi a pour conséquence pratique un engagement temporel avec les autres hommes de la cité, et cet engagement à mon avis n'est pas directement apostolique, mais il doit être animé par ma foi. Je fais partie d'une équipe de Centre d'Action Sociale, vous me direz que j'y retrouve des chrétiens, oui, mais de tous genres — et que nous essayons pour le canton de réfléchir sur des problèmes humains qui intéressent tous les hommes, et ensuite d'agir. C'est ainsi que nous avons fait des réunions d'informations sur l'aménagement du territoire, et lançons actuellement une enquête sur les loisirs des jeunes, faite par les jeunes auprès des jeunes; alors que le questionnaire-enquête est élaboré par des adultes. Suivant les besoins primordiaux et les désirs des jeunes, il peut s'ensuivre la création d'une maison cantonale de jeunes.

L'approfondissement de ma foi m'a amenée à faire certaines choses que je n'aurais jamais faites : engagement syndical par exemple.

Le grand trou. C'est encore mon engagement syndical et politique. J'ai un sale défaut qui me pousse à me replier assez souvent; je me bagarre. J'espère en sortir. Je sens depuis longtemps que ma foi me pousse à prendre un engagement plus précis mais c'est très dur. (H., célibataire, 22 ans.)

Elle nous force à ne pas nous endormir. Elle nous pousse à agir. Par exemple je me suis senti obligé d'entrer au syndicat, d'y militer (ma présence peut changer quelque chose).

Je n'ai pas d'engagement politique, mais j'essaie au maximum de replacer mes relations familiales, professionnelles ou sociales dans l'optique de foi. Je ne dis pas que j'y parvienne toujours. Puisque la foi ne peut pas être simplement intériorisée, elle ne peut pas se limiter à un rapport spirituel avec Dieu. L'enseignement de la morale est la transposition laïque de notre foi et les conditions de vie des enfants nous touchent de près. En tant que chrétiens, nous ne pouvons pas rester insensibles aux problèmes du prochain.

Pax Christi nous attire car il semble être un mouvement répondant aux besoins de justice et de paix universelle qui préoccupent bien des hommes de bonne volonté.

Je reste persuadé que, sans la participation à la vie d'une équipe et sans son soutien, je me serais abstenu de tout engagement syndical, me réglant passivement, en ce domaine, sur une opinion d'ensemble. Prises de parti, interventions, réponses ou mises au point n'ont pu être suscitées que par la prise de conscience d'une responsabilité collective déterminée par la réflexion religieuse à l'intérieur de nos groupes. *J'étais trop partisan convaincu, auparavant, de l'abstentionnisme,* du quiétisme en ce domaine, voire d'un certain opportunisme, pour n'avoir pas cette certitude. Replié sur la famille, je me sentais éloigné de tout ce qui n'était pas à son service immédiat ou ne s'y reliait pas directement, méfiant pour toute activité qui risquait de m'en écarter. (Marié, 2 enfants, 40 ans.)

Oui, je m'oblige à certaines lectures d'information politique syndicale; engagement syndical, contacts avec les collègues, attitude de respect envers les enfants. Il me faut un gros effort dans tous ces cas. Il ne me semble pas que des motifs purement humains me feraient sortir de mes pantoufles.

Malgré mon égoïsme, grâce à ma foi et à la grâce, j'ai pu accepter plus facilement des responsabilités collectives qui m'ont été confiées. Je dois reconnaître que grâce à cette foi j'ai pu résister à des aspirations charnelles, ce que je n'aurais jamais pu seul. (M., 16 ans 1/2, normalien.)

Même si certaines formules peuvent paraître dater un peu pour les nouvelles générations, citons en terminant le Testament d'André Lefèvre.

A. L., membre actif de la Ligue de l'Enseignement, fut animateur des Éclaireurs de France pendant leurs premières années, fondateur des Centres d'Entraînement (C.E.M.E.A.) et de la Maison pour tous

(La Mouffe). Ce testament, publié en 1957, révèle l'animation profonde de son activité et de son dévouement, et la part qu'y eut sa foi.

Membre du Tiers-Ordre de saint François d'Assise, je demande à être enterré pauvrement dans une classe modeste, près du lieu où je mourrai, sans transport onéreux, sans fleurs, sans couronnes, sans discours. A mon frère Paul, à tous les membres de ma famille, à Mère Marguerite-Marie, à la « Maison pour Tous » et à tous ses collaborateurs et amis j'adresse ici pour tant de soins, de délicatesse et d'affection dont ils m'ont entouré, un tendre merci. Ma reconnaissance très vive va aussi vers les Éclaireurs de France et leurs chefs, vers leurs amis de toujours dont l'indulgente affection ne m'a jamais fait défaut. Si j'ai rempli une partie de ma tâche, ce n'est certainement pas par mon mérite, ni par mes talents, je sens combien j'ai été inférieur à l'œuvre entreprise et aux espoirs mis en ma bonne volonté. Mais j'ai pu, malgré le sentiment de ma faiblesse, assumer avec confiance d'assez lourdes responsabilités parce que le soutien de Dieu, l'aide des amis, le désintéressement des équipes de collaboration ne m'ont jamais manqué.

Croyants ou incroyants ont connu la foi qui a éclairé ma vie. Peut-être plusieurs n'ont-ils vu en cela qu'une routine respectable, qu'une tradition, qu'un formalisme ? Comme je voudrais qu'ils se détrompent. Tout en rendant hommage à leur bonne foi, je n'ai jamais pu expliquer que certains hommes que j'aime beaucoup ne croient pas en Dieu. Dieu est près de moi tandis que j'écris ces lignes. Il est près de vous qui les lisez. Par respect des règles acceptées au sein des institutions civiques, j'ai toujours distingué l'action religieuse de l'action temporelle (« Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu »). Je n'ai pas eu peur du mot « laïque » parce que je l'ai employé au sens que lui donne l'Église lorsqu'elle précise et distingue ce qui est du ressort ecclésiastique et ce qui n'en est pas. Mais il n'y a jamais eu dans mon activité la plus « neutre » oubli de la présence permanente de Dieu. C'est sous le regard de Dieu, et en lui demandant la lumière et les forces dont j'avais besoin que j'ai mené loyalement, près d'amis incroyants et croyants, l'œuvre d'éducation dont nous assumions la charge commune. Qu'il s'agisse de la « Maison pour Tous », des « Éclaireurs de France », des « Centres d'Entraînement » ou d'autres institutions neutres, je n'ai eu d'autre souci que de faire se connaître et s'aimer les enfants du même Père, d'autre méthode que de leur faire goûter, par une éducation harmonieuse et complète, toutes les joies qu'offre aux hommes la vie même la plus humble, d'autre ambition patriotique que de préparer à la France des généra-

tions fortes, toujours prêtes à remplir loyalement leur devoir. Si on a porté quelque attention à l'action que j'ai exercée, le mérite en revient à mon père qui m'apprit ce qu'est la bonté, aux Frères des écoles chrétiennes qui formèrent ma conscience, aux membres de l'enseignement public qui eurent confiance en mon loyalisme, à Marc Sangnier, à Cathe Descroix, et à mes camarades du Sillon qui me firent comprendre dès le début les exigences du devoir moral et du devoir social, à tous les collaborateurs très chers de la « Maison pour Tous », des Éclaireurs de France, et à tous les amis que je ne nomme pas parce que je n'en veux oublier aucun, dont je n'ai été souvent que l'inhabile interprète.

Mais l'hommage doit avant tout en revenir à Dieu qui éclaire et soutient ses créatures les plus frêles, à sa Mère, divine Médiatrice à qui j'ai confié mon action, à l'Église du Christ qui dispense aux âmes l'admirable force des sacrements, qui fait comprendre aux grands et aux petits la toute-puissance de la prière, cette conversation directe avec Dieu, qui établit entre vivants et disparus, entre âmes proches et éloignées, ce lien que les chrétiens appellent la Communion des Saints.

André Lefèvre.

3. *Défaites et victoires de la foi*

Les conditions dans lesquelles vous vivez sont-elles plutôt cause d'usure ou de nouvelle vigueur pour votre foi ? Quels motifs de perte de la foi ou de conversion vous semblent-ils plus marquants dans le monde enseignant autour de vous ?

Causes d'usure et de perte

Ces réponses doivent rendre très modestes ceux qui n'ont guère à lutter pour leur foi. Que ferions-nous dans la solitude du cœur et de l'esprit, dans la difficulté que suscite une

certaine peur de se déclarer, dans l'usure de courants de pensée, d'autant plus troublants qu'ils incluent beaucoup de recherche vraie et de noblesse humaine.

Et puis il y a le poids des conditions de vie communes à tous : le surmenage, la fatigue, ou la foi elle-même quand elle reste infantile. On aurait sans doute attendu ici davantage de réponses signalant les mises en questions dues aux courants de la pensée moderne.

LA SOLITUDE

Solitude dans le métier pour les débutants. Solitude dans le milieu paysan ou ouvrier. Solitude au milieu des collègues indifférents ou sectaires. Voilà une situation où rien apparemment ne parle de Dieu et le milieu paroissial, surtout à la campagne, n'est pas prêt à épauler la foi chancelante de l'instituteur qui, de plus, se trouve isolé intellectuellement.

Je suis dans un village; une collègue. Nous discutons tous les jours. Je mange au café. Cette année je rentre tous les soirs en voiture chez moi, cela permet des visites aux jeunes collègues. Isolement, manque de formation pédagogique, manque d'accueil et d'ouverture des anciens et manque de préoccupations des jeunes entre eux. Difficile pour ces jeunes de garder une foi vivante. Une fille disait : « Quand je suis toute seule le soir, j'ai beau prier, je suis seule quand même. » A nous d'aller les voir. (F., célibataire, 20 ans.)

Le motif de perte de foi le plus fréquent me semble dû à l'isolement et à la crainte de faire paraître aux autres ses opinions. Combien de normaliens, d'instituteurs catholiques se sentent isolés, seuls au milieu d'un monde enseignant qui leur paraît (à tort d'ailleurs) profondément antireligieux.

Cette libération que nous refusons de nous donner, nous la retrouvons encore en face du respect humain. Dans notre département, il y a une part du « qu'en-dira-t-on » du syndicat. Je trouve qu'il y a aussi une certaine passivité, une certaine routine qui fait que « Mon Dieu à quoi bon se tracasser » ? Je dois d'autre part signaler que l'isolement de l'instituteur dans nos Pyrénées est vraiment atroce. L'instituteur se trouve seul face à un prêtre qui ne le comprend pas toujours, face à une population de rudes montagnards qui estiment que le métier d'instituteur est un métier de « je m'en foutiste ». Personne ne croit en lui et n'a confiance en lui.

La monotonie et la répétition des mêmes choses entraînent une usure de la foi, surtout quand, comme c'est le cas, aucune communauté paroissiale ne soutient et n'aide. L'Église est absente de nos campagnes. Nous voyons le prêtre quand il dit la messe tous les quinze jours. (Marié, 31 ans.)

Sans l'équipe, il doit être je pense assez difficile de résister aux réflexions démoralisantes, courantes dans notre milieu; l'équipe au contraire nous permet de réagir et même de puiser dans ce même milieu une nouvelle vigueur pour notre foi.

Les quarante gosses par classe, les salaires actuels, le recrutement difficile, le manque de qualification professionnelle et de formation, l'indifférence générale, les méthodes archaïques, l'évolution rapide du monde sont pour moi vivifiantes en fait, mais souvent source d'usure faute de communauté vraie.

Pourtant les conditions dans lesquelles je vis sont plus cause d'usure que de nouvelle vigueur de la foi. Toujours lutter à contre-courant en soi et autour de soi est décourageant et pesant à la longue. Le fait d'être célibataire et femme y est sans doute pour quelque chose. On se sent seule, solitaire, une réunion mensuelle est insuffisante à épauler réellement, d'autant plus qu'il y a un programme à remplir et qu'on ne peut « étaler son cœur » comme cela. Les relations avec les foyers me sont très difficiles, vu ma trop vive sensibilité. Il y a là problème. (35 ans.)

C'est difficile de juger de la perte de la foi; on ne peut juger que de la perte de la pratique; surtout pour ceux qui enseignent dans un village, c'est la crainte de se compromettre avec une communauté, qui en réalité n'en est pas une, et qui dans l'ensemble n'est favorable à l'école laïque que par nécessité. J'ai éprouvé cela dans le village où j'étais, non pas que j'aie lâché la pratique religieuse mais je me sentais dans une position de solitaire avec des attaches humaines plus vraies, plus réelles chez des gens non croyants (les catholiques en particulier m'admettaient bien comme catholique, mais ne comprenaient pas que je sois syndiquée, que je fasse grève...). Ces problèmes me semblent bien plus aigus en campagne qu'en ville. (F., célibataire, 39 ans.)

LA PEUR

La perte de la foi chez les jeunes enseignants vient (il me semble) de *la peur de se montrer chrétiens*... Il est vrai que par moments, il faut du « cran » surtout lorsque les collègues plus âgés, plus influents, sont anticléricaux...

Beaucoup de jeunes n'osent pas aller à la messe, agir en chrétiens,

et petit à petit, le doute s'installe. D'autre part, les journaux reçus par les enseignants ne sont pas spécialement recommandés pour fortifier la foi.

Perte de la foi. Au départ peur de se mouiller qui devient de l'indifférence et plus, « on s'en passe fort bien ». Je crois que chez les jeunes la peur de s'afficher (il faut savoir dire ensuite ce qu'est notre christianisme) paralyse beaucoup et ensuite par manque de pratique on perd petit à petit la foi.

Je pense que les motifs de perte de foi c'est que ceux qui n'ont qu'une formation religieuse terminée après la communion en entrant dans le milieu enseignant sont pris par la peur, et, petit à petit, les habitudes s'estompent et se perdent, et ce qui aide c'est le témoignage d'un croyant qui n'a pas peur de le dire malgré tout.

Un autre aspect de la propagande consiste à faire croire aux jeunes que l'on ne peut être instituteur et catholique, à créer *des complexes difficiles à vaincre* (les attaques dont font l'objet les Équipes Enseignantes montrent bien à quel point les instituteurs « sont dans l'erreur » lorsqu'ils se montrent catholiques... à la rigueur ils pourraient l'être mais à condition que personne ne s'en aperçoive). Personnellement j'ai eu longtemps à lutter pour développer ma foi. Fille d'instituteurs, élevée sans religion, j'ai longtemps cru que je ne pouvais être catholique sans trahir l'école laïque. (Mariée, 5 enfants, 44 ans.)

Mais il y a d'autres causes plus profondes : une mauvaise compréhension de la laïcité et des devoirs qu'elle nous impose, fait abandonner à certains toute pratique religieuse par souci de loyauté, tandis que d'autres conservant leurs pratiques, s'interdisent tout ce qui pourrait les rendre suspects aux yeux des collègues non-croyants. Pour beaucoup *c'est la peur qui les retient* dans le témoignage de leur foi. On retourne à la messe quand on est à la retraite. Le motif qui me semble le plus marquant, et les événements viennent de le montrer, c'est le problème de notre double fidélité à l'Église et à l'école laïque.

Avant tout je ne me crois pas dans un milieu, dans une époque et dans des circonstances exceptionnelles mais je reconnais qu'il y a un obstacle à la foi chez le débutant : la peur. Que les anciens cessent de « conseiller » les jeunes en leur recommandant une sèche neutralité, une complaisance mielleuse à leurs collègues incroyants, qu'ils cessent de paralyser la foi.

Motifs de perte de foi dans le milieu enseignant, développement

anormal de la culture profane par rapport à la culture religieuse; — il est de bon ton de ne pas être pratiquant; — éviter de se faire remarquer; — souci de sa tranquillité (un certain embourgeoisement); — on acquiert une certaine autonomie : on peut se débrouiller seul dans sa classe, on peut diriger aussi sa vie seul.

Motifs de perte de foi dans le milieu enseignant : Réactions anti-religieuses. Confusion entre laïcité et laïcisme ou rationalisme. Pression auprès des jeunes de la part de directeurs. Presse syndicale à l'information religieuse bien peu objective. Stabilité de la situation et confort bourgeois qui font de l'instituteur un homme « installé » à qui la paye tombe immanquablement toutes les fins de mois et qui lui enlèvent le goût de la lutte. Il se contente souvent d'un confort matériel (frigo, maison, voiture, télé), assez éloignés du christianisme, car cela engendre égoïsme et individualisme. Mentalité très courante dans le milieu instituteur. « Ne pas avoir d'histoires », « ne pas se mouiller » (neutralisme déformé). D'où être dans un « juste milieu » souvent synonyme de médiocrité. Ceci est lié d'ailleurs à un certain manque de liberté d'expression qu'ont certaines minorités. Je pense par exemple à l'atmosphère quasi étouffante d'une assemblée syndicale où il est pratiquement impossible de s'exprimer en public (en privé ce n'est plus pareil) si l'on n'est pas de l'avis de la foule...

Les motifs de perte de la foi dans notre milieu me paraissent dus au fait que les instituteurs s'enferment très facilement, se referment sur eux. Le refus de faire effort, la satisfaction qu'on a de soi-même. Les instituteurs me semblent très « installés » et très « satisfaits ».

Peut-être par peur, par souci de tranquillité. *La tranquillité pour un instituteur c'est de n'avoir pas d'opinion,* par embourgeoisement aussi.

Perte de foi — c'est beaucoup dire; je connais des gens qui abandonnent toute pratique religieuse, mais perdent-ils la foi ? ce n'est pas sûr. Pourquoi ? par lassitude, par indifférence, par frousse des « qu'en-dira-t-on » ? par arrivisme ? Mais au fond, leur foi était-elle suffisamment éclairée, et avant d'abandonner leur pratique religieuse, ne pratiquaient-ils pas par routine ?

L'INCOMPRÉHENSION DES COLLÈGUES

L'instituteur au village, s'il a la foi, est un homme déchiré. Vis-à-vis de ses collègues il n'est pas fier d'être chrétien, il ne parle pas de ses idées, il sait que l' « école libératrice » exagère dans ses attaques contre la religion, mais qu'il y a malheureusement beaucoup de choses vraies. Vis-à-vis des

chrétiens, de son curé parfois, il se sent incompris. On lui pardonne difficilement de ne pas enseigner à l'école libre. Ses idées sociales sont jugées trop avancées. Il lui manque de rencontrer un prêtre qui lui parle sérieusement, qui le comprenne, qui lui donne de la religion un visage différent de celui qu'il voit tous les jours. Et puis son audience auprès des habitants du village n'est plus ce qu'elle était autrefois.

Nos conditions de vie sont plutôt cause d'usure de notre foi; à cause de la laïcité anticléricale du milieu. Mais tout n'est pas négatif. Personnellement je suis frappée par le dévouement, la bonté sans limites de certains instituteurs franchement hostiles à la religion. Altruisme ? Fidélité à un idéal ? Il n'est pas possible que Dieu soit étranger à tant d'abnégation, donc Dieu vit au milieu même de notre monde laïc. C'est un réconfort et une leçon. C'est notre devoir de mettre notre foi au service du milieu. (F., célibataire, 27 ans.)

Je ne dirais pas usure, je dirais parfois lassitude. Je pense en particulier à la période de crise au moment de la pétition l'an dernier, il y a des moments où j'aurais trouvé plus simple, plus reposant, d'être dans une maison ou dans l'autre, mais pas dans les deux à la fois.

Les jeunes, pris dans un climat de sectarisme latent, sont invités à lutter contre l'Église et par là même le fait religieux. Comment pourraient-ils se remettre en question au point de vue religieux quand tout l'entourage (les collègues) refusent la dimension religieuse expliquant qu'ainsi ils sont plus authentiquement laïques ? D'autre part, le clergé paroissial a trop tendance à cataloguer l'instituteur « a priori », favorisant ainsi un point d'arrêt déjà si facile.

Motifs de perte de la foi chez l'instituteur : — difficulté de concilier : appartenance à l'Église et à l'école, fausse « neutralité » — manque de soutien spirituel.

La neutralité scolaire est une terrible cause d'usure. On oublie très vite les choses dont on ne parle pas, on est pris par l'ambiance, on réagit mal aux critiques, on devient indifférent. Comme dans les autres milieux, c'est la paresse qui peut faire perdre la foi et le manque d'approfondissement. Il est difficile de vivre la vie qu'on a décidé de vivre surtout si on est seul.

Beaucoup de nos jeunes collègues se laissent user par la vie quotidienne. C'est encore plus net pour les élèves de l'enseignement libre qui entrent comme enseignants dans le monde laïc. Quelques-uns démissionnent pour ne pas perdre la foi. Mais le plus grand nombre

ne résiste pas à l'écroulement d'une certaine mentalité qui liait trop foi et structures chrétiennes, à l'usage d'une liberté inhabituelle; ils se laissent démonter par le sectarisme apparent de certains collègues, alors qu'il faudrait aller plus loin et voir tout ce que ce sectarisme cache d'espérance déçue.

Ainsi que le dit l'abbé Duclercq : « ils mangent du curé, mais ils ont le goût du prêtre »! (F., célibataire, 30 ans.)

C'est une cause de vigueur par les exigences des non-chrétiens, les attaques contre la foi et contre l'Église, la vie en internat. Si on est loyal, on ne peut rester indifférent à certains articles de l'Ecole libératrice : expriment-ils une vérité ou non ? Pour d'autres chrétiens, la vie à l'E.N. peut être une cause d'usure : le manque de liberté pour aller à la messe (le dimanche matin le départ pour la messe est rigoureusement entre 7 h 45 et 7 h 55), la peur de se compromettre, le nombre des bals, unique loisir, éloignent de la pratique religieuse et surtout de la réflexion, de l'exigence de loyauté. (F., célibataire, 20 ans.)

En ce qui nous concerne, si l'on prend les conditions du milieu, il est certain qu'elles sont plutôt déprimantes (autrefois encore bien plus que maintenant). Beaucoup d'instituteurs perdent la foi, ou en tout cas cessent toute pratique religieuse sous l'influence du milieu très anticlérical — pour la retrouver d'ailleurs quelquefois... à l'heure de la retraite!

Les violentes attaques contre l'Église — la religion elle-même est rarement attaquée de front — l'individualisme du milieu qui apparaît dans le domaine religieux plus encore que dans les autres, l'espèce d'ironie que l'on sent percer sous une tolérance qui n'est pas toujours respect de l'autre, mais souci de s'affirmer tolérant, l'irréprochabilité, la conscience et le sens social de la majeure partie des collègues qui nous entourent, pourraient entraîner (et cela arrive un peu quelquefois) une usure, un rétrécissement de notre foi. Ces gens, en outre, semblent parfaitement satisfaits, ne semblent rien attendre, je dis bien — semblent. Il apparaît pourtant que le monde enseignant attend implicitement quelque chose de nous, il nous reconnaît malgré tout porteur d'un message et ses attaques ne sont souvent que la contrepartie de désillusions. (F., célibataire, 30 ans.)

Où j'éprouve le plus de difficultés, c'est au sein de ma famille. Le terrible antagonisme des générations (conflits parents-enfants) ne m'a pas épargné. Des parents non engagés, vivant bourgeoisement et repliés sur eux-mêmes, peuvent-ils comprendre leur enfant militant ? J'en doute fort...

Nos conditions de vie sont cause de vigueur pour notre foi. Pourtant nous sommes très souvent dans une pénible indécision (par exemple : la pétition). Causes de conversion pour le monde enseignant : l'effort des équipes enseignantes — le sérieux du clergé en France — sa pauvreté — son esprit de foi. Causes de perte de foi : toutes les survivances de la compromission de l'Église avec les régimes autoritaires : Franco en Espagne.

UNE CROYANCE RESTÉE PUÉRILE

Motifs de perte de la foi. Plus exactement, on devrait dire les motifs de non acquisition de la foi. Je ne pense pas, en effet, que la « perte » de la foi soit tellement fréquente chez les instituteurs pour la bonne raison qu'on *ne peut pas perdre quelque chose qu'on n'a jamais possédé.*

L'éveil à la vie spirituelle véritable me paraît être le point délicat de l'éducation religieuse. De ce que j'ai constaté autour de moi, je serais portée à conclure que *l'acquis de l'enfance fait plus de mal que de bien,* si malheureusement les circonstances ultérieures font que ce premier contact avec le Seigneur ne vient pas à s'intérioriser (formation religieuse interrompue trop tôt, par exemple). Mieux vaudrait rien, je crois. La soif au moins, serait intacte. Au lieu que le tout de la religion est alors discrédité parce qu'il n'en reste qu'une prépondérance de récits et d'images, simplement puérils et ridicules aux yeux de la raison. Je crois sentir, chez certains, une sorte de rancune inconsciente d'avoir été « dupés » dans leur confiance d'enfant. Ne faudrait-il pas chercher là l'origine de ces comportements sectaires, de ces paroles acrimonieuses, qui nous font mal, mais que nous devons aussi essayer de comprendre ? (F., célibataire, 30 ans.)

Pour ce qui est des motifs de perte de la foi dans le monde enseignant on m'a rapporté deux faits relatifs à deux instituteurs : tous deux avant d'entrer dans l'enseignement étaient des chrétiens faisant partie de l'Action catholique. Deux ans après, tous deux étaient des « laïcards » à fond, ayant perdu la foi, ceci à cause des bâtons dans les roues que les catholiques (prêtres et laïcs) leur avaient mis parce qu'ils étaient dans l'enseignement public. (H., 22 ans.)

A considérer les choses de près, l'expression « perte de foi » convient-elle ? La foi peut-elle régresser, se perdre ?... Ce qu'on perd, je crois, ce qu'ont perdu un grand nombre d'êtres autour de moi, ce sont des croyances : avec l'évolution vers l'âge adulte, on abandonne ses croyances d'enfant comme on renonce au charme du père Noël.

Maintenant qu'il n'y a plus cette surveillance des parents, on relâche. Et puis, c'est bien plus facile de se défaire de toutes ces « obligations ennuyeuses » que sont la confession, la communion, la messe du dimanche! C'est bien ce qui a failli m'arriver l'année dernière. (F., 18 ans.)

Dans le monde enseignant dans lequel je vis la perte de la foi est due à une indifférence, à une inertie, une apathie. *On perd la foi comme on perd un livre.* (F., célibataire, 21 ans.)

Le manque d'approfondissement de la foi (pour beaucoup c'est encore celle du catéchisme) entraîne une perte de la foi dans notre milieu. Les connaissances générales ont été acquises et la connaissance de Dieu laissée de côté. L'influence sur nous, jeunes, d'un collègue plus âgé est un fait marquant. Souvent on a peur et on préfère plutôt « s'étouffer » que se montrer.

LE SURMENAGE

Perte de foi dans le milieu : Usure nerveuse, besoin de détente, voire d'évasion. Les jeudis et dimanches passés en promenades automobile fatiguent, donnent le goût de l'évasion. (Il est parfois dur d'y renoncer, pour s'arrêter et faire silence...) Pour d'autres ce sont les bals (tous les quinze jours ici en hiver, en automne déjà, et presque tout le printemps. Le samedi soir... cela se prolonge jusqu'à... quatre ou cinq heures du matin... la sanctification du dimanche se trouve bien compromise). Amour du confort : embourgeoisement. Voiture, ameublement, appareils ménagers : égoïsme pantouflard, fanfaronnade. (F., célibataire, 40 ans.)

Cause d'usure : tension nerveuse perpétuelle, accaparemment total et constant de l'esprit ne laissant pas de place à la disponibilité qui mène à la contemplation. D'autre part notre respect de l'autre peut tourner au respect humain — lâcheté, abandon.

Notre métier nous absorbe beaucoup, nous écrase parfois. S'il s'y ajoute des pertes de temps ou des difficultés dues à de fréquents déplacements du domicile au lieu de travail, *c'est souvent le surmenage* qui imperméabilise à la vie de foi et aux préoccupations religieuses, ou provoque alors des sentiments de découragement, d'impuissance qui déterminent quelquefois le recours à la prière et l'appel à Dieu. Il y a des jours d'épreuve où, ayant épuisé auprès d'une classe toutes les ressources de la compréhension, de la patience, de la recherche d'un

intérêt, de la sévérité même, et le cœur mortifié subissant l'échec, les versets des Psaumes révèlent toute leur richesse, leur vérité, et nous font participer à une espérance authentique. Mais si l'ingratitude de la tâche a pour premier effet de nous obliger à chercher des ressources ou des énergies spirituelles, la vie au milieu des enfants, leur psychologie, leurs joies et leurs peines, leur part d'incompréhension et de mystère comme les richesses insoupçonnées qu'ils découvrent parfois, sont un puissant aiguillon ou un stimulant réel pour une vie de foi persévérante. (Marié, 2 enfants, 40 ans.)

Pour moi-même, si je ne m'impose pas un temps de silence pour prier chaque jour, d'aller à la messe en semaine, et la veille au soir de préparer la messe, de prier les psaumes au bréviaire, je me « vide » et arrive à vivre pratiquement comme les païens. (F., célibataire, 40 ans.)

Dans notre cas, usure par force d'inertie naturelle (grand établissement impersonnel d'une part, et petite école isolée d'autre part), plutôt que par influence indirecte du milieu. Mais vigueur par la liberté totale par ailleurs.

Le découragement, la misère des enfants (morale et matérielle), la souffrance, me semblent être les motifs de perte de foi dans le monde enseignant. Mais le travail enthousiasmant sur les enfants peut être la source de la foi. (F., célibataire, 25 ans.)

LA PENSÉE ET LE MONDE MODERNES

La pensée moderne : la lecture des auteurs, conduit au dégoût de soi et d'autrui, à un pessimisme profond (même les valeurs humaines deviennent parfois inatteignables), deviennent des motifs de perte de la foi.

Les motifs de perte de foi : l'attrait du communisme ou d'une philosophie de la liberté. (H., 20 ans.)

Les conditions dans lesquelles nous vivons sont à la fois cause d'usure et de nouvelle rigueur pour notre foi. Le matérialisme dans lequel nous baignons nous entraîne vers une foi routinière, indifférente alors qu'au contraire toutes les attaques provenant des doctrines athées nous obligent à approfondir la foi et à la purifier.

Motifs de perte de la foi : les sciences. C'est un peu le mal du siècle : on ne croit plus en rien.

Motifs de perte de foi : scientisme. Impression chez les jeunes comme chez les autres que la science apportera les preuves de la non-existence de Dieu. Impression d'injustice qui amène l'incroyance chez des esprits déjà un peu détachés. (H., célibataire, 17 ans 1/2.)

Parmi les motifs d'usure, il y a une opposition toujours renouvelée, qui se présente toujours de la même façon, exige la même réponse que l'on arrive à ne plus pouvoir donner (opposition marxiste, argumentation de certaines de mes camarades qui croient réaliser, dans une vie morale qui rejette toute règle, une expérience de liberté authentique). (Eq. normal. mixte.)

Au stade de l'École Normale, je crois que l'on perd la foi, surtout parce qu'il y a un décalage trop grand entre la formation intellectuelle et la formation chrétienne. C'est le sentimentalisme. Il y a aussi la révolte; le christianisme est lié à l'enfance, aux parents.

Il y a une dépersonnalisation de l'individu qui laisse la presse, la radio penser pour lui — et ses chefs syndicaux. Le milieu instituteur subit ces facteurs. Un certain nombre de catholiques y succombent; mais un nombre important aussi cherche à acquérir une foi plus forte et capable de mettre en question les doctrines et les structures actuelles. Il reste cependant beaucoup de collègues qui ont la foi, mais celle-ci est restée à un stade infantile qui les annihile : ils ne se sentent à l'aise ni dans le milieu laïc, ni dans l'Église.

Motifs de conversion et causes de vigueur nouvelle

Voici un point où ces réponses sont d'une grande lumière. De l'extérieur, on serait facilement enclin à plaindre les conditions de vie de l'instituteur de l'enseignement public comme opposées à la foi chrétienne. Mais comme toute l'histoire biblique et l'histoire de l'Église en témoignent, ce sont apparemment les conditions de vie que nous croyons peu propices à la foi, ou les êtres que nous pensons les plus démunis qui parfois témoignent finalement le mieux de la vie de Dieu. « Ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que

Dieu a choisi... ce qu'il y a de faible..., voilà ce que Dieu a choisi » (*1 Co 1, 27-28*). *C'est à Corinthe, dans un pays de débardeurs et de travailleurs, et non à Athènes, pays d'aristocrates intellectuels et spirituels, que saint Paul a trouvé le plus de compréhension vraie et de nouvelle vigueur pour la foi chrétienne. En va-t-il tellement autrement aujourd'hui? même à l'intérieur de l'Église?*

La première grâce de la foi naît au cœur de l'homme quand il découvre qu'il ne peut pas se suffire. C'est dans l'expérience de ses limites, que Dieu suscite en l'homme son premier appel. Celui qu'Abraham entendit : « Quitte ton pays. » Cela n'est jamais facile de se convertir, c'est-à-dire de faire appel à un autre, de s'en remettre à un autre, sans voir, comme le dit le mot « foi » en hébreu, de se faire porter par un autre parce qu'il est solide. Pour cela, il faut aller jusqu'au bout de la vérité. Si tant d'hommes ont si peu de foi, peut-être est-ce parce qu'il n'y a pas eu de question en leur vie, ou qu'ils n'ont pas voulu entendre les vraies questions de leur vie.

Encore faut-il que le témoignage des chrétiens les aident à pressentir les réponses. « Qu'ils aient l'air sauvés... » et que ce soit dans la charité.

FINITUDE HUMAINE ET APPEL AU DÉPASSEMENT

A qui irions-nous donc? La vie de foi me semble difficile, éprouvante, toujours à renouveler, à réadapter. Si on s'arrête, c'est la mort ou l'abandon. Mais tout compte fait je préfère marcher. Et ceci en toute lucidité, car l'enthousiasme des vingt ans est loin. Nos certitudes humaines sont moins sûres — vitalement parlant que la certitude du Salut apporté par Jésus. Le témoignage de cette communauté que nous devrions être serait peut-être le seul motif de conversion. L'optimisme devant la vie et l'aventure humaine. Le sens d'une histoire qui se construit et dans laquelle Dieu agit. (F., célibataire, 32 ans.)

Motifs de conversion : besoin d'un idéal dans toutes les difficultés journalières. Notre milieu même s'il semble parfois indifférent est

toujours préoccupé par tous les grands problèmes. (F., célibataire, 27 ans.)

Motifs de conversion : recherche loyale de la solution au problème de l'existence; — objet de notre travail : de l'humain, des âmes, nous avons l'occasion d'être prêt d'une vie de charité, — souci de nos frères : nous sommes davantage conscients de la gravité de la déchristianisation. (F., célibataire, 24 ans.)

Motif de conversion : l'insatisfaction.

Motifs de conversion : désir de bonheur impossible à trouver. Échec des essais humains, du moins insuffisance pour l'obtention d'un monde humain meilleur, donc besoin de chercher ailleurs. Influence de certains chrétiens très marquants : P. de Foucauld, P. Chevrier, l'abbé Pierre, etc. (F., célibataire, 40 ans.)

Motifs de conversion : échec des efforts humains les plus louables. Réelle valeur d'une minorité de chrétiens qui s'efforcent à un développement de toutes leurs dimensions.

Le motif de conversion qui nous semble le plus marquant, bien qu'un peu flou, c'est le besoin d'idéal.

TENIR MALGRÉ LA SOLITUDE

Les conditions dans lesquelles je vis (solitude, isolement spirituel dans un village) m'ont obligée à repenser personnellement ma foi.

Notons maintenant ce qui dans notre vie d'institutrice de campagne a influencé le développement de notre foi : pauvreté spirituelle dans une paroisse où le prêtre ne réside pas. Ce qui rend la vie sacramentelle difficile; difficulté à s'insérer dans la paroisse, non seulement à cause du problème de la laïcité, mais parce qu'on rentre mal dans les diverses catégories prévues, et que le rythme de vie des ruraux n'est pas le même que le nôtre, les temps forts de la vie paroissiale se situant en hiver. L'appartenance à une équipe ne peut nous dispenser de dépasser cette difficulté en étant dans la foi en réelle union avec ceux qui nous entourent. Solitude parfois un peu rude, mais possibilité de silence, d'étude et de prière, qui est une grande grâce.

Les conditions dans lesquelles je vis sont-elles plutôt cause d'usure

ou de nouvelle vigueur pour ma foi ? Cela dépend. Il y a des temps faibles et des temps forts. Les temps faibles sont les longues périodes d'isolement au cours de l'année scolaire, perdu en milieu hostile à la foi, avec cette lecture hebdomadaire déprimante de l'École Libératrice et de temps à autre, des autres journaux syndicaux ou revues anticléricales. Il y a le spectacle d'une Église étiolée et inadaptée. Tout cela est cause d'usure. Il y a les temps forts : les rencontres d'équipe, les Journées Universitaires, les sessions de vacances. C'est, alors, une nouvelle vigueur pour la foi. Dieu devient à ces moments-là de nouveau sensible au cœur. On croit malgré tout à la réalisation de son dessein dans le monde et on reprend courage pour l'accomplissement de la petite part qui vous en incombe, hors de nous, et en nous (pour commencer).

Je dois dire que personnellement, ce sont les réactions du monde enseignant qui m'ont amenée à approfondir ma foi. Mais je dois affirmer aussi que les Équipes me sont indispensables pour que ma foi ne s'use pas car, parfois, c'est dur de tenir au milieu de collègues plus âgés et antireligieux. (F., célibataire, 27 ans.)

Actuellement les Équipes ont fait beaucoup pour rendre aux chrétiens de l'enseignement public le sentiment de leurs droits... et aussi de leurs devoirs apostoliques dans le milieu. C'est pourquoi maintenant, les conditions de notre milieu, au lieu d'être des causes d'affaiblissement de notre foi, deviennent des causes de nouvelle vigueur, tout au moins si nous avons la chance et la volonté d'appartenir aux Équipes Enseignantes.

LE SOUCI DE VÉRITÉ

L'exigence de loyauté de la vocation enseignante (comment enseigner une part de la vérité sans soi-même essayer de vivre le plus près de ce qui nous semble être la vérité ?) l'exemple de chrétiens authentiques dans l'enseignement public, sont des motifs de conversion chrétienne.

Une collègue s'est convertie, semble-t-il, parce qu'au départ *le souci de vérité* lui a fait rechercher ce qui était vrai, ou ce qui était faux dans les attaques qu'elle entendait formuler contre l'Église. Une autre aussi est revenue peu à peu au christianisme qu'elle avait abandonné pour la même raison. (F., célibataire, 32 ans.)

Motifs de conversion. Les excès de la propagande athée, tout d'abord. Il arrive que des collègues trouvent que les auteurs de pam-

phlets habituels, les Clément Durant, les Bonne, Grenier, etc., exagèrent vraiment. Ils cherchent ailleurs, ils se documentent et trouvent leur chemin de Damas. Autre motif : le renouveau sensible dans l'Église, renouveau liturgique, renouveau paroissial, renouveau biblique, etc. Malheureusement, il est encore peu sensible dans nos campagnes et peu connu des instituteurs. Du reste, si d'aventure il leur est présenté comme ce fut le cas dans un numéro de l'an dernier en fin d'année scolaire, de l'*École Libératrice,* c'est pour dire que si l'Église change de langage et de visage, c'est par tactique, mais qu'elle reste en elle-même la puissance ténébreuse et mensongère qu'elle a toujours été.

Motifs de conversion : témoigner du Christ par l'exemple; chercher à connaître Dieu en chaque enfant, ce qui oblige à réviser sans cesse son comportement.

Il ne s'agit plus d'être couvé, ou d'avoir des élans vers Dieu, il faut croire profondément que Dieu nous a tant aimés qu'il nous a donné son Fils et que celui-ci reste crucifié dans les hommes jusqu'à la fin des temps.

Je pense que le climat de l'École Normale n'est pas favorable aux demi-mesures. On y prend conscience de sa foi, et de la vocation du chrétien dans toute sa plénitude. Ou l'habitude ne résiste pas longtemps, parce qu'il est plus facile ici de prendre l'habitude du moins embarrassant encore. Mais je pense que ce climat où l'on a à prendre personnellement sa responsabilité, *où l'on ne peut plus se contenter d'à-peu-près,* est excellent pour l'éveil de chrétiens solides et militants. (H., 19 ans.)

Les conditions dans lesquelles nous vivons nous poussent à nous engager davantage, *d'une façon plus franche pour ne pas donner l'impression de « jouer un double jeu ».* D'autre part, je pense que plus notre foi s'approfondit et plus nous aimons l'École laïque, plus d'ailleurs nous nous y sentons à notre place. Notre milieu nous donne le souci de tous ces frères incroyants que nous côtoyons chaque jour, d'autant plus qu'en voyant le dévouement de la plupart, nous ne pouvons nous empêcher d'offrir au Seigneur ce travail qu'ils font pour son service, sans le savoir.

On ne peut être chrétien par conformisme dans l'enseignement primaire! Si on est de famille chrétienne, à la crise de croissance de la foi entre seize et vingt ans, s'ajoute la question de savoir si ce ne sont pas « les autres » qui ont raison. Si on a opté pour la foi on est amené

à chercher pour des motifs simplement humains, à justifier sa foi devant les attaques même amicales des non-croyants. Même la presse syndicale oblige à des efforts d'information dans le domaine religieux; d'autre part, sans malveillance, on peut dire que la médiocrité, la mauvaise foi de certains articles conduisent presque à exiger, par opposition, le maximum de rigueur, de droiture dans sa façon de vivre sa foi.

Le milieu est usant nerveusement mais bienfaisant pour la foi. Notre foi est loin d'être de tout repos. Rencontrer quotidiennement des incroyants ou des chrétiens qui remettent tout en question, oblige à revenir à l'essentiel. Il faut de plus en plus centrer sa vie sur l'Évangile, rencontrer le Dieu vivant, et être témoins d'une « présence ». C'est une exigence contemplative très grande pour chacun de nous. (F., célibataire, 30 ans.)

Je crois très fortement que ma foi doit beaucoup au milieu enseignant laïque. Elle s'est réfléchie, approfondie (je crois!) moins par réaction contre les incroyants, que par besoin de mieux comprendre l'incroyance et de saisir notre originalité propre de croyant. Par souci missionnaire aussi. Une mission qui est seulement témoignage — si possible! — de cette originalité.

Les conditions de ma vie — milieu enseignant dans l'ensemble athée et anticlérical, monde chrétien (exception faite des prêtres connus) suspectant plus ou moins les instituteurs — m'ont permis d'une part de purifier et de préciser le sens que je donnais au mot Église, d'autre part m'ont fait rechercher les valeurs du monde laïque dans lequel je ne serais pas restée seulement par attachement traditionnel.

Les instituteurs ont une idée souvent fausse du Christianisme, ils attendent (sans le savoir) que nous montrions son vrai visage (témoin cette institutrice qui entendant parler de la vie en communauté des frères de Taizé disait : mais ça, ça n'est pas de la religion, ce n'est pas croire en Dieu, c'est du communisme).

C'est le fait de vivre dans un milieu non chrétien qui nous oblige à *être en perpétuel état de conversion*. Et je crois qu'avant tout, il faut se convertir à l'homme car c'est par ce chemin qu'on atteint Dieu. Mais il est très facile de s'encroûter, de tout ignorer, de laisser faire les autres. Cela dépend des tempéraments, mais pour ma part, je ne pourrais pas laisser le monde se construire sans que j'y apporte ma part, si minime fût-elle.

Pour « tenir » dans le milieu enseignant avec une foi vivante, il me semble que deux choses sont nécessaires — accepter son milieu qui présente les mêmes faiblesses que beaucoup d'autres (conformisme, embourgeoisement, routine) et ses faiblesses propres (opposition systématique et étriquée à l'Église dont nous sommes). L'accepter à cause de ce qu'il a de beau : sensibilité aux valeurs de liberté; possibilité d'épanouissement dans la recherche, l'initiative; l'accepter et le faire connaître, le faire aimer, faire tomber des préjugés; des barrières, des préventions. L'accepter parce qu'il nous a nourris, formés, élevés, en être comme on est d'une famille, d'une nation, pas forcément d'ailleurs parce qu'on l'a choisi, combien l'ont vraiment choisi ? mais aussi réagir. On ne peut pas être chrétien dans le monde enseignant sans souffrir. Que cette souffrance ne fasse pas de nous des persécutés mais qu'elle soit positive, qu'elle soit source d'action. Se conduire en homme libre et aider ainsi les autres à se libérer (la pression du milieu sous forme de dénonciation, formulée ou non, de la « pratique religieuse », est une des plaies du monde enseignant). Apprendre à vivre journellement avec des incroyants, à dialoguer avec eux. Tout en éclairant sa recherche personnelle par des valeurs humaines (ex. savoir donner les raisons humaines qui font qu'on peut être contre la peine de mort, la limitation des naissances, etc.). Pour cela être en perpétuelle recherche. L'incroyant nous oblige à porter haut notre foi, pas dans le but de le convaincre, de le dominer, mais pour ne pas lui présenter du Christ un visage trop défiguré. (F., célibataire, 40 ans.)

Je crois que ces conditions difficiles sont plutôt causes d'un effort continuel pour une vie réelle dans la foi, sinon on perd pied. Si l'on veut être fidèle au Seigneur, — là où Il nous a mis — il faut vivre « accroché » à lui, sinon tout incline (oh, sans violence, ou rarement) à se passer de lui : raisonnements à base de rationalisme, et vie pratique. (F., célibataire, 29 ans.)

Conditions de vie cette année absolument neuves pour moi. Au début : je subis la pression du milieu; mimétisme; apparente usure de la vie de foi personnelle. Puis : réaction de défense; je me retrouve. C'est un enrichissement pour la foi. Cette situation neuve m'oblige à réfléchir, à opter personnellement, à prendre à mon compte des attitudes jusqu'alors passivement reçues.

Si difficile qu'il soit de juger de son temps ou de présager du futur, il semble que l'époque actuelle soit plus favorable à la conversion dans notre milieu. A cause d'abord des problèmes qui remettent

en cause des idées ou des préjugés jusqu'alors fortement établis, soit dans le domaine de la pédagogie, ou dans celui des structures, et qui créent un climat de recherche et de réflexion, mais aussi parce qu'avec la disparition des mythes syndicaux coïncide l'éveil de communautés religieuses auxquelles l'ouverture plus spontanée et plus libre des jeunes permet sans doute une réelle fécondité. (Marié, 2 enfants, 40 ans.)

Cette nouvelle année scolaire que vous nous donnez, Seigneur, nous aimerions la vivre pour votre « plus grande gloire ». Et, que nous ayons sollicité ou non ce que le monde appelle un « avancement », il nous paraît, en ce temps où la raison et l'efficacité sont objets de culte, raisonnable et efficace d'obtenir un « poste-clef » afin d'être plus largement vos serviteurs et vos témoins. Cette intention, le fabuliste dirait sans doute qu'elle « part d'un bon naturel ».

Mais vous, Seigneur Jésus, que nous dites-vous ?

Non, Seigneur, ce n'est pas à un « poste-clef » que vous êtes venu parmi les hommes! Et ne nous dites-vous pas que vous êtes « la Voie, la Vérité, et la Vie » ? que, cette voie, nous n'avons qu'à la suivre pour vous faire reconnaître autour de nous ? Voilà qu'à nous-mêmes comme à Jacques et à Jean vous demandez : « Êtes-vous capables de boire le calice que moi je vais boire ? »

Hélas, Seigneur, à ce calice nous ne tenons pas du tout. Des roses du ciel, oui, nous en voulons bien. Mais par leurs épines ici-bas!... des roses encore! La misère, la déportation, la fréquentation des débauchés, la calomnie, la prison, les souffrances physiques, la haine, l'erreur judiciaire, la peine capitale, qu'elles frappent les autres et les enfants des autres! Mais nous, vous voyez bien que nous sommes des bacheliers, des fonctionnaires, des éducateurs, et qu'alors il nous faut une petite vie bien digne, des lendemains assurés, un poste intéressant, des élèves intelligents, la considération générale, une progéniture qui flatte notre vanité et une mort sur mesure qui nous laisse seulement assez de temps « pour nous mettre en règle » avec Dieu. Un « poste-clef » aussi ?... oui, bien sûr... mais plutôt pour nous servir que pour servir.

Oh! Seigneur, nous savons bien que vous nous avez déjà pardonné. Mais nous ne sommes quand même pas très fiers devant vous! Nous commençons à reconnaître que Satan œuvre en nous et nous laisse tout faibles, tout impurs, tout avides; tandis qu'inlassablement vous frappez à notre porte en attendant ce « oui » qui vous permettra de nous communiquer votre Force, votre Justice, votre Amour. Nous nous mettons à souffrir de notre indignité.

Et voilà justement que vous nous soufflez qu'une autre créature indigne à qui vous avez interdit de vous défendre par l'épée, qui malgré sa présomption vous a renié trois fois dans la même nuit, vous l'avez plantée à Rome même, vous lui avez donné la force de s'oublier pour vous jusqu'à la mort, et vous avez tenu à vous servir d'elle pour convertir César en personne.

Alors, Seigneur Jésus, oui, plantez-nous aussi, s'il le faut, à un « poste clef ». Mais en même temps, semez-nous, comme aux autres, des épines sur cette terre. Faites-nous sentir que nous sommes ignorants avec les ignorants, nécessiteux avec les nécessiteux, esclaves avec les esclaves, pervertis avec les pervertis, infidèles avec les infidèles. Faites-nous souffrir avec l'apôtre de tous nos reniements d'hier, d'aujourd'hui, et de demain. Et, comme pour lui, ne permettez jamais que malgré la constante tentation, nous soyons vos témoins grâce à d'autres armes que celles dont, homme comme nous, vous vous êtes vous-même servi.

L'ATTENTE DES AUTRES

Pour moi je suis entrée dans l'enseignement laïc avec un sentiment d'angoisse et avec l'espoir d'en sortir bien vite. Je voyais l'anticléricalisme partout. J'ai rencontré un milieu très actif, très conscient de ses devoirs envers le pays et de sa mission auprès des enfants. J'ai rencontré auprès des incroyants beaucoup de respect et de sincérité. Du côté des enfants et de leurs familles, j'ai trouvé une grande diversité de milieux et d'opinions, j'ai éprouvé des sentiments de répugnance et de sympathie et je m'efforce de les regarder tous comme des enfants de Dieu. Ce n'est pas facile mais je n'ai plus du tout envie de quitter cette situation « exposée » où je suis persuadée avoir en même temps qu'une grande mission humaine, une mission d'Église.

Les conditions dans lesquelles je vis sont cause de nouvelle vigueur pour ma foi. Il y a tellement de choses admirables dans l'ouverture de l'intelligence de l'enfant, il y a un apostolat tellement riche à avoir au service de nos collègues que c'est plutôt enthousiasmant.

Il me semble que notre métier plus que tout autre est cause de nouvelle vigueur pour notre foi puisque notre tâche d'éducateur nous fait participer directement à l'œuvre de Dieu; en ouvrant l'âme de nos élèves; en nous plaçant *au carrefour de tous les milieux,* donc bien dans le monde.

I

Le métier ne peut donner la foi, mais pour qui est croyant le contact quotidien des enfants, la possibilité d'aider dans le plan simplement humain, le développement de leur intelligence, de contribuer à leur donner de l'honnêteté, de la rigueur dans le raisonnement, de la droiture dans le jugement, fait qu'on se sent à l'œuvre avec le Seigneur. Les limites même de notre action sur les élèves ne sont pas « causes d'usure », au contraire. Sentir qu'on ne peut communiquer le meilleur de soi comme une souffrance fait comprendre à quel point la foi fait partie intégrante de sa vie.

Cause d'usure : non. Nouvelle vigueur : oui, à cause du travail à faire, d'une façon si possible efficace et intelligente. On ne risque pas de s'endormir.

Cause de vigueur nouvelle : par notre contact avec l'enfant, l'humain par l'obligation où nous sommes de réagir contre l'ambiance antichrétienne, et surtout en essayant de mieux « être » pour ne pas mentir à ceux que nous respectons.

Ces valeurs modernes, de raison, de liberté, de service, de justice sociale, de promotion humaine, j'ai appris quant à moi, à les intégrer dans une perspective de foi qui les garde ouvertes au surnaturel; mais pour l'incroyant lui-même, si elles sont loyalement vécues, avec toute l'intensité d'un idéal humain, ne peuvent-elles pas être un cheminement vers Dieu ? Ne devraient-elles pas déboucher sur l'Absolu de Dieu ?

Les conditions de vie devraient être source de nouvelle vigueur en ce sens que le contact humain, dans la profession, est perpétuel, par le fait même, le métier peut être source de conversion.

Parfois, la difficulté de rendre un enseignement foncièrement efficace à cause des circonstances matérielles déficientes : effectif nombreux, cinquante élèves par exemple, plusieurs cours, enfants instables de parents peu sobres, peut être une cause d'usure tout au moins momentanée.

Le rythme de vie du monde moderne est un empêchement à l'approfondissement de la foi par le silence, la retraite, la prière... Mais le privilège de l'instituteur est tout de même d'avoir un métier encore digne de ce nom, plus propre à donner à sa foi une nouvelle vigueur (contact des enfants). (F., célibataire, 20 ans.)

La qualité (en bon ou en mauvais) des rapports avec les parents, la famille des élèves, les enfants, le boulot syndical et social, peuvent être d'un apport considérable pour notre foi en ses deux aspects : 1) appui sur un plus fort que nous (Dieu, le Christ); 2) ouverture à l'autre, don de soi (l'autre quel qu'il soit, communiste même), à ce propos, je trouve bien peu chrétien un certain type d'anticommunisme poussé, mené parfois par l'Église et qui rend « suspect » tout chrétien qui accepte le dialogue avec un communiste ou qui ne reste pas fermé à la presse ou aux idées « de gauche » pas forcément communistes!

Personnellement les conditions difficiles dans lesquelles nous vivons sont plutôt cause de raffermissement de notre foi (position en charnière entre deux milieux, difficultés dans le monde rural). Pour le monde enseignant en général, il semble que l'installation dans le confort et le manque de contacts soient obstacles à la conversion.

C'est une constante humiliation que de se sentir dépassé par une activité excessive. La sagesse la plus élémentaire (et même chrétienne) consisterait à limiter cette activité, mais quand c'est rigoureusement impossible (c'est mon cas présentement et je ne réponds à cette enquête que grâce à un court congé de Noël) il faudrait se nourrir de cette ascèse ainsi imposée. Au lieu de jeûner, de faire pénitence sous d'autres formes, de s'imposer des privations, comme faisaient jadis ceux qui « avaient le temps », on peut tenter d'utiliser à un certain enrichissement spirituel ces contraintes de la vie moderne, le courrier écrasant auquel il faut répondre (sous peine de manquer souvent à la charité), ces visites qu'il faut accepter, etc. Alors ce qui est source d'usure peut devenir vivifiant. Mais il faut chaque année un minimum de silence, une retraite, une mise au point, et aussi de fréquentes lessives : confessions qui sont occasions de fructueux redémarrages, etc. (Marié, 2 enfants, 31 ans.)

LE TÉMOIGNAGE DE CHARITÉ DES CHRÉTIENS

Pour se convertir, je crois que le motif le plus déterminant est la rencontre de quelqu'un de convaincu.
Un camarade incompris par tous les prêtres auxquels il avait parlé jusqu'ici, incompris tout court, est venu un jour à une discussion à la communauté. Il a trouvé une ambiance, un aumônier qu'il a beaucoup appréciés. Et puis, il prie, il cherche. Il n'est pas converti mais pourquoi Dieu l'aurait placé sur notre chemin si ce n'était pour l'accompagner, et pour qu'il nous accompagne ? (H., 16 ans 1/2, normalien.)

Conversion. Témoignage de chrétiens authentiques. Rencontres de vies religieuses totalement épanouies. L'instituteur très attaché au confort matériel, à son indépendance, est très sensible au don total. L'instituteur même anticlérical aime en général rencontrer le prêtre qui lui pose un problème. (F., célibataire, 25 ans.)

Les motifs de conversion, ce me semble être la rencontre d'une personne, puis ensuite d'une communauté qui essaie de vivre réellement sa foi.

Motifs de conversion : charité des catholiques, épanouissement des catholiques. La religion n'étouffe pas, certains croient qu'elle étouffe et sont étonnés de rencontrer des catholiques épanouis, à la page.

Les motifs de conversion sont ceux qui nous semblent le plus marquants dans le monde enseignant autour de nous, *dans la mesure où des chrétiens collaborent avec des incroyants, de façon loyale.* (Foyers, 24 et 22 ans.)

Conversion d'une jeune collègue de l'Équipe : elle a découvert en session qu'*elle était aimée gratuitement.*

Motifs de conversion : — les dialogues causés par la question scolaire. — Le renouveau liturgique et communautaire, qui peut favorablement frapper un instituteur assistant à une messe. — Une plus grande ouverture d'esprit, en général, dans le milieu enseignant comme dans le monde catholique.

Motifs de conversion : sympathie pour les prêtres de la Mission de France; pour l'effort qui est fait en ce qui concerne la simplicité des cérémonies (1re communion), les offices (une seule classe aux mariages, aux enterrements); pour les œuvres de solidarité, de secours,

sans idée de « conversion » à plus ou moins lointaine échéance. (Marié, 3 enfants, 37 ans.)

Motifs de conversion : sous leurs déclarations anticléricales, il est possible de déceler ce qu'exigent les collègues, des chrétiens. Souvent ils admirent le Christ mais dénoncent le péché de l'Église. Ils attendent au fond des chrétiens qu'ils témoignent du Christ. Ceci nous appelle à une vie chrétienne plus authentique. Valeurs du milieu essentiellement évangéliques : souci du plus pauvre, désir de développer l'homme dans toutes ses dimensions, tolérance, idéal de liberté.

La pauvreté spirituelle de ceux qui ne connaissent pas Dieu. La dernière déclaration de l'A.C.A. nous confirme la valeur de notre action : *aller vers les plus éloignés de l'Église.* (F., célibataire, 27 ans.)

CONCLUSIONS

Cette enquête est riche de nombreuses conclusions. Bénissons la franchise de ces réponses. Elles ne trichent pas. Leur vérité apparaît immédiatement lorsqu'on constate que sur chaque question abordée, on a toujours le pour et le contre, le sic et non. *C'est de bonne méthode théologique. On est obligé de tenir compte de l'objection, et d'y répondre en montrant comment la vérité la dépasse.*

Nous nous bornerons à trois conclusions. On verra que l'apport original de ces réponses rejoint très exactement les points les plus décisifs de la réflexion chrétienne sur la foi, et en même temps *les lumières les plus nécessaires au doute de la pensée moderne. Il s'agit d'abord de l'enracinement de la foi dans la vie de l'homme, de son combat pour la sainteté : la foi est une recherche. En deuxième lieu : un examen des motifs profonds de la foi, reçue de Dieu, la foi n'est pas seulement un humanisme. Il s'agit enfin de l'attitude du chrétien concernant l'Église et le monde, en face de ceux qui lui transmettent la foi, de ceux qui la partagent avec lui et de ceux qui ne l'ont pas reçue.*

La foi est une recherche

« Mille difficultés ne font pas un doute. » La théologie a toujours mis en relief que l'adhésion de foi s'inscrivait entre deux recherches. La peur de penser n'a jamais été chrétienne. Ce qui ne veut absolument pas dire que la foi sera la conclusion des

seuls arguments de la raison. Il reste que la raison doit pouvoir donner son laissez-passer *à l'acte de foi. Dieu nous appelle à recevoir sa Parole, mais il nous a laissé les moyens de vérifier objectivement qu'il avait adressé sa Parole aux hommes. Dieu est lumière. Et la lumière a de quoi se faire voir. L'Église a toujours pris position pour la liberté de la foi, contre le fidéisme et la remise inconditionnée de soi, simplement parce que d'autres penseraient à notre place. L'homme a de quoi comprendre que telle réalité qui est obscure est vraiment croyable, acceptable, qu'elle doit être choisie, qu'il n'est pas déraisonnable d'accepter ce mystère, cette nuit, et qu'il serait au contraire déraisonnable de ne pas l'accepter. Il est souverainement raisonnable d'accepter cette réalité qui est supra-raisonnable. « Il n'y a rien de si conforme à la raison que ce désaveu de la raison » (Pascal). Notre-Seigneur donne toujours les titres qui habilitent l'homme à recevoir sa Parole. L'exemple de la guérison du paralytique est significatif. Le Christ commence par poser un défi, en revendiquant un pouvoir divin : « Tes péchés te sont remis. » Alors les juifs ne sont pas coupables de ne pas le croire, sans plus. « Sachant qu'ils hésitaient ; quel est le plus facile de dire tes péchés te sont remis, ou de dire : lève-toi et marche ? » Alors, il y a un signe : la guérison, indiquant qu'il est raisonnable d'adhérer au mystère, et déraisonnable de refuser d'y adhérer. Ils voient qu'il faut croire. Cette lumière est donnée à tous, d'une manière très différente, mais tous l'auront. Peut-être simplement comme une question de l'homme sur sa propre vie.*

Et ici commence la responsabilité. Nous avons le pouvoir d'étouffer la question. Or, ce n'est pas le moindre aspect capable de susciter notre examen de conscience et notre admiration en face des réponses de cette enquête : elles témoignent que ces hommes ont accepté et acceptent la question de Dieu dans leur vie.

Il y a une autre recherche, intérieure à la foi elle-même. C'est la réflexion en marche vers la Vision. C'est l'étude théologique. L'esprit de l'homme tend à l'intelligence des réalités qu'il croit. Ne pensons pas que la foi soit un tranquillisant. Au contraire, elle suscite des questions, une recherche, une soif de savoir. La

remière façon pour le Royaume de Dieu de s'instaurer dans otre vie est d'y creuser encore plus le désir de lumière. Et c'est n des paradoxes de la foi que la recherche et l'assentiment emeurent simultanés, mais c'est aussi sa grandeur, car ils le ont sans fausses inquiétudes.

Ces réponses nous en donnent un admirable témoignage. Ren- ons hommage à la qualité du travail religieux poursuivi dans les quipes. Les plans de travail qu'elles ont édités en sont le signe : lan de recherche sur l'Écriture, du P. Georges, sur la liturgie, le Mgr Jenny, de Dom Gaillard, etc. Il n'est que d'avoir pu omparer la différence d'appétit qui existe à âge égal dans une éunion d'étudiants et dans une session d'instituteurs... Et l'avoir vu le respect, l'attente des réponses de foi vivante qu'on rencontre.

La foi n'est pas un humanisme

Ces réponses manifestent un paradoxe, certains y sentiront un nalaise. Il s'agit de la tension entre la conversion, l'authenticité, e combat impressionnant qu'elles révèlent pour la sainteté d'une art, et d'autre part la perspective souvent humaniste dans aquelle est mené ce combat. En un certain nombre de réponses, n a l'impression que la foi au Christ sert de catalyseur à ce que 'homme porte de meilleur en lui. Le christianisme apparaît bien omme révélateur et promoteur de richesses et de valeurs, mais e sont des valeurs humaines. On peut se demander alors si l'on a ien accédé à la foi, si le Christ était vraiment nécessaire, ou s'il ne reste pas simplement une aide pour réaliser sa vie d'homme?

Il ne faut pas se hâter de conclure trop vite. Cette attitude elève de la mentalité moderne en général. Le monde, l'histoire, out le terrestre de l'homme ont pris une consistance nouvelle. Ce n'est d'ailleurs pas neuf : d'autres périodes ont connu cela, e XIII^e^, les XVI^e^ et XVII^e^ siècles, mais jamais avec autant de force qu'aujourd'hui.

En second lieu, il faut voir tout le bienfait de cette attitude. Elle s'explique par une réaction très saine contre une foi qui ne serait qu'évasion, contre une mystique qui ne serait qu'une forme des Beaux-Arts. On ne peut pas reprocher aux instituteurs de vivre leur religion comme un opium. Et leur santé ici est trop précieuse pour la communauté chrétienne pour qu'on ne s'en loue pas. L'instituteur public a éprouvé cette critique faite à la foi chrétienne d'évacuer l'humain, la culture, etc... Il a entendu dire que pendant des siècles, la religion avait servi à tout, et que les valeurs humaines pour s'affirmer avaient dû évincer une certaine religiosité. L'instituteur vit dans un monde « laïc », qui est affirmation de la consistance propre des valeurs naturelles. C'est alors assez explicable que lui qui vit cette dialectique, entre une Église à qui il entend reprocher d'avoir parfois dans le passé minimisé les chances des valeurs humaines au nom d'un certain « surnaturalisme », et un monde qui redécouvre le poids et le prix de ces valeurs, soit porté à voir dans sa foi tout ce qu'elle comporte de salut pour l'homme et ses requêtes. Il ne peut pas ne pas être sensible à cet accomplissement de lui-même par la foi. « Est-ce que je suis moins homme parce que je suis chrétien? » Il est heureux de prouver que non.

(Ceci nous permet de comprendre certaines formules, certaines expressions de son langage, par exemple s'il parle d' « obscurantisme » pour le Moyen Age, cela ne veut pas dire du tout qu'il croit que le Moyen Age n'a pas connu d'hommes de génie et d'œuvres remarquables, mais il veut dire que l'explication théologique reléguait au second plan l'effort d'explication par les causes secondes, naturelles, telles que les sciences le mettront en œuvre.) C'est bien finalement au nom de la grandeur de la foi que l'instituteur chrétien ne veut pas d'une foi qui s'édifierait sur la minimisation ou la ruine des valeurs humaines.

Il serait profondément injuste de ne pas remarquer en ces réponses les motivations théologales de la foi. Chaque page les atteste. On peut cependant se demander si elles sont prises dans ce que les mystères de la foi ont de plus essentiel, donc de plus mystérieux, et donc de plus illuminateur. Expliquons-nous par deux exemples très simples :

Tel ou tel a eu besoin de mon aide. Je n'ai pas répondu à cet appel. Je rentre chez moi, et en face de mon crucifix, je ressens comme un reproche : « Tu te prétends mon disciple, et tu n'as pas été capable de donner, non pas même ta vie, mais simplement un peu de ton temps. » Il y a bien ici motivation surnaturelle, théologale, qui se réfère au Christ. Mais n'est-on pas resté dans un ordre moral, la visée de la foi ne va-t-elle pas plus loin?

En effet le regard de la foi va amener à comprendre le mystère de la Rédemption du monde par la Croix de l'Homme-Dieu, en comprenant que cette croix est la manifestation d'une miséricorde de salut, qu'elle restaure l'ordre du monde, non seulement des hommes entre eux, mais de Dieu avec les hommes et des hommes avec Dieu. La foi amènera à aller avec l'épître aux Hébreux jusqu'à comprendre qu' « Il nous a ouvert un accès au Père à travers le voile de sa chair », et avec les disciples d'Emmaüs : qu'il fallait que le Christ souffrît ». La foi ira jusqu'à se demander pourquoi il fallait *qu'Il souffrît, pour entrer dans la Gloire et nous avec lui. Beaucoup achopperont, et c'est normal, au mystère du mal, de la peine des innocents. Mais là seulement ils trouveront la paix : dans ce « Verbe de la Croix », dans cette Parole de la Croix, Christ crucifié, Sagesse de Dieu, et non seulement dans un simple appel à plus de générosité, mais dans cette Sagesse supérieure, Gloire de Dieu resplendissant sur la Croix. Une leçon de générosité et de don de soi, si elle est rigoureusement incluse dans le mystère de la Croix, ne l'épuise pas.*

L'attitude en face de la prière serait un autre exemple. « Rien ne va plus quand je ne suis plus fidèle à la prière. » Certes, il est vrai que l'on ne peut être en paix avec soi-même que si l'on a fait la vérité devant Dieu. Mais la prière est beaucoup plus. Elle ne conduit à cette perte de moi-même, à cette compromission de toute ma vie avec Dieu. Elle ne se borne pas à m'aider à mieux me connaître et me diriger. Elle est mystère d'intimité avec Dieu, de réciprocité de consciences, et ceci a valeur d'absolu.

Que l'accès à la foi se fasse par l'homme et ses questions, c'est normal. Dieu a voulu qu'il en soit ainsi : il a fait des promesses, parlé d'un héritage, et annoncé un salut. Mais même ici, cer-

taines réponses en face du besoin de l'homme restent trop limitées. Elles envisagent peut-être trop uniquement l'aujourd'hui, elles demeurent peut-être trop immanentes au maintenant de la vie humaine. Il faut redire que la destinée de l'homme est un mystère, et qu'elle doit être comprise comme tel pour que la réponse de Dieu morde sur cette destinée. L'attente humaine ne peut se limiter à l'homme. « L'homme passe l'homme. » Il est peut-être plus pressant de devenir humble, fraternel, d'accepter d'être pauvre, mais avons-nous vraiment besoin de Jésus-Christ pour cela? Tant que le Christ reste un exemple, la foi reste au niveau d'un appel moral. Et ni au plan théologal, ni au plan humain lui-même, *on n'a rejoint la vérité. « Je ne me préoccupe pas du Ciel, de ce qu'il y aura au-delà. » Mais justement, c'est cela qui compte pour la foi. Il ne suffit pas d'être fraternel quand on rencontre un homme. Il s'agit de savoir si on a un salut à lui annoncer (même s'il n'est pas possible de lui en parler). Peut-on considérer que cet homme-là est sauvé? Or ce n'est pas ma seule fraternité qui suffira à le sauver.*

On commence normalement à poser la question du destin de l'homme en style humaniste, Dieu n'est alors qu'une réponse à cette question. Dieu est annexé à l'humanisme. Mais toute la pédagogie de Dieu et de la foi va précisément consister à déplacer le centre de gravité de notre destin, à changer le sujet de nos questions. L'homme va comprendre par la foi qu'il se définit non pas d'abord par rapport à lui-même mais par rapport à un autre. C'est alors Dieu lui-même qui devient la question, et c'est la vie chrétienne de l'homme qui est la réponse.

L'Église et le monde

Notre foi est la seule qui unifie les trois grandes attentes de l'homme : un savoir, l'amour d'une personne , le dévouement à une communauté. Inséparablement et c'est là son originalité et sa force libératrice, elle adhère à une doctrine, un message de salut pour l'esprit, un credo capable de capter toutes les forces

de notre raison; elle s'adresse à une personne vivante : Dieu, Jésus; elle s'engage en une communauté totale, catholique. Dieu, la vérité, l'Église : tels sont les fondements inséparables de notre foi.

Les réponses des instituteurs marquent avec acuité le rapport Église-monde. Ils vivent dans un monde constitué qui n'est pas catholique. Et alors que, peut-être parfois, à force de vivre dans un univers catholicisé, certains ne voient plus ni le monde, ni l'Église, les instituteurs peuvent nous aider à mieux comprendre ce que le monde d'aujourd'hui attend de l'Église. Par toute son histoire, le milieu enseignant est en référence à la vie de l'Église. Il ne peut pas échapper à la dialectique de ses rapports avec le monde. En ceci, il est sensiblement différent par exemple du monde ouvrier, qui s'est, beaucoup plus que le monde enseignant, développé hors de l'Église. Pendant longtemps, l'instituteur a été l'auxiliaire du prêtre, comme un clerc de second degré, passant plus tard par opposition, à la première place. Si l'enseignement peut être tenté de prendre à rebours son rapport à l'Église, il est aussi mieux placé que quiconque pour entendre les appels que le monde lui adresse.

Les réponses sont éloquentes. On peut les résumer en quatre points :

1. Notre monde attend de l'Église un témoignage de pauvreté, le même que saint François ou saint Dominique avaient entendu.

2. Il attend de l'Église un amour authentique de l'homme, de toute sa détresse, et de toute sa capacité.

3. Il espère d'elle une attention aux plus pauvres, aux plus déshérités, un exercice concret de la miséricorde et de la consolation du Christ.

4. Il attend un témoignage de sainteté, c'est-à-dire d'une attitude qui soit inexplicable sinon par référence à un motif supérieur, qui dépasse l'homme. C'est pourquoi il attend que les hommes chargés d'un témoignage spirituel se consacrent d'abord à ce témoignage.

Tout ceci est ressenti de façon aiguë, en sachant que le Christ n'est pas venu pour lui-même, qu'il n'avait pas besoin de la terre

où il n'a recueilli que la Croix, et qu'il en est de même de l'Église : elle n'existe pas pour elle-même, mais pour notre salut, proter nostram salutem, *pour la vie de notre foi. Enfin essentiellement missionnaire, il est aussi reconnu que l'Église ne peut pas se comprendre sans inclure son dynamisme. Elle est donnée, reçue du Christ, mais en même temps à faire par chacun de nous. Son mystère inclut un* avant *et un* après, « *ante et retro oculata* » (*saint Bernard*). *Et toutes les difficultés peuvent tomber lorsqu'on regarde ce à quoi elle est appelée à être par Dieu, lorsqu'on voit le terme où elle tend, humainement impossible peut-être, mais divinement irrésistible.*

★

Il y a trente ans, Emmanuel Mounier faisait dans La Vie Spirituelle (*avril 1931*) *— sous le pseudonyme de François Chauvières — un bilan de la vie des premiers groupes chrétiens d'instituteurs de l'enseignement public. De ce qui est une remarquable synthèse spirituelle, retenons sa conclusion, imaginait-il la justesse des pressentiments dont elle est chargée : « N'a-t-on pas là comme en raccourci l'image rapide et prophétique, l'histoire future de notre monde moderne lui-même ? Dieu fait servir à ses fins les instruments que les hommes machinaient contre lui. De la laïcité sortira peut-être une élite de chrétiens plus éclairés, plus conscients de la vérité parce qu'ils l'auront trouvée non dans la coutume, ni dans l'élan du cœur, ni dans les bénéfices qu'elle donne à la société, mais dans l'étude de ses titres. »*

Fr. Bernard Bro, o. p.

LES DISQUES RELIGIEUX

LE CONCILE

L'Église, une, sainte, catholique, apostolique, à l'heure du Concile. par Yves-Marie CONGAR, o. p., 30 cm. 57 minutes d'audition. Coll. « Actualités et Documents ». *Jéricho,* JER 15.

Jéricho inaugure une collection « Actualités et Documents » qui a pour but de mettre des documents vivants d'une qualité exceptionnelle à la disposition des prêtres et des laïcs, des cercles d'études et des mouvements, sur les problèmes d'actualité de l'Église.

Le premier disque est l'enregistrement complet de la conférence de clôture prononcée par le P. Congar aux journées d'études organisées les 13 et 14 mai derniers par les *Informations catholiques internationales.* Il vise à faire bénéficier un grand nombre de chrétiens de cette méditation magistrale qui, sous une forme seulement imprimée, ne pourrait atteindre au même rayonnement. Le ton de la voix, sa chaleur humaine, sa saveur et son charme sont autant de « médiateurs » qui permettent au discours de pénétrer plus profondément dans les âmes, d'ensemencer l'imagination et l'esprit ainsi irrigués par une source vive.

Le sujet est d'importance. Il s'agit de mettre les chrétiens « en état de Concile », de leur permettre, selon l'expression de J.-P. Dubois-Dumée, de « porter le Concile »; non pas en leur disant ce que sera le Concile, mais par une réflexion sur le vrai visage de l'Église qui est, selon l'expression de saint Bernard, *ante et retro oculata,* qui a un regard en avant et un regard en arrière, — qui est donnée, établie par le Christ et les apôtres, mais qui n'existe aussi que dans « sa fidélité à l'appel qui vient de Dieu à travers les hommes et les événements de l'histoire », — l'Église qui est « à la fois doctrine et prophétie, prophétie et doctrine ».

A partir de cette intuition centrale, le P. Congar développe une vision actuelle de l'Église, dans un mouvement constant entre ce *donné* et cet *appel,* entre l'histoire et l'eschatologie, étudiant tour à tour « les quatre notes fondamentales de l'Église : une, sainte, catholique, apostolique ». Exposé nourri de théologie, qui n'en touche pas moins aux problèmes les plus brûlants de l'heure (œcuménisme, liturgie, désoccidentalisation de l'Église, promotion du laïcat, etc.) et qui constitue un inventaire critique des promesses et des espoirs que suscite le Concile, « dans ce climat de calme, de respect mutuel, d'optimisme surnaturel » que le P. Congar évoque comme climat du pontificat.

Un disque qui mérite d'être réécouté et médité, et donne de véritables lignes de réflexion et d'action.

J. L.

CHANTS SACRÉS

MILLE ANS DE CHANTS SACRÉS, 25 cm. *Harmonia Mundi* HMC 25 103.

L'anthologie sonore de la musique italienne a confié au chœur « Polifonica ambrosiana », dirigé par Mgr Biella le soin de nous donner ce précieux échantillonnage du plus ancien chant de l'Église occidentale : trois pièces ambrosiennes (dont le *Deus creator omnium* de saint Ambroise qui émouvait tant saint Augustin); du grégorien de la haute époque (dont l'*Haec dies*); jusqu'à la formule de l'*organum* et du *déchant milanais*, première manifestation de la polyphonie naissant du grégorien (XI[e]-XIII[e] siècles). Belle exécution, où l'on regrette toutefois que les soli soient confiés à une (magnifique) voix féminine.

CHANT GRÉGORIEN (Solesmes), 30 cm. *Decca* 173.904.

La messe de la Septuagésime, intégrale : chants du propre et de l'ordinaire, mais encore les oraisons, l'Épître, l'Évangile, la Préface, le *Pater* — sans doute pour donner un modèle de parfaite exécution. La perfection de l'interprétation de Solesmes sous la direction de Dom Gajard, en des pièces d'une grande variété d'inpiration : une des plus belles messes du propre, « qui ne contient que des chefs-d'œuvre ».

GRAND-MESSE A L'ABBAYE DE MONTSERRAT, 30 cm. *Lumen* AMS 11 D.

Un autre style de grégorien, une autre messe intégrale (celle du II[e] dimanche après Pâques), une autre ambiance (le disque a été réalisé en prise directe, on sent la présence de la foule qui chante avec les moines; on entend la grande cloche, le bruit des stalles, les jeux d'orgue de l'offertoire et de la sortie). C'est moins « œuvre d'art », mais c'est d'une vie et d'une ampleur extraordinaires.

LA FÊTE-DIEU AU MONTSERRAT, 30 cm. *Studio S.M.* 33-17.

Mêmes qualités d'ampleur et de mouvement dans un genre très différent. Le propre de la messe en grégorien par le chœur des moines, l'ordinaire en polyphonie (*Vidi speciosam* de Victoria), le *Credo* par la foule. De l'office du soir on a retenu *Magnificat, O Sacrum, Pange lingua* et *Salve Regina*, tous quatre de Victoria; il s'achève par le populaire *Virolai*, le chant à la Vierge, par la foule des pèlerins. Les voix d'enfants mêlées à celles des moines font merveille sous la direction de Dom Irénée de Segarra. Un des plus beaux spécimens de la collection « Monastères ».

EXULTET (abbaye de Ligugé), 45 t. *Studio S.M.* 45-57.

La merveilleuse « louange du cierge pascal » de la nuit sainte méritait cet enregistrement. Il fallait qu'on pût se procurer pour sa discothèque ce joyau du lyrisme grégorien. Le diacre de Ligugé le fait entendre dans sa pureté. Traduction intégrale sur la pochette.

ANTIENNES ET PSAUMES POUR TOUS LES TEMPS, 25 cm. *Studio S.M.* 33-61.

Un disque de travail enregistré sous la direction de l'abbé Bouiller par les enfants de l'Institut Saint-Grégoire le Grand formés par la méthode Ward. Ils chantent un ordi-

naire très simple, les répons du peuple au célébrant, un ensemble d'antiennes et de répons choisis à travers l'Année liturgique parmi les plus connus et les plus utilisés. Ce disque nous offre un modèle d'exécution : pureté de la diction et de l'émission vocale, justesse du son, précision de l'ensemble. Précieux pour les directeurs de chorales.

ACCLAMATIONS PASCALES, 25 cm. *Pastorale et Musique* 25009.

Autre disque de travail. Les séminaristes de Saint-Dié, sous la direction de l'abbé Farinez, travaillent les antiennes des Rameaux et du Vendredi saint, phrase par phrase, écoutant explications et remarques qu'ils appliquent immédiatement. Une « classe de chant » enregistrée, modèle du genre et dont la portée dépasse évidemment les exemples choisis.

STRUCTURES GRÉGORIENNES, deux 45 t. *Lumen* LD 1-124.

Dom Hesbert, dont on connaît les remarquables travaux sur le chant grégorien, ne commettrait pas l'hérésie de placer des paroles françaises sur la mélodie grégorienne. Mais il estime qu'on peut le faire sur le « schéma structurel » qui constitue comme le squelette de cette mélodie. Pour autant qu'on puisse juger par ce florilège, le résultat n'évite pas la monotonie, mais dans certains cas atteint une étrange puissance.

MÉLODIES SLAVES. TEXTES FRANÇAIS, cinq 17 cm. 33 t. *Pastorale et Musique* 17005/6/7/8/9.

La magnifique liturgie byzantine, qui fait un appel constant à la participation du chœur et du peuple et dont le souffle joyeux et suppliant émeut quiconque a le sens du sacré, est-elle adaptable au génie de la langue française ? Ces cinq disques veulent nous le prouver et ils défendent victorieusement leur propos. Bien des pièces ici enregistrées pourraient enrichir notre répertoire. En tout cas, grâce à eux, nous pouvons suivre le déroulement intégral d'une messe byzantine et en comprendre le sens sans recourir à une traduction. Tentative unique en son genre. Un livret existe, qui contient musique et paroles.

CHANTS LITURGIQUES ARMÉNIENS, trois 45 t. *Vogue* EXTP 1063/4/5.

Les chœurs de l'Église arménienne de Paris, sous la direction de Ara Bartévian, exécutent : 1) des cantiques de Noël; 2) des extraits de la messe; 3) des cantiques de louange. Autrefois purement mélodique (comme le grégorien), le chant arménien, qui remonte à l'antiquité chrétienne, a été récemment harmonisé. Les présents enregistrements nous offrent des types divers de ces deux interprétations, soli et polyphonies. Les voix sont belles.

GRAND REQUIEM ORTHODOXE. CANTIQUES A LA VIERGE, 30 cm. *Club national du disque* 39.

Un des plus beaux disques de musique byzantine, enregistré avec le soin du C.N.D., réalisé par les chœurs de F. Potorjinski. La spiritualité orthodoxe, si pétrie de foi en la Résurrection, exprime dans ce *Requiem* les plus beaux accents de la confiance et de la supplication paisible : « le sanglot funèbre devient chant d'allégresse ». Les textes (traduits dans l'excellente brochure jointe au disque) remontent au VII^e-VIII^e siècles; les chants sont ceux de la plus vieille tradition monastique russe. Quant aux *Cantiques à la Vierge*, empruntés au folklore comme au rituel, ils sont très variés d'ori-

gine et de genre et donnent de beaux spécimens de la piété mariale orthodoxe.

HYMNES ORIENTALES A LA VIERGE, 25 cm. *Harmonia mundi* HMO 25.102.

Dans un esprit d'hommage œcuménique à la Vierge, la chorale Trajan Popesco a réuni dans un même disque des hymnes provenant de sept rites chrétiens orientaux : russe, grec, roumain, arménien, chaldéen, syrien, maronite, toutes très anciennes et harmonisées avec discrétion quand elles ne l'étaient déjà. Traductions sur la pochette. Du fruste et quasi barbare chaldéen à la « musique pure » des vocalises maronites et aux chaudes fresques sonores syriennes ou byzantines, l'ensemble T. Popesco donne à chaque pièce sa couleur avec une perfection vocale et une ferveur religieuse qui forcent à la contemplation.

VENDREDI SAINT A SAINT-JULIEN-LE-PAUVRE, 25 cm. *Studio S.M.* 33-59.

Le même ensemble a enregistré avec Mgr Nasrallah, officiant, cette liturgie de l'Église melchite catholique qui médite en stances paisibles et lyriques autour du tombeau d'où le Seigneur bientôt va s'élancer plein de vie. Une liturgie toute en blanc, une liturgie de printemps qui refleurit dans la lumière du matin. Ce ne sont pas seulement les mots qui le disent, mais cette mélodie vibrante d'une joie contenue. Telle est la plus ancienne tradition de la célébration chrétienne au soir du Vendredi saint.

MOTETS A LA VIERGE, 30 cm. *Vega* C 305 261.

Nous voici aux XV^e-XVI^e siècles en Occident, l'âge d'or de la polyphonie, qui s'exprime en liberté dans le motet. Variés de forme, les huit motets ici gravés tiennent leur unité de la sérénité et de la délicatesse du sentiment marial, parfaitement exprimées par l'ensemble vocal Roger Blanchard : équilibre des parties, aisance heureuse du phrasé, couleurs sonores gracieuses des voix élevées.

POLYPHONIES VOCALES DE LA RENAISSANCE, 25 cm. *Decca* 133.805.

Soriano, Palestrina, Vittoria, Lassus, Rameau, etc. Sauf avec ce dernier, nous sommes toujours au XVI^e siècle. La « pureté d'art » et la « richesse musicale » que louait Pie XII dans les œuvres de cette époque éclatent en ces dix motets (au Christ, à la Croix, à la Vierge). Les Petits Chanteurs de la Sainte-Croix, sous la direction de Philippe Debat, les servent avec une belle vivacité dans le mouvement et une grande justesse de ton.

EXSULTATE, 25 cm. *Studio S.M.* 33-41.

« Liturgiques », ces motets du XVI^e siècle le sont sans conteste par leurs textes, toujours empruntés littéralement à l'office divin, et par le sentiment musical si soigneusement accordé aux paroles. Les fantaisies et les contresens viendront à la basse époque. Josquin des Prés, Lassus, Victoria, Viadana, Handl, Van Berghem, ici représentés par huit chefs-d'œuvre « exultants », ont exprimé avec un bonheur sans faille la vérité des fêtes chrétiennes. Les Pères de Chevilly, dirigés par le P. Deiss, les chantent avec l'ampleur et la souplesse, l'émotion aussi, qu'ils requièrent.

PSAUME XLV de CLAUDE LEJEUNE, 25 cm. *Erato* EFM 42049.

Un seule œuvre religieuse ici, toujours du XVI^e siècle, qui occupe une

face de ce disque : un psaume de Clément Marot (l'*Eructavit* de notre psautier), le chant nuptial du Christ et de son Église; une musique radieuse et ensoleillée. Sur l'autre face, six chansons polyphoniques profanes pleines de charme. L'ensemble vocal Philippe Caillard qui les interprète est, on le sait, l'un des meilleurs spécialistes de la polyphonie renaissante.

CHANTONS LE SEIGNEUR, 30 cm. *Unidisc* 30-107.

Le regretté Max Gaëtti, directeur des Petits Chanteurs de Vincennes, et sa femme, tragiquement disparus l'été dernier, ont conçu et réalisé ces « étapes du Mystère de Jésus » à l'aide de pièces célèbres de Bach, Vittoria, Praetorius, Schutz, Mozart, Haendel..., introduites par un récitant et de brefs textes bibliques. On va ainsi de l'Avent à la Résurrection en chantant le grand « dessein de Dieu » sur le monde, présenté en forme de catéchèse par l'abbé Chéruel. Une belle fresque sonore, servie avec ferveur par les enfants de Vincennes.

MOTETS (Mozart, Franck, Schütz), 45 t. *Erato* LDEV 468.

Les Petits Chanteurs de la Renaissance interprètent l'*Ave verum* de Mozart, le *Loué sois-tu Jésus-Christ* de Schütz et le *Psaume CL* de Franck. Morceaux classiques du répertoire des chorales qui trouveront là un modèle d'exécution.

MESSE BRÈVE GAUDEAMUS (F. Gosset), 17 cm., 33 t. *Pastorale et Musique* 17019.

Deux paroisses des Vosges et la chorale d'Épinal, sous la direction du P. Martin, ont enregistré cette messe inédite du XVII[e] siècle, après une brève préparation. Du beau travail, encourageant pour les chorales paroissiales qui souhaiteraient exécuter cette messe bien adaptée à la liturgie, comme esprit et comme durée.

ENFANTS, LOUEZ DIEU, 25 cm. *Studio S.M.* 33-68.

Ici nous retrouvons les enfants de l'Institut Saint-Grégoire-le-Grand, mais qui nous offrent sur une face des motets latins polyphoniques anciens et modernes (Caplet, Godard succèdent à Lassus et Charpentier), sur l'autre face des chants français (Adam, Abraham, le vieillard Siméon, la Vierge, le Christ guérissant, le Père Créateur, par M. Godard, l'abbé Reboud, A. Alain). Une fois de plus ils font merveille et prouvent l'excellence de la méthode Ward pour la formation musicale et vocale des jeunes.

GREAT SACRED SONGS, 30 cm. *Decca* LXT 5392.

Le romantisme, c'est autre chose... Nous sommes loin de la retenue du XVI[e] siècle ! Est-ce moins « sacré » pour autant ? Les grandes houles du *Hear my prayer* de Mendelssohn, les vocalises grandioses de son *Jerusalem*, la pathétique supplication de Gounod : *O Divine Redeemer,* cinq autres chants de la même époque, sont profondément émouvants, servis par l'admirable soprano de Kirsten Flagstad et le London Philharmonic Orchestra.

UN SEUL SEIGNEUR (P. Deiss), 30 cm. *Studio S.M.* 33-78.

Le P. Deiss a retenu dans saint Paul les versets qui chantent comme des hymnes de victoire et de foi au Christ ressuscité; il en a composé des chants amples et glorieux dont l'usage liturgique évident est précisé sur la pochette (où toutes les paroles

sont imprimées; on les trouve aussi, avec la musique, dans le recueil *Un seul Seigneur*). Comme toutes les compositions du P. Deiss, celles-ci peuvent également convenir à une chorale bien fournie et à une foule alternant avec des solistes. La réalisation vocale (P. du Saint-Esprit et chorale E. Brasseur) est parfaitement équilibrée, l'enregistrement sans défaut.

LUCERNAIRE (P. Gelineau), 45 t. *Studio S.M.* 45-56.

Une prière du soir composée de monitions brèves, d'hymnes, de lectures bibliques, de répons, de psaumes, dans le style bien connu du P. Gelineau. Note dominante : la paix. Peut facilement être adopté par les paroisses comme office du soir. Brochure correspondante aux Éditions du Chalet.

PSAUMES DE MONTSERRAT, 25 cm. *Pastorale et Musique* 25010.

Dom Segarra s'est inspiré des travaux du P. Gelineau pour écrire des mélodies qui conviendraient à la traduction espagnole des Psaumes. En reprenant la traduction française, les Petits Chanteurs de Saint-Laurent nous font entendre ces mélodies avec leurs art coutumier. Versions nouvelles qui enrichiront notre répertoire. Disons toutefois qu'à notre goût leur auteur ne s'est pas suffisamment affranchi de son modèle; nous attendions des accents plus « Montserrat ».

SAETAS, 25 cm. *Vega* HH 1206.

Pendant la procession du Vendredi saint à Séville jaillit le chant inspiré d'une « saeta » accompagné d'une lente batterie de tambours. Ces lamentations déchirantes sur les souffrances du Christ, proférées par la voix bouleversante de « la Jerezana », ont une puissance incantatoire extraordinaire. Un disque à posséder.

H.-CH. CHÉRY.

LIVRES REÇUS

Caritas. Numéro spécial sur la vocation. Avril 1961; 130 pp.
CHAPMAN (R.) : *The ruined Tower*. Éd. Geoffrey Bels, London, 1961; 160 pp.
CLORIVIÈRE (P. Pierre DE) : *Considérations sur l'exercice de la prière et de l'oraison*. Coll. « Christus », 7. Desclée de Brouwer, Paris, 1961; 236 pp.
Des hommes vous parlent de la vocation de leurs enfants. Témoignages rassemblés par le chanoine MULLER. A.C.G.H., Paris, 1961; 78 pp.; 2,50 NF.
La confirmation. Documents catéchétiques, n° 9, 1er trim. 1961. Éd. CEFAG, Paris, 1961; 8 pp., 13 photos.
FILCHNER (A.) : *Audite Filii*. Coll. « Le prédicateur des enfants ». Éd. Salvator, Mulhouse, 1961; 200 pp.; 8 NF.
GALLOIS (J.) : *Jean-Sébastien Bach*. Coll. « Nos amis les musiciens ». E.I.S.E., Lyon, 1961; 112 pp.; 5,85 NF.
GARAIL (Chanoine) : *Le mariage*. Coll. « Vues chrétiennes sur ... ». Éd. Flammarion, Paris, 1961; 206 pp.; 7.00 NF.

IRONELLA (J.-R., s.j.) : *Dios llanam a tu alma.* Éd. Casulleras, Barcelone, 1961; 302 pp.

IEER (F.) : *Catholicité d'hier et de demain.* Traduit de l'allemand par A. DABEZIES. Coll. « Christianisme contemporain ». Éd. Spes, Paris, 1961; 192 pp.; 7,80 NF.

IERRMANN (R.) : *La charité de l'Église, de ses origines à nos jours.* Coll. « Charité vivante ». Éd. Salvator, Mulhouse, 1961; 200 pp.; 8 NF.

IUANT (Dr E.) : *Le péché contre la chair.* Étude des problèmes scientifiques et humains de l'intervention biologique de l'homme sur l'homme. Éd. Beauchesne, Paris, 1961; 128 pp.; 4,80 NF.

IUNERMANN (G.) : *A la table du Seigneur.* Trad. par Y. CLAUDE. Éd. Salvator, Mulhouse, 1961; 184 pp.; 6,90 NF.

'ai connu Madame Sainte-Claire. Procès de canonisation de sainte Claire d'Assise. Trad. de l'ombro-italien. Préface de Mgr GARRONE. Coll. « Spiritualité ». Éd. du Cèdre, Paris, 1961; 178 pp.; 6,90 NF.

OURNET (Mgr C.) : *L'Église et la Bible.* Éd. Saint-Maurice (Suisse), 1961; 48 pp.; 23, rue Visconti, Paris; 1,35 NF.

OURNET (Mgr C.) : *Petit catéchisme sur l'Église.* Éd. Saint-Maurice (Suisse), 1961; 23, rue Visconti, Paris; 56 pp.; 1,35 NF.

OURNET (Mgr C.) : *Petit catéchisme sur la messe.* Éd. Saint-Maurice (Suisse), 1961; 72 pp.; 23, rue Visconti, Paris; 130 NF.

ABERTHONNIÈRE (L., de l'Oratoire) : *Les fruits de l'esprit.* Instructions pour une retraite. Aubier, Éd. Montaigne, Paris, 1961; 208 pp.; 7,80 NF.

AVAREILLE (L. DE, s.j.) : *Psychologie au service du chrétien.* Essai de psychologie vitale. Éd. Aubanel, Avignon, 1961; 192 pp.; 12 NF.

Le Canada français aujourd'hui et demain. Coll. « Recherches et Débats » du C.C.I.F. Librairie A. Fayard, Paris, 1961; 200 pp.; 5 NF.

ELONG (M.-H., o.p.) : *Saint Jean parmi nous.* Éd. du Cerf, Paris, 1961; 328 pp.

EPROHON (P.) : *Cézanne.* Coll. « Nos amis les musiciens ». E.I.S.E., Lyon, 1961; 100 pp.; 5,85 NF.

L'ordinaire de la sainte Messe, enluminé par A. BOULER, s.j. Éd. Labergerie, Paris, 1961; 18,90 NF.

LOWENFELD (M.) : *Mosaïc Test.* Trad. de l'anglais par S. HORINSON. Coll. « Animus et anima ». Éd. E. Vitte, Lyon, 1960; 540 pp. et 144 planches.

UBBOCK (Yv.) : *Return to Belief.* Éd. Collins, London, 1961; 386 pp.

YONNET (S., s.j.) : *De Peccato et Redemptione.* II. *De Vocabulario Redemptione.* Coll. « Theologia Biblica Novi Testamenti ». Ed. Pontificio Instituto Biblica, Roma, 1960; 148 pp.

MACMURRAY (J.) : *Persons in relation.* Faber and Faber Ltd, London, 1961; 238 pp.

MADINIER (G.) : *Nature et mystère de la famille.* Préface de Jean Lacroix. Coll. « Cahiers de l'Actualité religieuse ». Éd. Casterman, Paris-Tournai, 1961; 144 pp.; 7,80 NF.

MARDUEL (Abbé F.) : *Le pardon de Dieu.* Pour un meilleur usage du sacrement de pénitence. Éd. X. Mappus, Le Puy, 1961; 168 pp.

Marie, l'Église et la Rédemption. Société canadienne d'études mariales. Journées d'études, Lourdes, 1958. Éd. de l'Université d'Ottawa, 1961; 282 pp.

MELLOR (A.) : *Nos frères séparés : les Francs-Maçons.* Coll. « Sélection ». Éd. Mame, Tours, 1961; 434 pp.

Metaphor and Symbol. Proceedings of the Twelfth Symposium of the Colston Research Society. Buterworths Scientific Publications, London, 1960; 152 pp.

NOS PRINCIPAUX DÉPOSITAIRES :

Allemagne :

Dokumente Verlag
Poststrasse 14 *Offenburg-Baden*

Argentine :

La Casa del Libro
844, Paraguay *Buenos Aires*

Belgique :

La Pensée Catholique
40, avenue de la Renaissance
Bruxelles 4

Brésil :

Livraria duas Cidades
Caixa Postal, 433 *São Paulo*

Canada :

Periodica
5090, avenue Papineau
Montréal 34 P. Q.
Service de Documentation pastorale 4869, rue Garnier
Montréal 34 P. Q.
Les Presses Universitaires Laval
28, rue Sainte-Famille *Québec 4*

Égypte :

Ed. Bassili
5, rue Ancienne-Bourse
B. P. 1022 *Alexandrie*
Foyer du Livre
B. P. 1189 *Le Caire*

Espagne :

Insula, Carmen 9, *Madrid*
Estai, Balmes 84, *Barcelone*

Grande-Bretagne :

Duckett, 140, Strand
London W. C. 2

Hollande :

Coebergh, Ged Oude Gracht, 74
Haarlem
Meulenhoff et C°
Beulingstraat 2. 4. *Amsterdam C*
Bestelcentrale der V. Sk. B.
Faber Str. 7 *Nijmegen*

Italie :

Libreria Internazionale
Pia Societa San Paolo
Via San Pio X, 8 *Rome*
Desclée et C°
Piazza Grazioli N. 4 *Rome*
Lifra
22-23, piazza S. Luigi dei Francesi
Rome

Liban :

Librairie Orientale. B. P. 1986
Beyrouth

Mexique :

Frumentum, Apartado 31. 515
Guadalupe, Mexico
Biblia Arte Liturgia, Berlin 17
Mexico 6 D. F.

Portugal :

Livraria Sampedro
Praça dos Restauradores 65 1°
Lisboa
Editorial Alpha et Omega
R. Eugenio dos Santos, 76, 2.
Lisboa

Suède :

Dominikanernas Bokhandel
Linnegatan 79 *Stockholm*

U.S.A. :

The American News C°
131, Varick Street *New York*
Moore Cottrell Subs. Agencies
North Cohocton N. Y.
St Benet Library
506 C. Wabash avenue
Chicago 5 Illinois

Le gérant, R. P. Plé,
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7°.

Impr. Aubin, Ligugé (Vienne).
D. L., 3° trimestre 1961. — Impr., n° 2.443.